This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD
VI. 1770 L (23)

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
DE
Mr. DE VOLTAIRE.

TOME VINGT-TROISIEME.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉLANGES
DE POËSIES
ET
DE PIECES FUGITIVES
DE
DIVERS GENRES EN VERS
DE
Mr. DE VOLTAIRE,
ENRICHIES DE NOTES.

Le tout revû & corrigé par l'Auteur même.

TOME SECOND.

LONDRES.

M. DCC. LXXII.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 NOV 1991
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

TABLE

DES PIÉCES CONTENUES DANS LE TOME SECOND DES MÉLANGES DE POËSIES DE Mr. DE VOLTAIRE.

Le temple du goût. . . . . . page 1
Lettre sur le temple du goût. 39
Poëme sur la bataille de Fontenoi. 45
Poëme sur les événemens de l'année 1744. . . . 59
La mort de mademoiselle LE COUVREUR. . . 63
Lettre écrite du camp devant Philipsbourg en 1734. 66
Réponse à une dame soi-disant telle. 68
Lettre sur la tracasserie. 71
*Lettre à madame la princesse de *** sur la vie des cours.* 74
Epitre connue sous le nom des Vous & des Tu. . 77
Lettre à monsieur le cardinal DU BOIS. . . . 79
Lettre de monsieur le cardinal de FLEURY *à monsieur de* VOLTAIRE. 81
Réponse de monsieur de VOLTAIRE *à la précédente.* 83
Lettre de monsieur le cardinal ALBERONI *à monsieur de* VOLTAIRE. 84
Réponse de monsieur de VOLTAIRE *à la précédente.* 85
Première lettre du prince royal de Prusse à monsieur de VOLTAIRE. 86

Digitized by Google

Réponſe de monſieur de VOLTAIRE *au prince royal de Pruſſe.* . . . . . page 91
Lettre au roi de Pruſſe du 12 Décembre 1741. . 97
Lettre du roi de Pruſſe à monſieur de VOLTAIRE *du 23 Mars* 1742. 101
Lettre du roi de Pruſſe. 103
Réponſe au roi de Pruſſe. 105
Lettre au roi de Pruſſe en 1742. 108
. . . *au même du 15 May* 1742. 112
. . . *au même du 26 May* 1742. 116
. . . *au même du 2 Octobre* 1743. 119
. . . *au même ſur la liberté.* 122
. . . *au même du 1 Août* 1744. 128
. . . *au même en* 1751 *ſur la Providence.* . . 132
. . . . *au prince de* VENDÔME *en* 1716. . . . 135
. . . . *à l'abbé de* CHAULIEU *en* 1717. . . . 139
Réponſe de l'abbé de CHAULIEU. 142
Lettre à monſieur le préſident HENAUT *en* 1744. 144
Lettre à monſieur de FONTENELLE *en* 1720. . . 147
Réponſe de monſieur de FONTENELLE. 151
Réponſe à une lettre du roi de Pruſſe lors de ſon avénement à la couronne. 154
Lettre au roi de Pruſſe du 20 Avril 1741. . . 157
. . . *au roi de Pruſſe du 1 Novembre* 1744. . 160
. . . *à monſieur le duc de* SULLY *en* 1720. . 163
. . . *à monſieur le duc* DE LA FEUILLADE. . 167
. . . *à monſieur le maréchal de* VILLARS *en* 1721. 169
. . . *à monſ. de* GENONVILLE *ſur une maladie.* 172
. . . *à madame de* FONTAINE-MARTEL *en* 1732. 175
. . . *à monſieur* PALLU, *conſeiller d'état.* . . 178

Digitized by Google

Lettre à monſieur DE FORMONT. . . . . page 181
Lettre à monſieur le préſident HENAUT *du* 28 *Novembre* 1748. 183
. . . *à monſieur le comte* ALGAROTTI *du* 12 *Février* 1747. 187
Réponſe à une lettre du cardinal QUIRINI *du* 12 *Décembre* 1751. 190
Lettre à madame de GONDRIN *ſur le péril qu'elle courut en traverſant la Loire en* 1719. 193
Epitre à 195
Epithalame à monſ. le duc de RICHELIEU *en* 1734. 197
Lettre à monſieur le duc de RICHELIEU *ſur la ſtatue que le ſénat de Gènes lui a érigée du* 18 *Novembre* 1748. 199
Lettre à madame la ducheſſe DU MAINE *ſur la victoire de Lawfeld.* 202
Lettre à monſieur de CIDEVILLE. 207
Madrigal à madame de *** *ſur un paſſage de Pope.* 209
Madrigal à la même en lui envoyant les œuvres myſtiques de FÉNELON. . . . . ibid.
. . . *à la même.* 210
. . . *à madame de* ***. *Les deux amours.* ibid.
. . . *à la même.* 211
Epitre à DAPHNÉ *célèbre actrice.* 212
Les chevaux & les ânes, ou étrennes aux ſots. . 217
Epitre au roi au camp devant Fribourg du 1 *Novembre* 1744. 222
Lettre à monſieur le marquis des ISSARTS *du* 7 *Avril* 1747. 224
Lettre à monſieur GERVASI, *médecin.* 227
Lettre de monſieur DE LA CONDAMINE. 230
Réponſe de monſieur DE VOLTAIRE. 232

Digitized by Google

Prologue à madame la ducheſſe DU MAINE. page 233
Epitre au roi de Pruſſe. 235
Epitre au même. 237
Epitre à monſieur l'abbé de ROTHELIN *ſur l'oppoſition des ſciences exactes & de la poëſie*. . . 239
Epitre à monſieur le comte ALGAROTTI. . . . 244
Epitre à monſieur le maréchal de RICHELIEU. . 246
Epitre à monſieur GENONVILLE. 249
Epitre à monſieur de VOLTAIRE *en lui envoyant un poëme ſur la grace*. 251
Réponſe de monſieur DE VOLTAIRE 253
Vers à monſieur LOUIS RACINE *ſur ſon poëme de la grace*. 254
Ode ſur les maux de l'humanité en 1713. . . . 255
Ode ſur la conſtruction de l'autel de notre dame en 1714. 295
Ode. Le vrai Dieu. 263
Ode; imitation de celle du père le JAY *ſur Ste. Geneviève*. 267
*Le philoſophe, à madame la marquiſe de T****. . 272
Vers ſur l'élection du roi STANISLAS. 275
Vers à la princeſſe AMELIE *de Pruſſe*. . . . . ibid.
Epitre à mademoiſelle SALLÉ. 276
Vers pour être mis au bas du portrait de madame la marquiſe du CHATELET. 278
Etrennes à la même. . . . . ibid.
Eloge hiſtorique de la même. 279
Vers ſur la mort de la même. 289
Vers ſur le même ſujet. . . . . ibid.
Vers à monſieur SENAC DE MEILHAN. 292
L'anti-Giton, à mademoiſelle LE COUVREUR. . 293
Apothéoſe de mademoiſelle LE COUVREUR. . . . 296

Digitized by Google

Le cadenat. . . . . . page 298
Vers sur un dindon à l'ail. 301
Vers sur la chambre de monsieur de ST. AULAIRE. ibid.
Vers sur une maladie de madame de P*** . . . 302
Vers sur la maison de DESPREAUX. . . . . ibid.
Madrigal. 303
Epitre à monsieur de SADE. . . . . ibid.
Portrait de monsieur DE LA FAYE. 304
Madrigal à madame la princesse *** 305
Vers de mons. CLAIRAULT *à mons. de* VOLTAIRE. ibid.
Reponse de monsieur de VOLTAIRE. 306
Vers sur monsieur de F*** 307
Vers pour le portrait de monsieur de MAUPERTUIS. ibid.
Madrigal à CAMARGO *&* *à* SALLÉ. . . . ibid.
Vers à monsieur de la P*** *en lui envoyant Semiramis.* 308
Vers à madame la comtesse de la N*** *en lui envoyant l'épitre sur la calomnie.* . . . . . ibid.
Vers à madame de *** 309
Vers sur le Louvre. . . . . . ibid.
Vers à madame de *** *en lui envoyant la Henriade & l'histoire de* CHARLES XII. 310
Vers à monsieur NÉRICAULT DES TOUCHES. . 311
Placet de l'auteur à monseigneur le régent pour obtenir son rapel. 312
Vers pour le portrait de monsieur BERNOULLI. . 313
Vers pour le portrait de monsieur de LEIBNITZ. ibid.
Vers à monsieur DE LA NOUE. 314
Vers pour mademoiselle de CHAROLOIS *peinte en cordelier.* . . . . . ibid.
Inscriptions pour être mises sur la porte de Nevers du côté de Paris. 315

Digitized by Google

Epitre à mademoiselle MALCRAIS DE LA VIGNE. 318
Epitre à madame de *** . . . . . ibid.
Vers à monsieur SYLVA. 319
Inscription pour l'amour. . . . . . ibid.
La dispute. . . . . . ibid.
Avantages de la raison. 320
Etrennes à feu monseigneur le Dauphin. . . . 321
Fable. Le loup moraliste. 322
Impromptu sur une tabatière confisquée. . . . 324
Réponse de monsieur de VOLTAIRE *à monsieur de* XIMENEZ. . . . . ibid.
Réponse de monsieur de VOLTAIRE *au même.* . 325
Vers à monsieur de VOLTAIRE *par monsieur* F*** *de Rouen.* 326
Réponse de monsieur de VOLTAIRE. . . . . ibid.
Vers à madame de PRIE. 327
Vers à monsieur *** *qui présidait à une fête.* . . 328
Vers à mademoiselle SALLÉ. . . . . ibid.
Vers au roi de Prusse. 329
Vers à madame de ***. . . . . ibid.
Epigramme contre D***. 330
Epigramme contre un poëte. . . . . . ibid.
Epigramme. La muse de St. Michel. 331
Fragment d'une ode. . . . . . ibid.
Epigramme à l'abbé de CHAULIEU. 332
Vers à madame de BOCCAGE. . . . . ibid.
Chant détaché d'un poëme épique. 333
Principales variantes du temple du goût. . . . 347
Principales variantes de plusieurs pièces fugitives. 372
Fragmens de la tragédie d'Artémire. 385

LE

Digitized by Google

LE TEMPLE DU GOUT (1).

LE cardinal, oracle de la France,
Non ce Mentor qui gouverne aujourd'hui,
Mais ce Neſtor qui du Pinde eſt l'apui,
Qui des ſavans a paſſé l'eſpérance,
Qui les ſoutient, qui les anime tous,
Qui les éclaire, & qui règne ſur nous
Par les atraits de ſa douce éloquence;
Ce cardinal qui ſur un nouveau ton
En vers latins fait parler la ſageſſe,
Réuniſſant Virgile avec Platon,
Vengeur du ciel & vainqueur de Lucrèce (2)

(1) Cet ouvrage fut compoſé en 1731. Il en a été fait pluſieurs éditions; celle-ci eſt incomparablement la meilleure, la plus ample & la plus corecte.

(2) L'anti-Lucrèce n'avait point encor été imprimé. Mais on en connaiſſait quelques morceaux, & cet ouvrage avait une très-grande réputation.

Digitized by Google

Ce cardinal enfin, que tout le monde doit reconnaître à ce portrait, me dit un jour qu'il voulait que j'allaſſe avec lui au temple du goût. C'eſt un ſéjour, me dit-il, qui reſſemble au temple de l'amitié, dont tout le monde parle, où peu de gens vont, & que la plûpart de ceux qui y voyagent n'ont preſque jamais bien examiné.

Je répondis avec franchiſe ;
Hélas ! je connais aſſez peu
Les loix de cet aimable dieu ;
Mais je ſais qu'il vous favoriſe.
Entre vos mains il a remis
Les clefs de ſon beau paradis ;
Et vous êtes, à mon avis,
Le vrai pape de cette égliſe.
Mais de l'autre pape & de vous
(Dût Rome ſe mettre en couroux)
La diférence eſt bien viſible,
Car la Sorbonne oſe aſſûrer
Que le ſaint père peut errer,
Choſe, à mon ſens, aſſez poſſible :
Mais pour moi, quand je vous entens,
D'un ton ſi doux & ſi plauſible,
Débiter vos diſcours brillans,
Je vous croirais preſque infaillible.

Ah ! me dit-il, l'infaillibilité eſt à Rome pour les choſes qu'on ne comprend point, & dans le temple du goût pour les choſes que tout le mon-

Digitized by Google

de croit entendre. Il faut abſolument que vous veniez avec moi. Mais, inſiſtai-je encore, ſi vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde.

Sur ce petit pélerinage
Auſſi-tôt on demandera
Que je compoſe un gros ouvrage;
Voltaire ſimplement fera
Un récit court, qui ne ſera
Qu'un très-frivole badinage.
Mais ſon récit on frondera;
A la cour on murmurera;
Et dans Paris on me prendra
Pour un vieux conteur de voyage,
Qui vous dit d'un air ingénu
Ce qu'il n'a ni vû ni connu,
Et qui nous ment à chaque page.

Cependant comme il ne faut jamais ſe refuſer un plaiſir honnête, dans la crainte de ce que les autres en pouront penſer, je ſuivis le guide qui me faiſait l'honneur de me conduire.

Cher Rotelin (3), vous fûtes du voyage,
Vous que le goût ne ceſſe d'inſpirer,
Vous dont l'eſprit ſi délicat, ſi ſage,
Vous dont l'exemple a daigné me montrer
Par quels chemins on peut, ſans s'égarer,
Chercher ce goût, ce dieu que dans cet âge
Maints beaux eſprits font gloire d'ignorer.

(3) L'abbé de Rotelin de l'académie françaiſe.

Digitized by Google

Nous rencontrâmes en chemin bien des obſtacles. D'abord nous trouvâmes meſſieurs Baldus, Scioppius, Lexicocraſſus, Scriblerius; une nuée de commentateurs qui reſtituaient des paſſages, & qui compilaient de gros volumes à propos d'un mot qu'ils n'entendaient pas.

Là j'aperçus les Daciers (4), les Saumaiſes (5),
Gens hériſſés de ſavantes fadaiſes,
Le teint jauni, les yeux rouges & ſecs,
Le dos courbé ſous un tas d'auteurs grecs,
Tous noircis d'encre, & coëfés de pouſſière.
Je leur criai de loin par la portière:
N'allez-vous pas dans le temple du goût
Vous décraſſer? Nous, meſſieurs? point du tout.
Ce n'eſt pas là, grace au ciel, notre étude:
Le goût n'eſt rien: nous avons l'habitude

(4) Dacier avait une litérature fort grande; il connaiſſait tout des anciens, hors la grace & la fineſſe: ſes commentaires ont partout de l'érudition, & jamais de goût; il traduit groſſiérement les délicateſſes d'Horace.

Si Horace dit à ſa maitreſſe: *Miſeri, quibus intentata nites:* Dacier dit: *Malheureux ceux qui ſe laiſſent atirer par cette bonace, ſans vous connaître.* Il traduit: *Nunc eſt bibendum, nunc pede libero pulſanda tellus: C'eſt à préſent qu'il faut boire, & que ſans rien craindre il faut danſer de toute ſa force. Mox juniores quærit adulteros: Elles ne ſont pas plutôt mariées, qu'elles cherchent de nouveaux galans.* Mais quoiqu'il défigure Horace, & que ſes notes ſoient d'un ſavant peu ſpirituel, ſon livre eſt plein de recherches utiles, & on loue ſon travail, en voyant ſon peu de génie.

(5) Saumaiſe eſt un auteur ſavant qu'on ne lit plus guères. Il commence ainſi ſa défenſe du roi d'Angleterre Charles I. „ Anglais, qui vous renvoyez les têtes des rois comme des *balles de peaume*, qui jouez à la *boule* avec *des couronnes*, & qui vous ſervez de *ſceptres comme de marottes.*

Digitized by Google

De rédiger au long, de point en point,
Ce qu'on penſa; mais nous ne penſons point.

Après cet aveu ingénu, ces meſſieurs voulurent abſolument nous faire lire certains paſſages de Dictys de Crète, & de Métrodore de Lampſaque, que Scaliger avait eſtropiés. Nous les remerciames de leur courtoiſie, & nous continuames notre chemin. Nous n'eumes pas fait cent pas, que nous trouvames un homme entouré de peintres, d'architectes, de ſculpteurs, de doreurs, de faux connaiſſeurs, de flateurs. Ils tournaient le dos au temple du goût.

D'un air content l'orgueil ſe repoſait,
Se pavanait ſur ſon large viſage:
Et mon Craſſus, tout en ronflant diſait:
J'ai beaucoup d'or, de l'eſprit davantage:
Du goût, meſſieurs, j'en ſuis pourvû ſurtout;
Je n'apris rien, je me connais à tout:
Je ſuis un aigle en conſeil, en afaires:
Malgré les vents, les rocs & les corſaires,
J'ai dans le port fait aborder ma nef:
Partant il faut qu'on me bâtiſſe en bref
Un beau palais, fait pour moi, c'eſt tout dire;
Où tous les arts ſoient en foule entaſſés,
Où tout le jour je prétens qu'on m'admire.
L'argent eſt prêt, je parle, obéiſſez.
Il dit, & dort. Auſſi-tôt la canaille
Autour de lui s'évertue & travaille.
Certain maçon en Vitruve érigé,
Lui trace un plan d'ornemens ſurchargé;

Digitized by Google

Nul veſtibule, encor moins de façade ;
Mais vous aurez une longue enfilade ;
Vos murs ſeront de deux doigts d'épaiſſeur ;
Grands cabinets, ſallon ſans profondeur ;
Petits trumeaux, fenêtres à ma guiſe,
Que l'on prendra pour des portes d'égliſe ;
Le tout boiſé, verni, blanchi, doré,
Et des badauts à coup ſûr admiré.
Réveillez-vous, monſeigneur, je vous prie,
Criait un peintre ; admirez l'induſtrie
De mes talens ; Raphaël n'a jamais
Entendu l'art d'embellir un palais.
C'eſt moi qui fais annoblir la nature :
Je couvrirais plafonds, voûte, vouſſure,
Par cent magots travaillés avec ſoin,
D'un pouce ou deux, pour être vûs de loin.
Craſſus s'éveille ; il regarde, il rédige ;
A tort, à droit, règle, aprouve, corige.
A ſes côtés un petit curieux,
Lorgnette en main, diſait : Tournez les yeux,
Voyez ceci, c'eſt pour votre chapelle :
Sur ma parole achetez ce tableau,
C'eſt Dieu le père, en ſa gloire éternelle,
Peint galamment dans le goût du (6) Vateau.
Et cependant un fripon de libraire,
Des beaux eſprits écumeur mercenaire,

(6) Vateau eſt un peintre flamand, qui a travaillé à Paris, où il eſt mort il y a quelques années. Il a réuſſi dans les petites figures qu'il a deſſinées, & qu'il a très-bien groupées ; mais il n'a jamais rien fait de grand, il en était incapable.

Digitized by Google

Tout Bellegarde à ſes yeux étalait,
Gacon, le Noble & juſqu'à Des-Fontaines,
Recueils nouveaux, & journaux à centaines:
Et monſeigneur voulait lire, & baillait.

Je crus en être quite pour ce petit retardement, & que nous allions arriver au temple ſans autre mauvaiſe fortune; mais la route eſt plus dangereuſe que je ne penſais. Nous trouvâmes bientôt une nouvelle embuſcade.

C'était un concert que donnait un homme de robe, fou de la muſique qu'il n'avait jamais appriſe, & encor plus fou de la muſique italienne, qu'il ne connaiſſait que par de mauvais airs inconnus à Rome, & eſtropiés en France par quelques filles de l'opéra.

Il faiſait exécuter alors un long récitatif français, mis en muſique par un Italien qui ne ſavait pas notre langue. En vain on lui remontra que cette eſpèce de muſique, qui n'eſt qu'une déclamation notée, eſt néceſſairement aſſervie au génie de la langue, & qu'il n'y a rien de ſi ridicule que des ſcènes françaiſes chantées à l'italienne, ſi ce n'eſt de l'italien chanté dans le goût français.

La nature féconde, ingénieuſe & ſage,
Par ſes dons partagés ornant cet univers,
Parle à tous les humains, mais ſur des tons divers.
Ainſi que ſon eſprit, tout peuple a ſon langage,
Ses ſons & ſes accens à ſa voix ajuſtés,
Des mains de la nature exactement notés:

Digitized by Google

L'oreille heureuſe & fine en ſent la diférence.
Sur le ton des Français il faut chanter en France.
Aux loix de notre goût Lully ſut ſe ranger ;
Il embellit notre art, au lieu de le changer.

A ces paroles judicieuſes, mon homme répondit en ſecouant la tète: Venez, venez, dit-il, on va vous donner du neuf. Il falut entrer, & voilà ſon concert qui commence.

Du grand Lully vingt rivaux fanatiques,
Plus ennemis de l'art & du bon ſens,
Défiguraient, ſur des tons glapiſſans,
Des vers français, en fredons italiques ;
Une bégueule en lorgnant ſe pâmait ;
Et certain fat, yvre de ſa parure,
En ſe mirant chevrotait, fredonnait ;
Et de l'index batant faux la meſure,
Criait, bravo, lorſque l'on détonnait.

Nous ſortimes au plus vîte : ce ne fut qu'au travers de bien des avantures pareilles que nous arivâmes enfin au temple du goût.

Jadis en Grèce on en poſa
Le fondement ferme & durable :
Puis juſqu'au ciel on exhauſſa
Le faite de ce temple aimable.
L'univers entier l'encenſa.
Le Romain longtems intraitable
Dans ce ſéjour s'aprivoiſa.
Le muſulman, plus implacable,

Digitized by Google

Conquit le temple, & le rasa.
En Italie on ramassa
Tous les débris, que l'infidèle
Avec fureur en dispersa.
Bientôt FRANÇOIS PREMIER osa
En bâtir un sur ce modèle.
Sa postérité mépriſa
Cette architecture si belle.
Richelieu vint, qui répara
Le temple abandonné par elle.
LOUIS LE GRAND le décora:
Colbert son ministre fidèle,
Dans ce sanctuaire atira
Des beaux arts la troupe immortelle.
L'Europe jalouse admira
Ce temple en sa beauté nouvelle;
Mais je ne sais s'il durera.
Je pourais décrire ce temple,
Et détailler les ornemens
Que le voyageur y contemple;
Mais n'abusons point de l'exemple
De tant de faiseurs de romans.
Surtout fuyons le verbiage
De monsieur de Félibien,
Qui noye éloquemment un rien
Dans un fatras de beau langage.
Cet édifice précieux
N'est point chargé des antiquailles,
Que nos très-gothiques ayeux
Entassaient autour des murailles

Digitized by Google

De leurs temples groſſiers comme eux.
Il n'a point les défauts pompeux
De la chapelle de Verſaille,
Ce colifichet faſtueux
Qui du peuple éblouit les yeux,
Et dont le connaiſſeur ſe raille.

Il eſt plus aiſé de dire ce que ce temple n'eſt pas, que de faire connaître ce qu'il eſt. J'ajouterai ſeulement en général, pour éviter la difficulté :

Simple en était la noble architecture ;
Chaque ornement, à ſa place arrêté,
Y ſemblait mis par la néceſſité ;
L'art s'y cachait ſous l'air de la nature ;
L'œil ſatisfait embraſſait ſa ſtructure,
Jamais ſurpris, & toujours enchanté.

Le temple était environné d'une foule de virtuoſes, d'artiſtes & de juges de toute eſpèce, qui s'éforçaient d'entrer, mais qui n'entraient point :

Car la critique, à l'œil ſévère & juſte,
Gardant les clefs de cette porte auguſte,
D'un bras d'airain fièrement repouſſait
Le peuple Goth, qui ſans ceſſe avançait.

Oh! que d'hommes conſidérables, que de gens du bel air, qui préſident ſi impérieuſement à de petites ſocietés, ne ſont point reçus dans ce temple, malgré les diners qu'ils donnent aux beaux

Digitized by Google

esprits, & malgré les louanges qu'ils reçoivent dans les journaux !

On ne voit point dans ce pourpris
Les cabales toujours mutines
De ces prétendus beaux esprits,
Qu'on vit soutenir dans Paris
Les Pradons & les Scuderis (7),
Contre les immortels écrits
Des Corneilles & des Racines.

On repoussait aussi rudement ces ennemis obscurs de tout mérite éclatant, ces insectes de la société, qui ne sont aperçus que parce qu'ils piquent. Ils auraient envié également Rotrou au grand Condé, Benaim à Villars, & Polyeucte à Corneille. Ils auraient exterminé le Brun, pour avoir fait le tableau de la famille de Darius. Ils ont forcé le célèbre le Moine à se tuer, pour avoir fait l'admirable salon d'Hercule. Ils ont toujours dans les mains la oigue, que leurs pareils firent boire à Socrate.

(7) Scuderi était, comme de raison, ennemi déclaré de Corneille. Il avait une cabale qui le mettait fort au-dessus de ce père du théâtre. Il y a encor un mauvais ouvrage de Sarrazin, fait pour prouver que je ne sais quelle pièce de Scuderi, nommée *l'amour tyrannique*, était le chef-d'œuvre de la scène française. Ce Scuderi se vantait, qu'il y avait eu quatre portiers tués à une de ses pièces, & il disait qu'il ne céderait à Corneille, qu'en cas qu'on eut tué cinq portiers aux Cids & aux Horaces.

A l'égard de Pradon, on sait que sa *Phédre* fut d'abord beaucoup mieux reçue que celle de Racine, & qu'il falut du tems pour faire céder la cabale au mérite.

Digitized by Google

L'orgueil les engendra dans les flancs de l'envie.
L'intérêt, le ſoupçon, l'infame calomnie,
Et ſouvent les dévots, monſtres plus odieux,
Entr'ouvrent en ſecret, d'un air myſtérieux,
Les portes des palais à leur cabale impie.
C'eſt là que d'un Midas ils faſcinent les yeux.
Un fat leur aplaudit, un méchant les apuye.
Le mérite indigné, qui ſe tait devant eux,
Verſe en ſecret des pleurs que le tems ſeul eſſuye.

Ces lâches perſécuteurs s'enfuirent en voyant paraître mes deux guides. Leur fuite précipitée fit place à un ſpectacle plus plaiſant; c'était une foule d'écrivains de tout rang, de tout état & de tout âge, qui grataient à la porte, & qui priaient la critique de les laiſſer entrer. L'un aportait un roman mathématique; l'autre une harangue à l'académie; celui-ci venait de compoſer une comédie métaphyſique; celui-là tenait un petit recueil de ſes poéſies imprimé depuis longtems *incognito*, avec une longue aprobation (8) & un privilège. Cet autre venait préſenter un mandement en ſtyle précieux, & était tout ſurpris qu'on ſe mit à rire au lieu de lui demander ſa bénédiction. " Je ſuis le révérend " père Albertus Garaſſus, diſait un moine noir; " je prêche mieux que Bourdaloue, car jamais " Bourdaloue ne fit bruler de livres, & moi " j'ai déclamé avec tant d'éloquence contre Pierre " Bayle, dans une petite province toute pleine

(8) Beaucoup de mauvais livres ſont imprimés avec des aprobations pleines d'éloges.

Digitized by Google

„ d'esprit ; j'ai touché tellement les auditeurs,
„ qu'il y en eut six qui brulèrent chacun leur
„ Bayle. Jamais l'éloquence n'obtint un si beau
„ triomphe. Allez, frère Garassus, lui dit la
„ critique, allez, barbare ; sortez du temple du
„ goût ; sortez de ma présence, visigoth mo-
„ derne, qui avez insulté celui que j'ai inspiré.
„ J'aporte ici Marie Alacoque, disait un hom-
„ me fort grave ; allez souper avec elle, ré-
„ pondit la déesse.

Un raisonneur avec un fausset aigre,
Criait, messieurs, je suis ce juge intègre
Qui toujours parle, argue & contredit ;
Je viens siffler tout ce qu'on aplaudit.
Lors la critique aparut, & lui dit :
Ami Bardou, vous êtes un grand maître ;
Mais n'entrerez en cet aimable lieu ;
Vous y venez pour fronder notre dieu ;
Contentez vous de ne le pas connaître.

Monsieur Bardou se mit alors à crier : tout le monde est trompé, & le sera. Il n'y a point de dieu du goût, & voici comme je le prouve. Alors il proposa, il divisa, il subdivisa, il distingua, il résuma ; personne ne l'écouta, & l'on s'empressait à la porte plus que jamais.

Parmi les flots de la foule insensée,
De ce parvis obstinément chassée,
Tout doucement venait la Motte Houdard,
Lequel disait d'un ton de papelard ;

Digitized by Google

Outrez, messieurs, c'est mon Œdipe en prose (9);
Mes vers sont durs, d'accord, mais forts de chose.
De grace ouvrez; je veux à Despréaux,
Contre les vers dire avec goût deux mots.

La critique le reconnut à la douceur de son maintien & à la dureté de ses derniers vers, & elle le laissa quelque tems entre Perrault & Chapelain, qui assiégeaient la porte depuis cinquante ans en criant contre Virgile.

Dans le moment ariva un autre versificateur, soutenu par deux petits satyres, & couvert de lauriers & de chardons.

Je viens, dit-il (10), pour rire & pour m'ébatre,
Me rigolant, menant joyeux déduit,
Et jusqu'au jour faisant le diable à quatre.

Qu'est-ce que j'entens-là? dit la critique. C'est moi, reprit le rimeur. J'arive d'Allemagne pour vous voir, & j'ai pris la saison du printems:

Car les jeunes zéphyrs de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux (11).

(9) Houdard de la Motte fit en 1728 un *Œdipe* en prose, & un *Œdipe* en vers. A l'égard de son *Œdipe* en prose, personne, que je sache, n'a pu le lire. Son *Œdipe* en vers fut joué trois fois. Il est imprimé avec ses autres œuvres dramatiques, & l'auteur a eu soin de mettre dans un avertissement, que cette pièce a été interrompue au milieu du plus grand succès. Cet auteur a fait d'autres ouvrages estimés, quelques odes très-belles, de jolis opera, & des dissertations très-bien écrites.

(10) Vers de Rousseau.

(11) Du même.

Digitized by Google

Plus il parlait ce langage, moins la porte s'ouvrait. Quoi! l'on me prend donc, dit-il,

Pour une grenouille aquatique (12),
Qui du fond d'un petit thorax,
Va chantant pour toute musique,
Brekeke, kake, koax, koax, koax?

Ah! bon Dieu! s'écria la critique; quel horrible jargon! elle ne put d'abord reconnaitre celui qui s'exprimait ainsi. On lui dit que c'était Rousseau, dont les muses avaient changé la voix, en punition de ses méchancetés: elle ne pouvait le croire, & refusait d'ouvrir.

Elle ouvrit pourtant en faveur de ses premiers vers, mais elle s'écria:

O vous, messieurs les beaux esprits,
Si vous voulez être chéris
Du dieu de la double montagne,
Et que toujours dans vos écrits
Le dieu du goût vous accompagne,
Faites tous vos vers à Paris;
Et n'allez point en Allemagne.

Puis me faisant aprocher, elle me dit tout bas, tu le connais: il fut ton ennemi, & tu lui rens justice.

Tu vis sa muse indiférente,
Entre l'autel & le fagot,
Manier d'une main savante
De David la harpe imposante,
Et le flageolet de Marot.

(12) Vers de Rousseau.

Digitized by Google

Mais n'imite pas la faibleſſe
Qu'il eut de rimer trop longtems.
Les fruits des rives du Permeſſe
Ne croiſſent que dans le printems ;
Et la froide & triſte vieilleſſe
N'eſt faite que pour le bon ſens.

Après avoir donné cet avis, la critique décida que Rouſſeau paſſerait devant la Motte en qualité de verſificateur, mais que la Motte aurait le pas toutes les fois qu'il s'agirait d'eſprit & de raiſon.

Ces deux hommes ſi diférens n'avaient pas fait quatre pas, que l'un pâlit de colère, & l'autre treſſaillit de joye à l'aſpect d'un homme qui était depuis longtems dans ce temple, tantôt à une place, tantôt à une autre.

C'était le diſcret Fontenelle,
Qui par les beaux arts entouré
Répandait ſur eux à ſon gré
Une clarté douce & nouvelle.
D'une planète, à tire d'aile,
En ce moment il revenait
Dans ces lieux où le goût tenait
Le ſiége heureux de ſon empire.
Avec Quinault il badinait,
Avec Mairan il raiſonnait ;
D'une main légère il prenait
Le compas, la plume & la lyre.

Eh quoi! cria Rouſſeau, je verrai ici cet homme contre qui j'ai fait tant d'épigrammes? Quoi! le bon

Digitized by Google

le bon goût ſoufrira dans ſon temple l'auteur des *lettres du Ch. d'Her.* **, d'une *paſſion d'automne*, d'un *clair de lune*, d'un *ruiſſeau amant de la prairie*, de la *tragédie d'Aſpar*, d'*Endymion*, &c. Eh non, dit la critique; ce n'eſt pas l'auteur de tout cela que tu vois, c'eſt celui des *mondes*, livre qui aurait dû t'inſtruire; de *Thétis* & de *Pélée*, opéra qui excite inutilement ton envie; de l'*hiſtoire de l'académie des ſciences*, que tu n'ès pas à portée d'entendre.

Rouſſeau alla faire une épigramme; & Fontenelle le regarda avec cette compaſſion philoſophique qu'un eſprit éclairé & étendu ne peut s'empêcher d'avoir pour un homme qui ne ſait que rimer, & il alla prendre paiſiblement ſa place entre Lucrèce & Leibnitz (13). Je demandai, pourquoi Leibnitz était là? On me répondit que c'était pour avoir fait d'aſſez bons vers latins, quoiqu'il fût métaphyſicien & géomètre; & que la critique le ſoufrait en cette place, pour tâcher d'adoucir, par cet exemple, l'eſprit dur de la plûpart de ſes confrères.

(13) Leibnitz, né à Leipſick le 23 Juin 1664, mort à Hanovre le 14 Novembre 1716. Nul homme de lettres n'a fait tant d'honneur à l'Allemagne. Il était plus univerſel que Newton, quoiqu'il n'ait peut-être pas été ſi grand mathématicien. Il joignait à une profonde étude de toutes les parties de la phyſique, un grand goût pour les belles lettres; il faiſait même des vers français. Il a paru s'égarer en métaphyſique; mais il a cela de commun avec tous ceux qui ont voulu faire des ſyſtêmes. Au reſte il dut ſa fortune à ſa réputation. Il jouiſſait de groſſes penſions de l'empereur d'Allemagne, de celui de Moſcovie, du roi d'Angleterre, & de pluſieurs autres ſouverains.

Digitized by Google

Cependant la critique se tournant vers l'auteur des *mondes*, lui dit : je ne vous reprocherai pas certains ouvrages de votre jeunesse, comme font ces cyniques jaloux ; mais je suis la critique, vous êtes chez le dieu du goût, & voici ce que je vous dis de la part de ce dieu, du public, & de la mienne ; car nous sommes, à la longue, toujours tous trois d'accord ;

Votre muse sage & riante
Devrait aimer un peu moins l'art :
Ne la gâtez point par le fard,
Sa couleur est assez brillante.

A l'égard de Lucrèce, il rougit d'abord en voyant le cardinal son ennemi ; mais à peine l'eut-il entendu parler qu'il l'aima. Il courut à lui, & lui dit en très-beaux vers latins, ce que je traduis ici en assez mauvais vers français.

Aveugle que j'étais, je crus voir la nature ;
Je marchai dans la nuit, conduit par Épicure.
J'adorai, comme un dieu, ce mortel orgueilleux,
Qui fit la guerre au ciel, & détrôna les dieux.
L'ame ne me parut qu'une faible étincelle,
Que l'instant du trépas dissipe dans les airs.
Tu m'as vaincu, je cède, & l'ame est immortelle,
Aussi-bien que ton nom, mes écrits, & tes vers.

Le cardinal répondit à ce compliment très-flatteur dans la langue de Lucrèce. Tous les poëtes latins qui étaient là, le prirent pour un ancien romain, à son air & à son style ; mais les poëtes

Digitized by Google

français ſont fort fâchés qu'on faſſe des vers dans une langue qu'on ne parle plus, & diſent que puiſque Lucrèce, né à Rome, embelliſſait Épicure en latin, ſon adverſaire né à Paris, devait le combatre en français. Enfin après beaucoup de ces retardemens agréables, nous arrivâmes juſqu'à l'autel, & juſqu'au trône du dieu du goût.

Je vis ce dieu qu'en vain j'implore;
Ce dieu charmant que l'on ignore,
Quand on cherche à le définir;
Ce dieu qu'on ne ſait point ſervir;
Quand avec ſcrupule on l'adore;
Que la Fontaine fait ſentir,
Et que Vadius cherche encore.
Il ſe plaiſait à conſulter
Ces graces ſimples & naïves
Dont la France doit ſe vanter;
Ces graces piquantes & vives,
Que les nations atentives
Voulurent ſouvent imiter;
Qui de l'art ne ſont point captives,
Qui régnaient jadis à la cour,
Et que la nature & l'amour
Avaient fait naître ſur nos rives;
Il eſt toujours environné
De leur troupe tendre & légère;
C'eſt par leurs mains qu'il eſt orné,
C'eſt par leurs charmes qu'il ſait plaire;
Elles-mêmes l'ont couronné

Digitized by Google

D'un diadême qu'au Parnaſſe
Compoſa jadis Apollon,
Du laurier du divin Maron,
Du lierre & du myrte d'Horace,
Et des roſes d'Anacréon.
Sur ſon front règne la ſageſſe;
Le ſentiment & la fineſſe
Brillent tendrement dans ſes yeux;
Son air eſt vif, ingénieux;
Il vous reſſemble enfin, Sylvie,
A vous que je ne nomme pas,
De peur des cris & des éclats
De cent beautés que vos apas
Font deſſécher de jalouſie.
Non loin de lui, Rollin dictait (14)
Quelques leçons à la jeuneſſe,
Et quoiqu'en robe on l'écoutait,
Choſe aſſez rare à ſon eſpèce.

(14) Charles Rollin, ancien recteur de l'univerſité & profeſſeur royal, eſt le premier homme de l'univerſité qui ait écrit purement en français pour l'inſtruction de la jeuneſſe, & qui ait recommandé l'étude de notre langue ſi néceſſaire, & cependant ſi négligée dans les écoles. Son livre du *traité des études* reſpire le bon goût, & la ſaine littérature preſque par-tout. On lui reproche ſeulement de deſcendre dans des minuties. Il ne s'eſt guères éloigné du bon goût que quand il a voulu plaiſanter, *tom. III. pag.* 305, en parlant de Cyrus: *auſſi-tôt*, dit-il, *on équipe le petit Cyrus en échanſon;* il s'avance *gravement*, *la ſerviette ſur l'épaule*, & tenant *la coupe délicatement entre trois doigts: j'ai aprehendé*, dit le petit Cyrus, *que cette liqueur ne fut du poiſon.* Comment cela? *Oui*, *mon papa.* Et en un autre endroit, en parlant des jeux qu'on peut permettre aux enfans: *une balle*, *un ballon*, *un ſabot*,

Digitized by Google

Près de là dans un cabinet,
Que (15) Girardon & le Puget
Embelliſſaient de leur ſculpture,
Le Pouſſin ſagement peignait (16);
Le Brun fiérement deſſinait (17);

ſont fort de leur goût. Depuis le toit juſqu'à la cave, tout parlait latin chez Robert Etienne. Il ſerait à ſouhaiter qu'on corrigeât ces mauvaiſes plaiſanteries dans la premiére édition qu'on fera de ce livre, ſi eſtimable d'ailleurs.

(15) Girardon mettait dans ſes ſtatues plus de grace, & le Puget plus d'expreſſion. Les bains d'Apollon ſont de Girardon; mais il n'a pas fait les chevaux, ils ſont de Marſi, ſculpteur digne d'avoir mêlé ſes travaux avec Girardon. Le Milon & le gladiateur ſont du Puget.

(16) Le Pouſſin, né aux Andelis en 1594, n'eut de maître que ſon génie, & quelques eſtampes de Raphaël, qui lui tombérent entre les mains. Le déſir de conſulter la belle nature dans les antiques le fit aller à Rome, malgré les obſtacles qu'une extrême pauvreté mettait à ce voyage. Il y fit beaucoup de chefs-d'œuvre, qu'il ne vendait que ſept écus piéce. Appellé en France par le ſecretaire d'état Deſnoyers, il y établit le bon goût de la peinture; mais perſécuté par ſes envieux, il s'en retourna à Rome, où il mourut avec une grande réputation, & ſans fortune. Il a ſacrifié le coloris à toutes les autres parties de la peinture. Ses ſacremens ſont trop gris: cependant il y a dans le cabinet de Mgr. le duc d'Orléans un raviſſement de St. Paul du Pouſſin, qui fait pendant avec la viſion d'Ezéchiel de Raphael, & qui eſt d'un coloris aſſez fort. Ce tableau n'eſt point déparé du tout par celui de Raphaël; & on les voit tous deux avec un égal plaiſir.

(17) Le Brun, diſciple de Vouet, n'a péché que dans le coloris. Son tableau de la famille d'Alexandre eſt beaucoup mieux coloré que ſes batailles. Ce peintre n'a pas un ſi grand goût de l'antique, que le Pouſſin & Raphaël; mais il a autant d'invention que Raphaël, & plus de vivacité que le Pouſſin. Les eſtampes des batailles d'Alexandre ſont plus recherchées que celles des batailles de Conſtantin par Raphaël & par Jules Romain.

Digitized by Google

Le Sueur entr'eux se plaçait (18);
On l'y regardait sans murmure;
Et le dieu, qui de l'œil suivait
Les traits de leur main libre & sûre,
En les admirant se plaignait
De voir qu'à leur docte peinture
Malgré leurs efforts il manquait
Le coloris de la nature.
Sous ses yeux des amours badins
Ranimaient ces touches savantes
Avec un pinceau que leurs mains
Trempaient dans les couleurs brillantes
De la palette de (19) Rubens.

Je fus fort étonné de ne pas trouver dans le sanctuaire bien des gens qui passaient, il y a soixante ou quatre-vingt ans, pour être les plus chers favoris du dieu du goût. Les Pavillons, les Benserades, les Pelissons, les Segrais (20), les St. Evremonds, les Balzacs, les Voitures, ne me parurent pas occuper les premiers rangs. Ils les avaient autrefois, me dit un de mes guides; ils brillaient avant que les beaux jours des belles-lettres fussent arrivés; mais peu-à-peu ils ont cédé aux véritablement grands-hommes. Ils ne

(18) Eustache le Sueur était un excellent peintre, quoiqu'il n'eut point été en Italie. Tout ce qu'il a fait était dans le grand goût; mais il manquait encor de beau coloris.
Ces trois peintres sont à la tête de l'école française.

(19) Rubens égale le Titien pour le coloris; mais il est fort au dessous de nos peintres français pour la correction du dessein.

(20) Segrais est un poète très-faible; on ne lit point ses églogues, quoique Boileau les ait vantées. Son Enéide est du

Digitized by Google

ſont plus ici qu'une aſſez médiocre figure. En éfet la plûpart n'avaient guères que l'eſprit de leur tems, & non cet eſprit qui paſſe à la dernière poſtérité.

Déja de leurs faibles écrits
Beaucoup de graces ſont ternies :
Ils ſont comptés encor au rang des beaux eſprits,
Mais exclus du rang des génies.

Segrais voulut un jour entrer dans le ſanctuaire, en récitant ce vers de Deſpréaux :

Que Segrais dans l'éclogue encharme les forêts.

Mais la critique ayant lu, par malheur pour lui, quelques pages de ſon *Enéide* en vers français, le renvoya aſſez durement, & laiſſa venir à ſa place madame (21) de la Fayette, qui

ſtyle de Chapelain. Il y a un opera de lui ; c'eſt Rolland & Angelique, ſous le titre de *l'amour guéri par le tems*. On voit ces vers dans le prologue :

Pour couronner leur tête
En cette fête,
Allons dans nos jardins
Avec les lis de Charlemagne,
Aſſembler les jaſmins
Qui parfument l'Eſpagne.

La *Zaïde* eſt un roman purement écrit, & entre les mains de tout le monde ; mais il n'eſt pas de lui.

(21) Voici ce que monſieur Huet, évêque d'Avranches, raporte, page 204 de ſes commentaires, édition d'Amſterdam : „ Madame de la Fayette négligea ſi fort la gloire qu'elle „ méritait, qu'elle laiſſa ſa *Zaïde* paraître ſous le nom de

Digitized by Google

avait mis ſous le nom de Segrais le roman aimable de *Zaïde*, & celui de la *princeſſe de Clèves*.

On ne pardonne pas à Peliſſon d'avoir dit gravement tant de puérilités dans ſon hiſtoire de l'académie françaiſe, & d'avoir raporté, comme des bons-mots, des choſes aſſez groſſières (22). Le doux, mais faible Pavillon, fait ſa cour humblement à madame Deshouliéres, qui eſt placée fort au-deſſus de lui. L'inégal (23)

„ Segrais: & lorſque j'eus raporté cette anecdote, quelques „ amis de Segrais, qui ne ſavaient pas la vérité, ſe plaignirent de ce trait, comme d'un outrage fait à ſa mémoire. „ Mais c'était un fait dont j'avais été longtems témoin oculaire, & c'eſt ce que je ſuis en état de prouver par pluſieurs lettres de madame de la Fayette, & par l'original „ du manuſcrit de la *Zaïde*, dont elle m'envoyait les feuilles „ à meſure qu'elle les compoſait.

(22) Voici ce que Peliſſon raporte comme des bons mots. Sur ce qu'on parlait de marier Voiture, fils d'un marchand de vin, à la fille d'un pourvoyeur de chez le roi:

O que ce beau couple d'amans
Va goûter de contentemens!
Que leurs délices ſeront grandes!
Ils ſeront toujours en feſtin;
Car ſi la PROU *fournit les viandes,*
VOITURE *fournira le vin!*

Il ajoute que madame Desloges jouant au jeu des proverbes, dit à Voiture: "Celui-ci ne vaut rien, percez-nous en „ d'un autre". Son hiſtoire de l'académie eſt remplie de pareilles minuties écrites languiſſamment: & ceux qui liſent ce livre ſans prévention, ſont bien étonnés de la réputation qu'il a eue. Mais il y avait alors quarante perſonnes intéreſſées à le louer.

(23) On ſait à quel point St. Evremond était mauvais poëte. Ses comédies ſont encor plus mauvaiſes. Cependant il avait tant de réputation, qu'on lui offrit cinq cent louis pour imprimer ſa comédie de *Sir Politik*.

Digitized by Google

Saint-Evremond n'oſe parler de vers à perſonne. Balzac aſſomme de longues phraſes hyperboliques (24) Voiture & Benſerade, qui lui répondent par des pointes & des jeux de mots dont ils rou-

(24) Voiture eſt celui de tous ces illuſtres du tems paſſé, qui eut le plus de gloire, & celui dont les ouvrages le méritent le moins, ſi vous en exceptez quatre ou cinq petites piéces de vers, & peut-être autant de lettres. Il paſſait pour écrire des lettres mieux que Pline, & ſes lettres ne valent guères mieux que celles de le Pays & de Bourſaut. Voici quelques-uns de ſes traits: " Lorſque vous me déchirez le " cœur & que vous le mettez en mille piéces, il n'y en a " pas une qui ne ſoit à vous, & un de vos ſouris conſit mes " plus amères douleurs. Le regret de ne vous plus voir me " coute, ſans mentir, plus de cent mille larmes. Sans men- " tir, je vous conſeille de vous faire roi de Madère. Ima- " ginez-vous le plaiſir d'avoir un royaume tout de ſucre. A " dire le vrai nous y vivrions avec beaucoup de douceur.

Il écrit à Chapelain: " Et notez quand il me vient en la " penſée, que c'eſt au plus judicieux homme de notre ſiécle, " au père de *la Lionne* & de *la Pucelle* que j'écris, les che- " veux me dreſſent ſi fort à la tête qu'il ſemble d'un hé- " riſſon.

Souvent rien n'eſt ſi plat que ſa poéſie.

Nous trouvâmes près Sircotte,
Cas étrange, & vrai pourtant,
Des bœufs qu'on voyait broutant
Deſſus le haut d'une motte;
Et plus bas quelques cochons,
Et bon nombre de moutons.

Cependant Voiture a été admiré, parce qu'il eſt venu dans un tems où l'on commençait à ſortir de la barbarie, & où l'on courait après l'eſprit ſans le connaître. Il eſt vrai que Deſpréaux l'a comparé à Horace: mais Deſpréaux était alors jeune. Il payait volontiers ce tribut à la réputation de Voiture, pour attaquer celle de Chapelain, qui paſſait alors pour le plus grand génie de l'Europe; & Deſpréaux a retracté depuis ces éloges.

Digitized by Google

giſſent eux-mêmes le moment d'après. Je cherchais le fameux comte de Buſſy. Madame de Sévigné, qui eſt aimée de tous ceux qui habitent le temple, me dit que ſon cher couſin, homme de beaucoup d'eſprit, un peu trop vain, n'avait jamais pu réuſſir à donner au dieu du goût cet excès de bonne opinion que le comte de Buſſy avait de meſſire Roger de Rabutin.

Buſſy, qui s'eſtime & qui s'aime
Juſqu'au point d'en être ennuyeux,
Eſt cenſuré dans ces beaux lieux,
Pour avoir d'un ton glorieux
Parlé trop ſouvent de lui-même (25).
Mais ſon fils, ſon aimable fils,
Dans le temple eſt toujours admis;
Lui, qui ſans flater, ſans médire,
Toujours d'un aimable entretien,
Sans le croire, parle auſſi-bien
Que ſon père croyait écrire.
Je vis ariver en ce lieu
Le brillant abbé de Chaulieu,
Qui chantait en ſortant de table.
Il oſait careſſer le dieu,
D'un air familier, mais aimable.
Sa vive imagination
Prodiguait dans ſa douce yvreſſe

(25) Il écrivit au roi: ſire, un homme comme moi, qui a de la naiſſance, de l'eſprit & du courage... J'ai de la naiſſance, & l'on dit que j'ai de l'eſprit pour faire eſtimer ce que je dis.

Digitized by Google

Des beautés sans correction (26),
Qui choquaient un peu la justesse,
Mais respiraient la passion.
(27) La Fare, avec plus de molesse,

(26) L'abbé de Chaulieu dans une épître au marquis de la Fare, connue dans le public sous le titre du *Déiste*, dit:

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides;
Déja venaient fraper mes oreilles timides
Les afreux cris du chien de l'empire des morts.

Le moment d'après il fait le portrait d'un confesseur, & parle d'un Dieu d'Israël.

Lorsqu'au bord de mon lit une voix menaçante
Des volontés du ciel interprète laffante.

Voilà bien le confesseur. Dans une autre piéce sur la divinité, il dit:

D'un Dieu, moteur de tout, j'adore l'existence:
Ainsi l'on doit passer avec tranquilité
Les ans que nous départ l'aveugle destinée.

Ces remarques sont exactes, & monsieur de St. Marc s'est trompé en disant dans son édition de Chaulieu qu'elles ne l'étaient pas. On trouve dans ses poésies beaucoup de contradictions pareilles. Il n'y a pas trois piéces écrites avec une correction continue; mais les beautés de sentiment & d'imagination qui y sont répandues, en rachètent les défauts; surtout l'épître intitulée *la Tocane*, & celle du *Déiste*, eurent beaucoup de réputation.

L'abbé de Chaulieu mourut en 1720., âgé de plus de quatre-vingt ans, avec beaucoup de courage d'esprit.

(27) Le marquis de la Fare, auteur des mémoires qui portent son nom, & de quelques piéces de poésie, qui respirent la douceur de ses mœurs, était plus aimable homme qu'aimable poëte. Il est mort en 1718. Ses poésies sont imprimées à la suite des œuvres de l'abbé de Chaulieu son intime ami, avec une préface très-partiale & pleine de défauts.

Digitized by Google

En baiſſant ſa lyre d'un ton,
Chantait auprès de ſa maîtreſſe
Quelques vers ſans préciſion,
Que le plaiſir & la pareſſe
Dictaient ſans l'aide d'Apollon.
Auprès d'eux le vif Hamilton (28),
Toujours armé d'un trait qui bleſſe,
Médiſait de l'humaine eſpèce,
Et même d'un peu mieux, dit-on.
L'aiſé, le tendre Saint-Aulaire (29),
Plus vieux encor qu'Anacréon,
Avait une voix plus légère:
On voyait les fleurs de Cythère,
Et celles du ſacré vallon,
Orner ſa tête octogenaire.

Le dieu aimait fort tous ces meſſieurs, & ſurtout ceux qui ne ſe piquaient de rien; il avertiſſait Chaulieu, de ne ſe croire que le premier des poëtes négligés, & non pas le premier des bons poëtes.

Ils faiſaient converſation avec quelques-uns des plus aimables hommes de leur tems. Ces entretiens n'ont ni l'afectation de l'hôtel de Rambouillet (30), ni le tumulte qui règne parmi nos jeunes étourdis.

(28) Le comte Antoine Hamilton, né à Caën en Normandie, a fait des vers pleins de feu & de légéreté. Il était fort ſatyrique.

(29) Monſieur de St. Aulaire, à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, faiſait encor des chanſons aimables.

(30) Deſpréaux alla reciter ſes ouvrages à l'hôtel de Rambouillet. Il y trouva Chapelain, Cottin, & quelques gens de pareil goût qui le reçurent fort mal.

Digitized by Google

On y fait fuir également
Le précieux, le pédantiſme,
L'air empeſé du ſylogiſme,
Et l'air fou de l'emportement.
C'eſt là qu'avec grace on allie
Le vrai ſavoir à l'enjoûment,
Et la juſteſſe à la ſaillie.
L'eſprit en cent façons ſe plie;
On ſait lancer, rendre, eſſuyer
Des traits d'aimable railleſie;
Le bon ſens, de peur d'ennuyer,
Se déguiſe en plaiſanterie.

Là ſe trouvait Chapelle, ce génie plus débauché encor que délicat, plus naturel que poli, facile dans ſes vers, incorrect dans ſon ſtyle, libre dans ſes idées. Il parlait toujours au dieu du goût ſur les mêmes rimes. On dit que ce dieu lui répondit un jour:

Réglez mieux votre paſſion:
Pour ces ſylabes enfilées,
Qui chez Richelet étalées,
Quelquefois ſans invention,
Diſent avec profuſion
Des riens en rimes redoublées.

Ce fut parmi ces hommes aimables, que je rencontrai le préſident de Maiſons, homme très-éloigné de dire des riens, homme aimable & ſolide, qui avait aimé tous les arts.

Digitized by Google

O tranſports ! ô plaiſirs ! ô momens pleins de charmes !
Cher Maiſons, m'écriai-je, en l'aroſant de larmes,
C'eſt toi que j'ai perdu, c'eſt toi que le trépas,
A la fleur de tes ans, vint fraper dans mes bras.
La mort, l'afreuſe mort fut ſourde à ma prière.
Ah ! puiſque le deſtin nous voulait ſéparer,
C'était à toi de vivre, à moi ſeul d'expirer.
Hélas ! depuis le jour où j'ouvris la paupière,
Le ciel pour mon partage a choiſi les douleurs ;
Il ſème de chagrins ma pénible carière ;
La tienne était brillante & couverte de fleurs.
Dans le ſein des plaiſirs, des arts & des honneurs,
Tu cultivais en paix les fruits de ta ſageſſe ;
Ta vertu n'était point l'éfet de ta faibleſſe ;
Je ne te vis jamais ofuſquer ta raiſon
Du bandeau de l'exemple & de l'opinion.
L'homme eſt né pour l'erreur ; on voit la molle argile ;
Sous la main du potier moins ſouple & moins docile,
Que l'ame n'eſt flexible aux préjugés divers,
Précepteurs ignorans de ce faible univers.
Tu bravas leur empire, & tu ne ſus te rendre
Qu'aux paiſibles douceurs de la pure amitié ;
Et dans toi la nature avait aſſocié
A l'eſprit le plus ferme, un cœur facile & tendre.

Parmi ces gens d'eſprit nous trouvâmes quelques jéſuites. Un janſéniſte dira, que les jéſuites ſe fourent partout ; mais le dieu du goût reçoit auſſi leurs ennemis, & il eſt aſſez plaiſant de voir dans ce temple Bourdaloue qui s'entretient avec Paſcal ſur le grand art de joindre l'é-

Digitized by Google

loquence au raisonnement. Le P. Bouh... derrière eux, marquant sur des tablettes ... les fautes de langage, & toutes les négligen... qui leur échapent.

Le cardinal ne put s'empêcher de dire au père Bouhours :

Quitez d'un censeur pointilleux
La pédantesque diligence ;
Aimons jusqu'aux défauts heureux
De leur mâle & libre éloquence.
J'aime mieux errer avec eux,
Que d'aller, censeur scrupuleux,
Peser des mots dans ma balance.

Cela fut dit avec beaucoup plus de politesse que je ne le raporte ; mais nous autres poetes, nous sommes souvent très impolis pour la commodité de la rime.

Je ne m'arêtai pas dans ce temple à voir les seuls beaux esprits.

Vers enchanteurs, exacte prose,
Je ne me borne point à vous.
N'avoir qu'un goût est peu de chose :
Beaux-arts, je vous invoque tous !
Musique, danse, architecture,
Art de graver, docte peinture,
Que vous m'inspirez de désirs !
Beaux-arts, vous êtes des plaisirs ;
Il n'en est point qu'on doive exclure.

Je vis les muses présenter tour-à-tour sur

Digitized by Google

dieu, des livres, des desseins, & des plans de toute espèce. On voit sur cet autel le plan de cette belle façade du Louvre, dont on n'est point redevable au cavalier Bernini qu'on fit venir inutilement en France avec tant de frais, & qui fut construite par Perrault & par Louis le Vau, grands artistes trop peu connus. Là est le dessein de la porte St. Denis, dont la plûpart des Parisiens ne connaissent pas plus la beauté, que le nom de François Blondel qui acheva ce monument. Cette admirable fontaine (31), qu'on regarde si peu, & qui est ornée des précieuses sculptures de Jean Gougeon; mais qui le cède en tout à l'admirable fontaine de Bouchardon, & qui semble accuser la grossière rusticité de toutes les autres. Le portail de Saint Gervais, chef-d'œuvre d'architecture, auquel il manque une église, une place, & des admirateurs, & qui devrait immortaliser le nom de Desbrosses, encor plus que le palais du Luxembourg qu'il a aussi bâti. Tous ces monumens négligés par un vulgaire toujours barbare, & par les gens du monde toujours légers, attirent souvent les regards du dieu.

On nous fit voir ensuite la bibliothèque de ce palais enchanté; elle n'était pas ample. On croira bien, que nous n'y trouvâmes pas

L'amas curieux & bizare
De vieux manuscrits vermoulus,
Et la suite inutile & rare
D'écrivains qu'on n'a jamais lus.

Le

(31) La fontaine St. Innocent; l'architecture est de Lescot, abbé de Claigni, & les sculptures de Jean Gougeon.

Digitized by Google

Le Dieu daigna de sa main même
En leur rang placer ces auteurs,
Qu'on lit, qu'on estime & qu'on aime;
Et dont la sagesse suprême
N'a ni trop ni trop peu de fleurs.

Presque tous les livres y sont corrigés & retranchés de la main des muses. On y voit entr'autres, l'ouvrage de Rabelais, réduit tout au plus à un demi-quart.

Marot, qui n'a qu'un style, & qui chante du même ton les pseaumes de David & les merveilles d'Alix, n'a plus que huit ou dix feuillets. Voiture & Sarrazin n'ont pas, à eux deux, plus de soixante pages.

Tout l'esprit de Bayle se trouve dans un seul tome, de son propre aveu; car ce judicieux philosophe, ce juge éclairé de tant d'auteurs & de tant de sectes, disait souvent qu'il n'aurait pas composé plus d'un *in-folio*, s'il n'avait écrit que pour lui, & non pour les libraires (32).

Enfin, on nous fit passer dans l'intérieur du sanctuaire. Là les mystères du dieu furent dévoilés: là je vis ce qui doit servir d'exemple à la postérité: un petit nombre de véritablement grands hommes s'occupaient à corriger ces fautes de leurs écrits excellens, qui feraient des beautés dans les écrits médiocres.

L'aimable auteur du *Télémaque* retranchait des répétitions, & des détails inutiles dans son ro-

(32) C'est ce que Bayle lui-même écrivit au sieur des Maizeaux.

Digitized by Google

man moral, & rayait le titre de poëme épique que quelques zélés indiscrets lui donnent; car il avoue sincérement qu'il n'y a point de poëme en prose.

L'éloquent Bossuet voulait bien rayer quelques familiarités échapées à son génie vaste, impétueux & facile, lesquelles déparent un peu la sublimité de ses oraisons funèbres; & il est à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue sagesse des anciens Egyptiens.

Ce grand, ce sublime Corneille,
Qui plut bien moins à notre oreille,
Qu'à notre esprit qu'il étonna:
Ce Corneille qui crayonna (33)
L'ame d'Auguste, de Cinna,
De Pompée & de Cornélie,
Jettait au feu sa Pulchérie,
Agésilas & Suréna,
Et sacrifiait, sans faiblesse,
Tous ses enfans infortunés,
Fruits languissans de sa vieillesse,
Trop indignes de leurs aînés.
Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près;
Nous atachant sans nous surprendre,
Et ne se démentant jamais,
Racine observe les portraits
De Bajazet, de Xipharès,
De Britannicus, d'Hippolite.
A peine il distingue leurs traits;

(33) Terme dont Corneille se sert dans une de ses épitres.

Digitized by Google

Ils ont tous le même mérite;
Tendres, galans, doux & discrets;
Et l'amour qui marche à leur suite,
Les croit des courtisans français.
Toi, favori de la nature,
Toi, la Fontaine, auteur charmant,
Qui bravant & rime & mesure,
Si négligé dans ta parure,
N'en avais que plus d'agrément:
Sur tes écrits inimitables,
Di-nous quel est ton sentiment;
Éclaire notre jugement
Sur tes contes & sur tes fables.

La Fontaine, qui avait conservé la naïveté de son caractère, & qui dans le temple du goût joignait un sentiment éclairé à cet heureux & singulier instinct qui l'inspirait pendant sa vie, retranchait quelques-unes de ses fables. Il accourcissait presque tous ses contes, & déchirait les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres posthumes imprimées par ces éditeurs qui vivent des sotises des morts.

Là régnait Despréaux, leur maître en l'art d'écrire,
Lui qu'arma la raison des traits de la satire;
Qui, donnant le précepte & l'exemple à la fois,
Établit d'Apollon les rigoureuses loix.
Il revoit ses enfans avec un œil sévère;
De la triste *équivoque* il rougit d'être père;
Et rit des traits manqués du pinceau faible & dur,
Dont il défigura le vainqueur de Namur;

Digitized by Google

Lui-même il les éface, & ſemble encor nous dire,
Ou ſachez vous connaître, ou gardez-vous d'écrire.

Deſpréaux, par un ordre exprès du dieu du goût, ſe réconciliait avec Quinault, qui eſt le poëte des graces, comme Deſpréaux eſt le poëte de la raiſon.

Mais le ſévère ſatyrique
Embraſſait encor, en grondant,
Cet aimable & tendre lyrique,
Qui lui pardonnait en riant.

Je ne me réconcilie point avec vous, diſait Deſpréaux, que vous ne conveniez qu'il y a bien des fadeurs dans ces opéra ſi agréables. Cela peut bien être, dit Quinault; mais avouez auſſi, que vous n'euſſiez jamais fait *Atys*, ni *Armide*.

Dans vos ſcrupuleuſes beautés
Soyez vrai, précis, raiſonnable:
Que vos écrits ſoient reſpectés;
Mais permettez-moi d'être aimable.

Après avoir ſalué Deſpréaux, & embraſſé tendrement Quinault, je vis l'inimitable Molière, & j'oſai lui dire:

Le ſage, le diſcret Térence,
Eſt le premier des traducteurs:
Jamais dans ſa froide élégance
Des Romains il n'a peint les mœurs:
Tu fus le peintre de la France.

Digitized by Google

Nos bourgeois à ſots préjugés,
Nos petits marquis rengorgés,
Nos robins toujours arrangés,
Chez toi venaient ſe reconnaître;
Et tu les aurais corrigés,
Si l'eſprit humain pouvait l'être.

Ah! diſait-il, pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelquefois pour le peuple? Que n'ai-je toujours été le maître de mon tems! J'aurais trouvé des dénouemens plus heureux; j'aurais moins fait deſcendre mon génie au bas comique.

C'eſt ainſi que tous ces maîtres de l'art montraient leur ſupériorité, en avouant ces erreurs auxquelles l'humanité eſt ſoumiſe, & dont nul grand homme n'eſt exemt.

Je connus alors que le dieu du goût eſt très difficile à ſatisfaire, mais qu'il n'aime point à demi. Je vis que les ouvrages qu'il critique le plus en détail ſont ceux qui en tout lui plaiſent davantage.

Nul auteur avec lui n'a tort,
Quand il a trouvé l'art de plaire:
Il le critique ſans colère,
Il l'aplaudit avec tranſport.
Melpomène étalant ſes charmes,
Vient lui préſenter ſes héros,
Et c'eſt en répandant des larmes
Que ce dieu connaît leurs défauts.

Digitized by Google

Malheur à qui toujours raiſonne,
Et qui ne s'atendrit jamais !
Dieu du goût, ton divin palais
Eſt un ſéjour qu'il abandonne.

Quand mes conducteurs s'en retournèrent, le dieu leur parla à-peu-près dans ce ſens; car il ne m'eſt pas donné de dire ſes propres mots.

Adieu, mes plus chers favoris,
Comblés des faveurs du Parnaſſe;
Ne ſoufrez pas que dans Paris
Mon rival uſurpe ma place.
Je ſais qu'à vos yeux éclairés
Le faux goût tremble de paraître;
Si jamais vous le rencontrez,
Il eſt aiſé de le connaître.
Toujours acablé d'ornemens,
Compoſant ſa voix, ſon viſage,
Afecté dans ſes agrémens,
Et précieux dans ſon langage.
Il prend mon nom, mon étendart;
Mais on voit aſſez l'impoſture,
Car il n'eſt que le fils de l'art,
Moi, je le ſuis de la nature.

Digitized by Google

LETTRE

A M. DE C***,

SUR

LE TEMPLE DU GOUT.

MONSIEUR, vous avez vu, & vous pouvez rendre témoignage comment cette bagatelle fut conçue & exécutée. C'était une plaisanterie de société. Vous y avez eu part comme un autre; chacun fournissait ses idées; & je n'ai guères eu d'autre fonction que celle de les mettre par écrit.

M. de ** disait que c'était dommage que Bayle eût enflé son dictionnaire de plus de deux cent articles de ministres & de professeurs luthériens ou calvinistes; qu'en cherchant l'article de *César*, il n'avait rencontré que celui de *Jean Césarius*, professeur à Cologne; & qu'au lieu de *Scipion*, il avait trouvé six grandes pages sur *Gérard Scioppius*. De-là on concluait, à la pluralité des voix, à réduire Bayle en un seul tome, dans la bibliothèque du temple du goût.

Vous m'assuriez tous que vous aviez été assez ennuyés en lisant l'histoire de l'académie française; que vous vous intéressiez fort peu à tous

Digitized by Google

les détails des ouvrages de *Baleſdens*, de *Perchères*, de *Bardin*, de *Baudoin*, de *Faret*, de *Colletet*, & d'autres pareils grands hommes; & je vous en crus ſur votre parole. On ajoutait qu'il n'y a guères aujourd'hui de femmes d'eſprit qui n'écrive de meilleures lettres que Voiture; on diſait que Saint-Evremont n'aurait jamais dû faire de vers, & qu'on ne devait pas imprimer toute ſa proſe. C'eſt le ſentiment du public éclairé; & moi qui trouve toujours tous les livres trop longs, & ſur-tout les miens, je réduiſais auſſi-tôt tous ces volumes à très-peu de pages.

Je n'étais en tout cela que le ſécretaire du public: ſi ceux qui perdent leur cauſe ſe plaignent, ils ne doivent pas s'adreſſer à celui qui a écrit l'arrêt.

Je ſais que des politiques ont regardé cette innocente plaiſanterie du *temple du goût* comme un grave attentat. Ils prétendent qu'il n'y a qu'un mal-intentionné qui puiſſe avancer, que le château de Verſailles n'a que ſept croiſées de face ſur la cour, & ſoutenir que le Brun, qui était premier peintre du roi, a manqué de coloris.

Des rigoriſtes diſent, qu'il eſt impie de mettre des filles de l'opéra, Lucrèce & des docteurs de Sorbonne dans le *temple du goût*.

Des auteurs, auxquels on n'a point penſé, crient à la ſatyre, & ſe plaignent que leurs défauts ſont déſignés, & leurs grandes beautés paſſées ſous ſilence; crime irrémiſſible qu'ils ne pardonneront de leur vie; & ils apellent le *temple du goût* un libelle difamatoire.

Digitized by Google

On ajoute qu'il eſt d'une ame noire, de ne louer perſonne ſans un petit correctif; & que dans cet ouvrage dangereux nous n'avons jamais manqué de faire quelque égratignure à ceux que nous avons careſſés.

Je répondrai en deux mots à cette accuſation. Qui loue tout n'eſt qu'un flateur. Celui-là ſeul ſait louer, qui loue avec reſtriction.

Enſuite pour mettre de l'ordre dans nos idées, comme il convient dans ce ſiécle éclairé, je dirai qu'il faudrait un peu diſtinguer entre la *critique*, la *ſatyre* & le *libelle*.

Dire que le *traité des études* eſt un livre à jamais utile, & que par cette raiſon même il en faut retrancher quelques plaiſanteries, & quelques familiarités peu convenables à ce ſérieux ouvrage: dire que les *mondes* eſt un livre charmant & unique, & qu'on eſt fâché d'y trouver que *le jour eſt une beauté blonde, & la nuit une beauté brune*, & d'autres petites douceurs: voilà, je crois, de la critique.

Que Deſpréaux ait écrit:

.... Pour trouver un auteur ſans défaut,
La raiſon dit Virgile & la rime Quinaut.

C'eſt de la ſatyre, & de la ſatyre même aſſez injuſte en tout ſens, (avec le reſpect que je lui dois); car la rime de *défaut* n'eſt point aſſez belle pour rimer avec *Quinaut*; & il eſt auſſi peu vrai de dire que Virgile eſt ſans défaut, que de dire que Quinaut eſt ſans naturel & ſans graces.

Les *couplets* de Rouſſeau, le *maſque de La-*

Digitized by Google

verne, & telle autre horreur, certains ouvrages de Gacon; voilà ce qui s'apelle un *libelle difamatoire.*

Tous les honnêtes gens qui penſent, ſont *critiques*, les malins ſont *ſatyriques*, les pervers font des *libelles:* & ceux qui ont fait, avec moi, le *temple du goût*, ne ſont aſſurément ni malins, ni méchans.

Enfin voilà ce qui nous amuſa pendant plus de quinze jours. Les idées ſe ſuccédaient les unes aux autres; on changeait tous les ſoirs quelque choſe, & cela a produit ſept ou huit *temples du goût*, abſolument diférens.

Un jour nous y mettions les étrangers, le lendemain nous n'admettions que les Français. Les Maffei, les Popes, les Bononcini ont perdu à cela plus de cinquante vers, qui ne ſont pas fort à regretter. Quoi qu'il en ſoit, cette plaiſanterie n'était point du tout faite pour être publique.

Une des plus mauvaiſes & des plus infidèles copies d'un des plus négligés brouillons de cette bagatelle, ayant couru dans le monde, a été imprimée ſans mon aveu; & celui qui l'a donnée, quel qu'il ſoit, a très-grand tort.

Peut-être fait-on plus mal encore de donner cette nouvelle édition: il ne faut jamais prendre le public pour le confident de ſes amuſemens; mais la ſotiſe eſt faite, & c'eſt un de ces cas où l'on ne peut faire que des fautes.

Voici donc une faute nouvelle; & le public aura cette petite eſquiſſe (ſi cela même peut en mériter le nom) telle qu'elle a été faite dans une ſociété où l'on ſavait s'amuſer ſans la reſ-

Digitized by Google

ſource du jeu, où l'on cultivait les belles lettres ſans eſprit de parti, où l'on aimait la vérité plus que la ſatyre, & où l'on ſavait louer ſans flaterie.

S'il avait été queſtion de faire un traité du goût, on aurait prié les *de Côtes* & les *Beaufrancs* de parler d'architecture, les *Coypels* de définir leur art avec eſprit, les *Deſtouches* de dire quelles ſont les graces de la muſique, les *Crébillons* de peindre la terreur qui doit animer le théâtre: pour peu que chacun d'eux eût voulu dire ce qu'il ſait, cela aurait fait un gros *in-folio*; mais on s'eſt contenté de mettre en général les ſentimens du public, dans un petit écrit ſans conſéquence, & je me ſuis chargé uniquement de tenir la plume.

Il me reſte à dire un mot ſur notre jeune nobleſſe qui employe l'heureux loiſir de la paix à cultiver les lettres & les arts; bien diférente en cela des auguſtes Viſigoths leurs ancêtres, qui ne ſavaient pas ſigner leurs noms. S'il y a encor dans notre nation ſi polie, quelques barbares & quelques mauvais plaiſans qui oſent déſaprouver des occupations ſi eſtimables, on peut aſſurer qu'ils en feraient autant, s'ils le pouvaient. Je ſuis très-perſuadé que, quand un homme ne cultive point un talent, c'eſt qu'il ne l'a pas; qu'il n'y a perſonne qui ne fît des vers, s'il était né poëte; & de la muſique, s'il était né muſicien.

Il faut ſeulement que les graves critiques, aux yeux deſquels il n'y a d'amuſement honorable dans le monde que le lanſquenet & le biribi, ſachent que les courtiſans de Louis XIV,

Digitized by Google

au retour de la conquête de Hollande en 1672, danſèrent à Paris ſur le théâtre de *Lully*, dans le jeu de paume de *Belair*, avec les danſeurs de l'opéra, & que l'on n'oſa pas en murmurer. A plus forte raiſon doit-on, je crois, pardonner à la jeuneſſe d'avoir eu de l'eſprit dans un âge où l'on ne connaiſſait que la débauche.

Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci.

Digitized by Google

LE POÈME DE FONTENOY.

QUoi ! du ſiécle paſſé le fameux ſatyrique
Aura fait retentir la trompette héroïque,
Aura chanté du Rhin les bords enſanglantés,
Ses défenſeurs mourans, ſes flots épouvantés,
Son dieu même en fureur éfrayé du paſſage,
Cédant à nos ayeux ſon onde & ſon rivage ?
Et vous, quand votre roi, dans des plaines de ſang,
Voit la mort devant lui voler de rang en rang ;
Tandis que de Tournay foudroyant les murailles,
Il ſuſpend les aſſauts pour courir aux batailles ;
Quand des bras de l'hymen, s'élançant au trépas,
Son fils, ſon digne fils, ſuit de ſi près ſes pas ;
Vous heureux par ſes loix, & grands par ſa vaillance,
Français, vous garderiez un indigne ſilence !
Venez le contempler aux champs de Fontenoy.
O vous, gloire, vertu, déeſſes de mon roi,
Redoutable Bellone & Minerve chérie,
Paſſion des grands cœurs, amour de la patrie,
Pour couronner Louis prêtez-moi vos lauriers ;
Enflammez mon eſprit du feu de nos guerriers ;
Peignez de leurs exploits une éternelle image :
Vous m'avez tranſporté ſur ce ſanglant rivage ;

Digitized by Google

J'y vois ces combatans que vous conduisez tous.
C'est là ce fier Saxon (1) qu'on croit né parmi nous,
Maurice, qui touchant à l'infernale rive,
Rapelle pour son roi son ame fugitive,
Et qui demande à Mars dont il a la valeur,
De vivre encor un jour, & de mourir vainqueur.
Conservez, justes cieux, ses hautes destinées;
Pour Louis & pour nous prolongez ses années.
Déja de la tranchée (2) Harcourt est acouru:
Tout poste est assigné, tout danger est prévu.
Noailles (3) pour son roi plein d'un amour fidèle,
Voit la France en son maître, & ne regarde qu'elle.
Ce sang de tant de rois, ce sang du grand Condé,
D'Eu (4) par qui des Français le tonnerre est guidé,
Penthiévre (5) dont le zèle avait devancé l'âge,
Qui déja vers le Mein signala son courage,
Bavière avec de Pons, Boufflers & Luxembourg,
Vont, chacun dans leur place, atendre ce grand jour:
Chacun porte l'espoir aux guerriers qu'il commande:
Le fortuné Danoy (6), Chabanes, Galerande;

(1) Le comte maréchal de Saxe, dangereusement malade, était porté dans une gondole d'osier, quand ses douleurs & sa faiblesse l'empêchaient de se tenir à cheval. Il dit au roi, qui l'embrassa après le gain de la bataille, les mêmes choses qu'on lui fait penser ici.
(2) Monsieur le duc d'Harcourt avait investi Tournay.
(3) Maréchal de France.
(4) Grand-maître d'artillerie.
(5) Il s'était signalé à la bataille de Dettingen.
(6) Monsieur de Danoy fut retiré par sa nourice d'une foule de morts & de mourans sur le champ de Malplaquet, deux jours après la bataille. C'est un fait certain: cette femme vint avec un passe-port, accompagnée d'un seigneur du régiment du roi, dans lequel était alors cet officier.

Digitized by Google

Le vaillant Berenger, ce défenseur du Rhin,
Colbert & du Chaila, tous nos héros enfin (7),
Dans l'horreur de la nuit, dans celle du silence,
Demandent seulement que le péril commence.
Le jour frape déja de ses rayons naissans
De vingt peuples unis les drapeaux menaçans.
Le Belge qui, jadis fortuné sous nos princes,
Vit l'abondance alors enrichir ses provinces:
Le Batave prudent, dans l'Inde respecté,
Puissant par son travail & par sa liberté,
Qui, longtems oprimé par l'Autriche cruelle,
Ayant brisé son joug, s'arme aujourd'hui pour elle;
L'Hanovrien constant qui, formé pour servir,
Sait soufrir & combatre, & surtout obéir;
L'Autrichien rempli de sa gloire passée,
De ses derniers césars occupant sa pensée;
Surtout ce peuple altier, qui voit sur tant de mers
Son commerce & sa gloire embrasser l'univers;
Mais qui, jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans ses mains la foudre & la balance.
Tous marchent contre nous; la valeur les conduit,
La haine les anime, & l'espoir les séduit.
De l'empire français l'indomtable génie
Brave, auprès de son roi, leur foule réunie.
Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour,
Tous les dieux allarmés sortent de leur séjour;
Incertains pour quel maître en ces plaines fécondes
Vont croitre leurs moissons, & vont couler leurs ondes.

(7) Les lieutenans-généraux chacun à leur division.

Digitized by Google

La fortune auprès d'eux d'un vol promt & léger,
Les lauriers dans les mains fend les plaines de l'air;
Elle observe Louis, & voit avec colère,
Que sans elle aujourd'hui la valeur va tout faire.
Le brave Cumberland, fier d'ataquer Louis,
A déja disposé ses bataillons hardis:
Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,
Sous ces murs si vantés que Pyrrhus mit en cendre;
Ces antiques héros, qui montés sur un char
Combataient en désordre, & marchaient au hazard:
Mais tel fut Scipion sous les murs de Carthage;
Tels son rival & lui prudens avec courage,
Déployant de leur art les terribles secrets,
L'un vers l'autre avancés s'admiraient de plus près.
L'Escaut, les ennemis, les remparts de la ville,
Tout présente la mort; & Louis est tranquille.
Cent tonnerres de bronze ont donné le signal.
D'un pas ferme & pressé, d'un front toujours égal,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne,
Que la terreur devance, & la flamme environne;
Comme un nuage épais, qui sur l'aile des vents
Porte l'éclair, la foudre, & la mort dans ses flancs.
Les voilà ces rivaux du grand nom de mon maître,
Plus farouches que nous, aussi vaillans peut-être,
Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits.
Bourbons! voici le tems de venger les Valois.
Dans un ordre éfrayant, trois ataques formées
Sur trois terrains divers engagent les armées;
Le Français, dont Maurice a gouverné l'ardeur,
A son poste ataché, joint l'art à la valeur.

La

Digitized by Google

La mort ſur les deux camps étend ſa main cruelle ;
Tous ſes traits ſont lancés, le ſang coule autour d'elle.
Chefs, oficiers, ſoldats, l'un ſur l'autre entaſſés,
Sous le fer expirans, par le plomb renverſés,
Pouſſent les derniers cris en demandant vengeance.
Grammont, que ſignalait ſa noble impatience,
Grammont dans l'Elyſée emporte la douleur
D'ignorer en mourant, ſi ſon maître eſt vainqueur.
De quoi lui ſerviront ces grands titres de (8) gloire,
Ce ſceptre des guerriers, honneur de ſa mémoire ?
Ce rang, ces dignités, vanités des héros,
Que la mort avec eux précipite aux tombeaux ?
Tu meurs, jeune (9) Craon ! Que le ciel moins ſévère
Veille ſur les deſtins de ton généreux frère !
Hélas ! cher Longaunay (10), quelle main, quel ſecours
Peut arêter ton ſang, & ranimer tes jours ?
Ces miniſtres de Mars (11), qui d'un vol ſi rapide
S'élançaient à la voix de leur chef intrépide,
Sont du plomb qui les ſuit dans leur courſe arêtés,
Tels que des champs de l'air tombent précipités,
Des oiſeaux tout ſanglans palpitans ſur la terre.
Le fer ateint (12) d'Avray. Le jeune d'Aubeterre
Voit de ſa légion tous les chefs indomtés,
Sous le glaive & le feu mourans à ſes côtés.

TAYLOR INST. OXFORD

(8) Il allait être maréchal de France.
(9) Dix-neuf oficiers du régiment du Haynaut ont été tués ou bleſſés. Son frère, le prince de Beauvau, ſert en Italie.
(10) Monſieur de Longaunay, colonel des nouveaux grenadiers, mort depuis de ſes bleſſures.
(11) Oficiers de l'état-major, meſſieurs de Puiſegur, de Mezière, de St. Sauveur, de St. George.
(12) Le duc d'Avray, colonel du régiment de la couronne.

Digitized by Google

Guerriers, que Chabrillant avec Brancas rallie,
Que d'Anglais immolés vont payer votre vie!
Je te rends grace, ô Mars! dieu de sang, dieu cruel,
La race de Colbert (13), ce ministre immortel,
Échape en ce carnage à ta main sanguinaire.
Guerchi (14) n'est point frapé, la vertu peut te plaire;
Mais vous, brave (15) Daché, quel sera votre sort?
Le ciel sauve à son gré, donne & suspend la mort.
Infortuné Lutteaux! tout chargé de blessures,
L'art qui veille à ta vie ajoute à tes tortures;
Tu meurs dans les tourmens; nos cris mal entendus
Te demandent au ciel, & déja tu n'ès plus.
O combien de vertus que la tombe dévore!
Combien de jours brillans éclipsés à l'aurore!
Que nos lauriers sanglans doivent coûter de pleurs!
Ils tombent ces héros, ils tombent ces vengeurs;
Ils meurent, & nos jours sont heureux & tranquilles;
La molle volupté, le luxe de nos villes,
Filent ces jours sereins, ces jours que nous devons
Au sang de nos guerriers, aux périls des Bourbons.
Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuses;
Arachons à l'oubli ces ombres vertueuses;
Vous (16) qui lanciez la foudre, & qu'ont frapé ses coups,
Revivez dans nos chants, quand vous mourez pour nous.

(13) Monsieur de Croissy avec ses deux enfans, & son neveu monsieur Dupleſſis-Chatillon bleſſé légérement.

(14) Tous les oficiers de son régiment royal des vaisseaux, hors de combat, lui seul ne fut point bleſſé.

(15) Monsieur Daché (on l'écrit Dapcher) lieutenant-général. Monsieur de Lutteaux, lieutenant-général, mort dans les opérations du traitement de ses bleſſures.

(16) Monsieur Du Brocard, maréchal de camp, commandant l'artillerie.

Digitized by Google

Eh quel ſerait, grand Dieu ! le citoyen barbare,
Prodigue de cenſure, & de louange avare,
Qui peu touché des morts, & jaloux des vivans,
Leur pourait envier mes pleurs & mon encens ?
Ah ! s'il eſt parmi nous des cœurs dont l'indolence,
Inſenſible aux grandeurs, aux pertes de la France,
Dédaigne de m'entendre & de m'encourager,
Réveillez-vous, ingrats ; Louis eſt en danger.
Le feu qui ſe déploye, & qui dans ſon paſſage
S'anime en dévorant l'aliment de ſa rage,
Les torens débordés dans l'horreur des hivers,
Le flux impétueux des menaçantes mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence,
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance,
Qui triomphe en marchant, qui, le fer à la main,
A travers les mourans s'ouvre un large chemin.
Rien n'a pû l'arêter ; Mars pour lui ſe déclare.
Le roi voit le malheur, le brave & le répare.
Son fils, ſon ſeul eſpoir... Ah ! cher prince, arêtez ;
Où portez-vous ainſi vos pas précipités ?
Conſervez cette vie au monde néceſſaire.
Louis craint pour ſon fils (17), le fils craint pour ſon père ;
Nos guerriers tout ſanglans frémiſſent pour tous deux,
Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.
Vous (18) qui gardez mon roi, vous qui vengez la France,
Vous peuple de héros dont la foule s'avance,

(17) Un boulet de canon couvrit de terre un homme entre le roi & monſeigneur le dauphin ; & un domeſtique de monſieur le comte d'Argenſon fut ateint d'une balle de fuſil derrière eux.

(18) Les gardes, les gendarmes, les chevaux-légers, les

Digitized by Google

Accourez, c'eſt à vous de fixer les deſtins ;
Louis, ſon fils, l'état, l'Europe eſt en vos mains.
Maiſon du roi, marchez, aſſûrez la victoire ;
Soubiſe & Pecquigny (19) vous mènent à la gloire.
Paraiſſez, vieux ſoldats (20), dont les bras éprouvés
Lancent de loin la mort, que de près vous bravez.
Venez, vaillante élite, honneur de nos armées :
Partez, fléches de feu, grenades (21) enflammées,
Phalanges de Louis, écraſez ſous vos coups
Ces combatans ſi fiers & ſi dignes de vous.
Richelieu, qu'en tous lieux emporte ſon courage,
Ardent, mais éclairé, vif à la fois & ſage,
Favori de l'amour, de Minerve & de Mars,
Richelieu (22) vous apelle, il n'eſt plus de hazards ;
Il vous apelle : il voit d'un œil prudent & ferme,
Des ſuccès ennemis & la cauſe & le terme ;
Il vole, & ſa vertu ſecondant vos grands cœurs,
Il vous marque la place, où vous ſerez vainqueurs.
D'un rampart de gazon, faible & promte barière,
Que l'art opoſe à peine à la fureur guerrière,

monſquetaires ſous monſieur de Monteſſon, lieutenant-général. Deux bataillons des gardes françaiſes & ſuiſſes, &c.

(19) Monſieur le prince de Soubiſe prit ſur lui de ſeconder monſieur le comte de la Marche, dans la défenſe obſtinée du poſte d'Antoin ; il alla enſuite ſe mettre à la tête des gendarmes, comme monſieur de Pecquigny à la tête des chevaux légers : ce qui contribua beaucoup au gain de la bataille.

(20) Carabiniers, corps inſtitué par Louis XIV. Ils tirent avec des carabines rayées. On ſait avec quel éloge le roi les a nommés dans ſa lettre.

(21) Grenadiers à cheval commandés par monſieur le chevalier de Grille ; ils marchent à la tête de la maiſon du roi.

(22) Un miniſtre d'état, qui n'a point quité le roi pendant la bataille, a écrit ces propres mots : *C'eſt monſieur de Richelieu qui a donné ce conſeil, & qui l'a exécuté.*

Digitized by Google

La Marcke(23), la Vauguion(24), Choiſeul d'un même éfort,
Arêtent une armée, & repouſſent la mort.
D'Argenſon qu'enflammaient les regards de ſon père,
La gloire de l'état à tous les ſiens ſi chère,
Le danger de ſon roi, le ſang de ſes ayeux,
Aſſaillit par trois fois ce corps audacieux,
Cette maſſe de feu qui ſemble impénétrable:
On l'arête, il revient, ardent, infatigable;
Ainſi qu'aux premiers tems, par leurs coups redoublés,
Les beliers enfonçaient les ramparts ébranlés.
Ce brillant eſcadron (25), fameux par cent batailles,
Lui par qui Catinat fut vainqueur à Marſailles,
Arive, voit, combat, & ſoutient ſon grand nom.
Tu ſuis du Chaſtellet, jeune Caſtelmoron (26),
Toi qui touches encor à l'âge de l'enfance,
Toi qui d'un faible bras qu'afermit ta vaillance,
Reprens ces étendarts déchirés & ſanglans,
Que l'orgueilleux Anglais emportait dans ſes rangs.
C'eſt dans ces rangs afreux que Chevrier expire.
Monaco perd ſon ſang, & l'amour en ſoupire.

(23) Monſieur le comte de la Marcke, au poſte d'Antoin.
(24) Meſſieurs de la Vauguion, Choiſeul-Meuſe, &c. aux retranchemens faits à la hâte dans le village de Fontenoy. Monſieur de Créqui n'était point à ce poſte, comme on l'avait dit d'abord, mais à la tête des carabiniers.
(25) Quatre eſcadrons de la gendarmerie arivaient après ſept heures de marche, & attaquèrent.
(26) Un cheval fougueux avait emporté le porte-étendart dans la colonne anglaiſe; monſieur de Caſtelmoron, âgé de 15 ans, lui cinquiéme, alla le reprendre au milieu du camp des ennemis. Monſieur de Bellet commandait ces eſcadrons de la gendarmerie; il y eut un cheval tué ſous lui, auſſi bien que monſieur de Chimènes, en reformant une brigade.

Digitized by Google

Anglais, ſur Du Gueſclin deux fois tombent vos coups;
Fremiſſez à ce nom ſi funeſte pour vous.
Mais quel brillant heros, au milieu du carnage,
Renverſé, relevé, s'eſt ouvert un paſſage?
Biron (27), tels on voyait dans les plaines d'Ivry
Tes immortels ayeux ſuivre le grand Henry.
Tel était ce Grillon, chargé d'honneurs ſuprêmes,
Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes;
Tels étaient ces d'Aumonts, ces grands Montmorencis,
Ces Créquis ſi vantés renaiſſans dans leurs fils (28);
Tel ſe forma Turenne au grand art de la guerre,
Près d'un autre (29) Saxon la terreur de la terre,
Quand la juſtice & Mars, ſous un autre Louis,
Frapaient l'aigle d'Autriche, & relevaient les lis.
Comment ces courtiſans, doux, enjoués, aimables,
Sont-ils dans les combats des lions indomtables?
Quel aſſemblage heureux de graces, de valeur!
Bouflers, Meuze, d'Ayen, Duras bouillans d'ardeur,
A la voix de LOUIS, courez, troupe intrépide.
Que les Français ſont grands quand leur maître les guide!
Ils l'aiment, ils vaincront, leur père eſt avec eux.
Son courage n'eſt point cet inſtinct furieux,

(27) Monſieur le duc de Biron eut le commandement de l'infanterie, quand monſieur de Lutteaux fut hors de combat; il chargea ſucceſſivement à la tête de preſque toutes les brigades.

(28) Monſieur de Luxembourg, monſieur de Loigni, & monſieur de Tingri.

(29) Le duc de Saxe-Weimar, ſous qui le vicomte de Turenne fit ſes premières campagnes. Monſieur de Turenne eſt arrière neveu de ce grand homme.

Digitized by Google

Ce courroux emporté, cette valeur commune ;
Maître de son esprit, il l'est de la fortune ;
Rien ne trouble ses sens, rien n'éblouit ses yeux :
Il marche, il est semblable à ce maître des dieux,
Qui frapant les Titans, & tonnant sur leurs têtes,
D'un front majestueux dirigeait les tempêtes ;
Il marche & sous ses coups la terre au loin mugit ;
L'Escaut fuit, la mer gronde, & le ciel s'obscurcit.
Sur un nuage épais que des antres de l'ourse
Les vents affreux du nord apportent dans leur course,
Les vainqueurs des Valois descendent en courroux :
Cumberland, disent-ils, nous n'espérons qu'en vous ;
Courage, rassemblez vos légions altières ;
Bataves revenez, défendez vos barières ;
Anglais, vous que la paix semblait seule allarmer,
Vengez-vous d'un héros qui daigne encor l'aimer ;
Ainsi que ses bienfaits craindrez-vous sa vaillance ?
Mais ils parlent en vain ; lorsque LOUIS s'avance,
Leur génie est domté, l'Anglais est abatu,
Et la férocité (30) le cède à la vertu.
Clare avec l'Irlandais, qu'animent nos exemples,
Venge ses rois trahis, sa patrie & ses temples.
Peuple sage & fidèle, heureux Helvétiens (31),
Nos antiques amis, & nos concitoyens,

(30) Ce reproche de férocité ne tombe que sur le soldat, & non sur les oficiers qui sont aussi généreux que les nôtres. On m'a écrit que lorsque la colonne anglaise déborda Fontenoy, plusieurs soldats de ce corps criaient, *no quarter*, *no quarter*, point de quartier

(31) Les régimens de Diesbach, de Bétens, & de Courten, &c. avec des bataillons des gardes suisses.

Digitized by Google

Votre marche assurée, égale, inébranlable,
Des ardens Neustriens (32) suit la fougue indomtable;
Ce Danois (33), ce héros, qui des frimats du nord,
Par le dieu des combats fut conduit sur ce bord,
Admire les Français qu'il est venu défendre.
Mille cris redoublés près de lui font entendre:
Rendez-vous, ou mourez, tombez sous notre éfort:
C'en est fait, & l'Anglais craint LOUIS & la mort.
Allez, brave d'Estrée (34), achevez cet ouvrage,
Enchainez ces vaincus échapés au carnage:
Que du roi qu'ils bravaient ils implorent l'apui;
Ils feront fiers encor, ils n'ont cédé (35) qu'à lui.
Bientôt vole après eux ce corps fier & rapide (36),
Qui semblable au dragon qu'il eut jadis pour guide,
Toujours prêt, toujours promt, de pied ferme, en courant,
Donne de deux combats le spectacle éfrayant.
C'est ainsi que l'on voit, dans les champs des Numides,
Diféremment armés des chasseurs intrépides;

(32) Le régiment de Normandie qui revenait à la charge sur la colonne anglaise, tandis que la maison du roi, la gendarmerie, les carabiniers, &c. fondaient sur elle.

(33) Monsieur de Lowendahl.

(34) Monsieur le comte d'Estrée à la tête de sa division, & monsieur de Brionne à la tête de son régiment, avaient enfoncé les grenadiers anglais le sabre à la main.

(35) Depuis saint Louis aucun roi de France n'avait batu les Anglais en personne en bataille rangée.

(36) On envoya quelques dragons à la poursuite: ce corps était commandé par monsieur le duc de Chevreuse qui s'était distingué au combat de Sahy, où il avait reçu trois blessures. L'opinion la plus vraisemblable sur l'origine du mot *dragon*, est qu'ils portèrent un dragon dans leurs étendarts sous le maréchal de Brissac, qui institua ce corps dans les guerres du Piémont.

Digitized by Google

Les courſiers écumans franchiſſent les guérets ;
On gravit ſur les monts, on borde les forêts ;
Les piéges ſont dreſſés, on atend, on s'élance ;
Le javelot fend l'air, & le plomb le devance.
Les léopards ſanglans, percés de coups divers,
D'afreux rugiſſemens font retentir les airs ;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.
Ah! c'eſt aſſez de ſang, de meurtre, de ravage,
Sur des morts entaſſés c'eſt marcher trop longtems.
Noailles (37), ramenez vos ſoldats triomphans.
Mars voit avec plaiſir leurs mains victorieuſes
Trainer dans notre camp ces machines afreuſes,
Ces foudres ennemis contre nous dirigés.
Venez lancer ces traits que leurs mains ont forgés ;
Qu'ils renverſent par vous les murs de cette ville,
Du Batave indécis la barière & l'aſyle,
Ces premiers (38) fondemens de l'empire des lis.
Puiſſent-ils par vos mains être enfin rafermis!
Déja Tournay ſe rend, déja Gand s'épouvante :
Charles-Quint s'en émeut, ſon ombre gémiſſante
Pouſſe un cri dans les airs, & fuit de ce ſéjour,
Où pour vaincre autrefois le ciel le mit au jour.
Il fuit : mais quel objet pour cette ombre allarmée!
Il voit ces vaſtes champs couverts de notre armée ;
L'Anglais, deux fois vaincu, cédant de toutes parts,
Dans les mains de LOUIS laiſſant ſes étendarts ;

(37) Le comte de Noailles ataqua de ſon côté la colonne d'infanterie anglaiſe avec une brigade de cavalerie qui prit enſuite des canons.

(38) Tournay, principale ville des Français ſous la première race, dans laquelle on a trouvé le tombeau de Childeric.

Digitized by Google

Le Belge en vain caché dans ſes villes tremblantes,
Les murs de Gand tombés ſous ſes mains foudroyantes,
Et ſon char de victoire, en ces vaſtes ramparts (39),
Écraſant le berceau du plus grand des céſars (40).
Français! heureux guerriers, vainqueurs doux & terribles,
Revenez, ſuſpendez dans nos temples paiſibles
Ces armes, ces drapeaux, ces étendarts ſanglans.
Que vos chants de victoire animent tous nos chants.
Les palmes dans les mains nos peuples vous attendent,
Nos cœurs volent vers vous, nos regards vous demandent;
Vos mères, vos enfans, près de vous empreſſés,
Encor tout éperdus de vos périls paſſés,
Vont baigner dans l'excès d'une ardente allégreſſe,
Vos fronts victorieux de larmes de tendreſſe.
Acourez, recevez à votre heureux retour,
Le prix de la vertu par les mains de l'amour.

(39) La ville de Gand ſoumiſe à ſa majeſté le 11 Juillet, après la défaite d'un corps d'Anglais par monſieur du Chaila, à la tête des brigades de Crillon & de Normandie, le régiment de Graſſin, &c.
(40) Des céſars modernes.

Digitized by Google

POÉME
SUR
LES ÉVÉNEMENS
DE L'ANNÉE 1744.

QUoi, verrai-je toujours des ſottiſes en France?
Diſait l'hiver dernier, d'un ton plein d'importance,
Timon qui, du paſſé profond admirateur,
Du préſent qu'il ignore eſt l'éternel frondeur.
Pourquoi, s'écriait-il, le roi va-t-il en Flandre?
Quelle étrange vertu qui s'obſtine à défendre
Les débris dangereux du trône des céſars,
Contre l'or des Anglais & le fer des houſſars?
Dans le jeune Conty quel excès de folie,
D'eſcalader les monts qui gardent l'Italie,
Et d'ataquer vers Nice un roi victorieux,
Sur ces ſommets glacés dont le front touche aux cieux?
Pour franchir ces amas de neiges éternelles,
Dédale à cet Icare a-t-il prêté ſes ailes?
A-t-il reçu du moins dans ſon deſſein fatal,
Pour briſer les rochers, le ſecret d'Annibal?
Il parle, & Conty vole. Une ardente jeuneſſe,
Voyant peu les dangers que voit trop la vieilleſſe,

Digitized by Google

Se précipite en foule autour de ſon héros :
Du Var qui s'épouvante on traverſe les flots ;
De torrens en rochers, de montagne en abime,
Des Alpes en couroux on aſſiége la cime ;
On y brave la foudre ; on voit de tous côtés
Et la nature, & l'art, & l'ennemi domtés.
Conty qu'on cenſurait, & que l'univers loue,
Eſt un autre Annibal qui n'a point de Capoue.
Critiques orgueilleux, frondeurs, en eſt-ce aſſez ?
Avec Nice & Demont vous voilà terraſſés.
Mais tandis que ſous lui les Alpes s'aplaniſſent,
Que ſur les flots voiſins les Anglais en frémiſſent,
Vers les bords de l'Eſcaut LOUIS fait tout trembler ;
Le Batave s'arête, & craint de le troubler.
Miniſtres, généraux, ſuivent d'un même zèle,
Du conſeil aux dangers, leur prince & leur modèle.
L'ombre du grand Condé, l'ombre du grand LOUIS,
Dans les champs de la Flandre ont reconnu leurs fils :
L'envie alors ſe tait, la médiſance admire.
Zoïle, un jour du moins, renonce à la ſatire ;
Et le vieux nouvelliſte, une canne à la main,
Trace au palais royal, Ypre, Furne & Menin.
Ainſi lorſqu'à Paris la tendre Melpomène
De quelque ouvrage heureux vient embellir ſa ſcène,
En dépit des ſiflets de cent auteurs malins,
Le ſpectateur ſenſible aplaudit des deux mains ;
Ainſi malgré Buſſy, ſes chanſons & ſa haine,
Nos ayeux admiraient Luxembourg & Turenne.
Le Français quelquefois eſt léger & moqueur ;
Mais toujours le mérite eut des droits ſur ſon cœur ;

Digitized by Google

Son œil perçant & juſte eſt promt à le connaitre ;
Il l'aime en ſon égal, il l'adore en ſon maitre.
La vertu ſur le trône eſt dans ſon plus beau jour,
Et l'exemple du monde en eſt auſſi l'amour.
Nous l'avons bien prouvé, quand la fiévre fatale,
A l'œil creux, au teint ſombre, à la marche inégale,
De ſes tremblantes mains miniſtres du trépas,
Vint ataquer LOUIS au ſortir des combats.
Jadis Germanicus fit verſer moins de larmes :
L'univers éploré reſſentit moins d'allarmes,
Et goûta moins l'excès de ſa félicité,
Lorſqu'Antonin mourant reparut en ſanté.
Dans nos emportemens de douleur & de joye,
Le cœur ſeul a parlé, l'amour ſeul ſe déploye.
Paris n'a jamais vû de tranſports ſi divers,
Tant de feux d'artifice, & tant de mauvais vers.
On nous dit qu'autrefois les filles de mémoire,
Chantant au pied du trône, en égalaient la gloire.
Que nous dégénérons de ce tems ſi chéri !
L'éclat du trône augmente, & le nôtre eſt flétri.
O ma proſe & mes vers, gardez-vous de paraitre,
Il eſt dur d'ennuyer ſon héros & ſon maitre :
Cependant nous avons la noble vanité
De mener les héros à l'immortalité ;
Nous nous trompons beaucoup ; un roi juſte & qu'on aime,
Va ſans nous à la gloire, & doit tout à lui-même.
Chaque âge le bénît ; le vieillard expirant,
De ce prince, à ſon fils fait l'éloge en pleurant ;
Le fils éterniſant des images ſi chères,
Raconte à ſes neveux le bonheur de leurs pères ;

Digitized by Google

Et ce nom, dont la terre aime à s'entretenir,
Eſt porté par l'amour aux ſiécles à venir.
Si pourtant, ô grand roi, quelqu'eſprit moins vulgaire,
Des vœux de tout un peuple interprète ſincère,
S'élevant juſqu'à vous par le grand art des vers,
Oſait, ſans vous flater, vous peindre à l'univers,
Peut-être on vous verrait, ſeduit par l'harmonie,
Pardonner à l'eloge en faveur du genie;
Peut-être d'un regard le Parnaſſe excité,
De ſon luſtre terni reprendrait la beauté.
L'œil du maître peut tout; c'eſt lui qui rend la vie
Au mérite expirant ſous les dents de l'envie;
C'eſt lui dont les rayons ont cent fois éclairé
Le modeſte talent dans la foule ignoré.
Un roi qui ſait régner nous fait ce que nous ſommes:
Les regards d'un héros produiſent les grands hommes.

Digitized by Google

LA MORT
DE
MADEMOISELLE
LE COUVREUR,
CÉLÉBRE ACTRICE.

QUe vois-je ? quel objet ! Quoi ! ces lèvres charmantes ;
Quoi ! ces yeux d'où partaient ces flammes éloquentes,
Éprouvent du trépas les livides horreurs !
Muſes, graces, amours, dont elle fut l'image,
O mes dieux & les ſiens, ſecourez votre ouvrage.
Que vois-je ? c'en eſt fait, je t'embraſſe, & tu meurs.
Tu meurs, on fait déja cette afreuſe nouvelle :
Tous les cœurs ſont émus de ma douleur mortelle.
J'entens de tous côtés les beaux arts éperdus,
S'écrier en pleurant ; Melpomène n'eſt plus.
Que direz-vous, race future,
Lorſque vous aprendrez la flétriſſante injure,
Qu'à ces arts déſolés ſont des hommes cruels ?
Ils privent de la ſépulture
Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels.
Quand elle était au monde, ils ſoupiraient pour elle ;
Je les ai vûs ſoumis, autour d'elle empreſſés ;
Si-tôt qu'elle n'eſt plus, elle eſt donc criminelle :
Elle a charmé le monde, & vous l'en puniſſez.

Digitized by Google

Non, ces bords déformais ne ſeront plus profanes (1),
Ils contiennent ta cendre ; & ce triſte tombeau,
Honoré par nos chants, conſacré par tes mânes,
Eſt pour nous un temple nouveau.
Voila mon Saint Denis ; oui, c'eſt là que j'adore
Tes talens, ton eſprit, tes graces, tes apas.
Je les aimai vivans, je les encenſe encore,
Malgré les horreurs du trépas,
Malgré l'erreur & les ingrats,
Que ſeuls de ce tombeau l'oprobre deshonore.
Ah ! verrai-je toujours ma faible nation,
Incertaine en ſes vœux, flétrir ce qu'elle admire,
Nos mœurs avec nos loix toujours ſe contredire,
Et le Français volage endormi ſous l'empire
De la ſuperſtition ?
Quoi ! n'eſt-ce donc qu'en Angleterre
Que les mortels oſent penſer ?
O rivale d'Athène ! ô Londre ! heureuſe terre !
Ainſi que des tyrans, vous avez ſû chaſſer
Les préjugés honteux, qui vous livraient la guerre.
C'eſt là qu'on ſait tout dire, & tout récompenſer ;
Nul art n'eſt mépriſé, tout ſuccès a ſa gloire.
Le vainqueur de Tallard, le fils de la victoire,
Le ſublime Dryden, & le ſage Addiſſon,
Et la charmante Ophils, & l'immortel Newton,
Ont part au temple de mémoire :
Et le Couvreur à Londre aurait eu des tombeaux
Parmi les beaux eſprits, les rois & les héros.

Quiconque

(1) Elle eſt enterrée ſur le bord de la Seine.

Digitized by Google

Quiconque a des talens à Londre eſt un grand homme.
L'abondance & la liberté
Ont après deux mille ans chez vous reſſuſcité
L'eſprit de la Grèce & de Rome.
Des lauriers d'Apollon, dans nos ſtériles champs,
La feuille négligée eſt-elle donc flétrie?
Dieux! pourquoi mon pays n'eſt-il plus la patrie
Et de la gloire & des talens?

Digitized by Google

AU CAMP DEVANT PHILIPSBOURG.

Le 3 Juillet 1734.

C'Eſt ici que l'on dort ſans lit,
Et qu'on prend ſes repas par terre.
Je vois & j'entens l'athmoſphère,
Qui s'embraſe & qui retentit
De cent décharges de tonnerre ;
Et dans ces horreurs de la guerre,
Le Français chante, boit & rit.
Bellone va réduire en cendres
Les courtines de Philipsbourg,
Par cinquante mille Alexandres
Payés à quatre ſous par jour.
Je les vois prodiguant leur vie,
Chercher ces combats meurtriers,
Couverts de fange & de lauriers,
Et pleins d'honneur & de folie.
Je vois briller au milieu d'eux
Ce fantôme, nommé la gloire,
A l'œil ſuperbe, au front poudreux,
Portant au cou cravate noire,

Digitized by Google

Ayant ſa trompette en main,
Sonnant la charge & la victoire,
Et chantant quelques airs à boire,
Dont ils répètent le refrain.
O nation brillante & vaine!
Illuſtres fous, peuple charmant,
Que la gloire à ſon char enchaîne,
Il eſt beau d'afronter gaîment
Le trépas & le prince Eugène.
Mais hélas! quel ſera le prix
De vos héroïques proueſſes?
Vous ſerez cocus dans Paris
Par vos femmes & vos maîtreſſes.

Digitized by Google

RÉPONSE

A UNE DAME,

OU

SOI-DISANT TELLE (1).

TU commences par me louer,
Tu veux finir par me connaître.
Tu me loûras bien moins; mais il faut t'avouer
Ce que je ſuis, ce que je voudrais être.
J'aurai vû dans trois ans paſſer quarante hivers.
Apollon préſidait au jour qui m'a vû naître.
Au ſortir du berceau j'ai bégayé des vers;
Bientôt ce dieu puiſſant m'ouvrit ſon ſanctuaire:
Mon cœur vaincu par lui, ſe rangea ſous ſa loi.
D'autres ont fait des vers par le déſir d'en faire,
Je fus poëte malgré moi.
Tous les goûts à la fois ſont entrés dans mon ame;
Tout art a mon hommage, & tout plaiſir m'enflamme.
La peinture me charme; on me voit quelquefois,
Au palais de Philippe, ou dans celui des rois,
Sous les éforts de l'art admirer la nature,

(1) En 1732 il y eut un homme de Bretagne, qui s'aviſa d'écrire des lettres à pluſieurs gens d'eſprit de Paris, ſous le nom d'une femme. Chacun y fut atrapé, & cette mépriſe atira cette réponſe.

Digitized by Google

Du brillant (2) Cagliari saisir l'esprit divin,
Et dévorer des yeux la touche noble & sûre
De Raphaël, & du Poussin.
De ces apartemens qu'anime la peinture,
Sur les pas du plaisir je vole à l'opéra.
J'aplaudis tout ce qui me touche,
La fertilité de (3) Campra,
La gaîté de Mouret, les graces de Des-Touche;
Pelissier par son art, le More par sa voix (4),
Tour-à-tour ont mes vœux, & suspendent mon choix.
Quelquefois embrassant la science hardie,
Que la curiosité
Honora par vanité
Du nom de philosophie,
Je cours après Newton dans l'abîme des cieux;
Je veux voir si des nuits la courière inégale,
Par le pouvoir changeant d'une force centrale,
En gravitant vers nous s'aproche de nos yeux,
Et pèse d'autant plus qu'elle est près de ces lieux
Dans les limites d'un ovale.
J'en entens raisonner les plus profonds esprits,
Maupertuis & Clairaut, calculante cabale:
Je les vois qui des cieux franchissent l'intervalle,
Et je vois trop souvent que j'ai très-peu compris.
De ces obscurités je passe à la morale;
Je lis au cœur de l'homme, & souvent j'en rougis.
J'examine avec soin les informes écrits,

(2) Paul Veronèse.
(3) Musiciens agréables.
(4) Actrices de ce tems là.

Digitized by Google

Les monumens épars, & le ſtyle énergique
De ce fameux Paſcal, ce dévot ſatyrique.
Je vois ce rare eſprit trop promt à s'enflammer;
Je combats ſes rigueurs extrêmes :
Il enſeigne aux humains à ſe haïr eux-mêmes;
Je voudrais malgré lui leur aprendre à s'aimer.
Ainſi mes jours égaux, que les muſes rempliſſent,
Sans ſoins, ſans paſſions, ſans préjugé fâcheux,
Commencent avec joie, & vivement finiſſent
Par des ſoupers délicieux.
L'amour dans mes plaiſirs ne mêle plus ſes peines.
La tardive raiſon vient de briſer mes chaînes.
J'ai quité prudemment ce dieu qui m'a quité.
J'ai paſſé l'heureux tems fait pour la volupté.
Eſt-il donc vrai, grands dieux ! il ne faut plus que j'aime.
La foule des beaux arts, dont je veux tour-à-tour
Remplir le vuide de moi-même,
N'eſt point encor aſſez pour remplacer l'amour.

Digitized by Google

LETTRE

SUR

LA TRACASSERIE,

A Mr. DE BUSSI ÉVEQUE DE LUÇON,

en 1724.

ORnement de la bergerie,
Et de l'égliſe & de l'amour;
Auſſi-tôt que Flore à ſon tour
Peindra la campagne fleurie,
Revoyez la ville chérie;
Eſt-il pour vous d'autre patrie?
Et ſerait-il dans l'autre vie
Un plus beau ciel, un plus beau jour,
Si l'on pouvait de ce ſéjour
Exiler la tracaſſerie?
Évitons ce monſtre odieux,
Monſtre femelle, dont les yeux
Portent un poiſon gracieux,
Et que le ciel, en ſa furie,
De notre bonheur envieux,
A fait naître dans ces beaux lieux
Au ſein de la galanterie.
Voyez-vous comme un miel flateur

Digitized by Google

Diſtille de ſa bouche impure ?
Voyez-vous comme l'impoſture
Lui prête un ſecours ſéducteur ?
Le couroux étourdi la guide ;
L'embaras, le ſoupçon timide,
En chancelant ſuivent ſes pas.
Des faux raports l'erreur avide
Court au-devant de la perfide,
Et la careſſe dans ſes bras.
Que l'amour, ſecouant ſes ailes,
De ces commerces infidèles,
Puiſſe s'envoler à jamais !
Qu'il ceſſe de forger des traits
Pour tant de beautés criminelles !
Je hais bien tout mauvais railleur,
De qui le bel eſprit batiſe
Du nom d'ennui la paix du cœur,
Et la conſtance de ſotiſe.
Heureux qui voit couler ſes jours
Dans la molleſſe & l'incurie,
Sans intrigues, ſans faux détours,
Près de l'objet de ſes amours,
Et loin de la coquetterie !
Que chaque jour rapidement
Pour de pareils amans s'écoule ;
Ils ont tous les plaiſirs en foule,
Hors ceux du racommodement.
Rendez-nous donc votre préſence,
Galant prieur de Frigolet,
Très-aimable, & très-frivolet ;

Digitized by Google

Venez voir votre humble valet
Dans le palais de la conſtance ;
Les graces, avec complaiſance,
Vous ſuivront en petit collet ;
Et moi, leur ſerviteur folet,
J'ébaudirai votre excellence
Par des airs de mon flageolet,
Dont l'amour marque la cadence.

Digitized by Google

LETTRE

A SON ALTESSE ROYALE

MADAME

LA PRINCESSE DE ***.

Souvent la plus belle princeſſe
Languit dans l'âge du bonheur ;
L'étiquette de la grandeur,
Quand rien n'occupe & n'intéreſſe,
Laiſſe un vuide afreux dans le cœur.

Souvent même un grand roi s'étonne,
Entouré de ſujets ſoumis,
Que tout l'éclat de ſa couronne
Jamais en ſecret ne lui donne
Ce bonheur qu'elle avait promis.

On croirait que le jeu conſole ;
Mais l'ennui vient à pas comtés,
A la table d'un Cavagnole (1)
S'aſſeoir entre des majeſtés.

(1) Jeu à la mode à la cour.

Digitized by Google

On fait triſtement grande chère,
Sans dire & ſans écouter rien,
Tandis que l'hébété vulgaire
Vous aſſiège, vous conſidère,
Et croit voir le ſouverain bien.

Le lendemain quand l'hémiſphère
Eſt brûlé des feux du ſoleil,
On s'arache au bras du ſommeil,
Sans ſavoir ce que l'on va faire.

De ſoi-même peu ſatisfait,
On veut du monde; il embaraſſe:
Le plaiſir fuit; le jour ſe paſſe
Sans ſavoir ce que l'on a fait.

O tems, ô perte irépara ble!
Quel eſt l'inſtant où nous vivons?
Quoi! la vie eſt ſi peu durable,
Et les jours paraitraient ſi longs!

Princeſſe au-deſſus de votre âge,
De deux cours auguſte ornement,
Vous employez utilement
Ce tems qui ſi rapidement
Trompe la jeuneſſe volage.

Vous cultivez l'eſprit charmant
Que vous a donné la nature;
Les réflexions, la lecture
En ſont le ſolide aliment;
Et ſon uſage eſt ſa parure.

Digitized by Google

S'ocuper c'eſt ſavoir jouir.
L'oiſiveté péſe & tourmente.
L'ame eſt un feu qu'il faut nourir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

Digitized by Google

ÉPITRE

CONNUE SOUS LE NOM DES VOUS ET DES TU.

PHilis, qu'eſt devenu ce tems,
Où dans un fiacre promenée,
Sans laquais, ſans ajuſtemens,
De tes graces ſeules ornée,
Contente d'un mauvais ſoupé,
Que tu changeais en ambroſie,
Tu te livrais, dans ta folie,
A l'amant heureux & trompé
Qui t'avait conſacré ſa vie ?
Le ciel ne te donnait alors,
Pour tout rang & pour tous tréſors,
Que les agrémens de ton âge,
Un cœur tendre, un eſprit volage,
Un ſein d'albâtre, & de beaux yeux.
Avec tant d'atraits précieux,
Hélas ! qui n'eût été friponne !
Tu le fus, objet gracieux,
Et que l'amour me le pardonne,
Tu ſais que je t'en aimais mieux.
Ah ! madame, que votre vie,
D'honneur aujourd'hui ſi remplie,
Difère de ces doux inſtans !
Ce large fuiſſe à cheveux blancs,

Digitized by Google

Qui ment ſans ceſſe à votre porte,
Philis, eſt l'image du tems ;
Il ſemble qu'il chaſſe l'eſcorte
Des tendres amours & des ris.
Sous vos magnifiques lambris
Ces enfans tremblent de paraître.
Hélas ! je les ai vûs jadis
Entrer chez toi par la fenêtre,
Et ſe jouer dans ton taudis.
Non, madame, tous ces tapis
Qu'a tiſſus la ſavonerie (1),
Ceux que les Perſans ont ourdis,
Et toute votre orfévrerie,
Et ces plats ſi chers que Germain (2)
A gravés de ſa main divine ;
Et ces cabinets où Martin (3)
A ſurpaſſé l'art de la Chine ;
Vos vaſes japonnois & blancs,
Toutes ces fragiles merveilles ;
Ces deux luſtres de diamans
Qui pendent à vos deux oreilles ;
Ces riches carcans, ces colliers,
Et cette pompe enchantereſſe,
Ne valent pas un des baiſers
Que tu donnais dans ta jeuneſſe.

(1) La ſavonerie eſt une belle manufacture de tapis établie par le grand Colbert.
(2) Germain excellent orfèvre dont il eſt parlé dans le *Mondain*.
(3) Martin, excellent verniſſeur.

Digitized by Google

LETTRE

A MONSIEUR

LE CARDINAL DU BOIS (1).

De Cambray, Juillet 1722.

UNe beauté qu'on nomme Rupelmonde,
Avec qui les amours & moi
Nous courons depuis peu le monde,
Et qui nous donne à tous la loi,
Veut qu'à l'instant je vous écrive.
Ma muse, comme à vous, à lui plaire atentive,
Accepte avec transport un si charmant emploi.

Nous arivons, monseigneur, dans votre métropole, où je crois que tous les ambassadeurs & tous les cuisiniers de l'Europe se sont donné le rendez-vous. Il semble que les ministres d'Allemagne ne soient à Cambray que pour faire boire la santé de l'empereur. Pour messieurs les ambassadeurs d'Espagne, l'un entend deux messes par jour, l'autre dirige la troupe des comédiens. Les ministres anglais envoyent beaucoup de cou-

(1) Cette lettre est de 1722. On l'a imprimée plusieurs fois, mais on la donne ici sur l'original. Madame de Rupelmonde était fille du maréchal d'Alègre, mariée à un seigneur flamand, & mère du marquis de Rupelmonde tué en Bavière.

Digitized by Google

riers en Champagne, & peu à Londres. Au reſte, perſonne n'atend ici votre éminence; on ne penſe pas que vous quitiez le palais-royal pour venir viſiter vos ouailles. Vous ſeriez trop faché, & nous auſſi, s'il vous falait quitter le miniſtère pour l'apoſtolat.

Puiſſent meſſieurs du congrès,
En buvant dans cet aſyle,
De l'Europe aſſurer la paix!
Puiſſiez-vous aimer votre ville,
Seigneur, & n'y venir jamais!
Je ſais que vous pouvez faire des homélies,
Marcher avec un porte-croix,
Entonner la meſſe par fois
Et marmoter des litanies.
Donnez, donnez plutôt des exemples aux rois;
Uniſſez à jamais l'eſprit à la prudence;
Qu'on publie en tous lieux vos grandes actions:
Faites-vous bénir de la France,
Sans donner à Cambray des bénédictions.

Souvenez-vous quelquefois, monſeigneur, d'un homme qui n'a en vérité d'autre regret que de ne pouvoir pas entretenir votre éminence auſſi ſouvent qu'il le voudrait, & qui de toutes les graces que vous pouvez lui faire, regarde l'honneur de votre converſation comme la plus flateuſe.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE
DE MONSIEUR LE CARDINAL DE FLEURY
A Mr. DE VOLTAIRE.

A Issi ce 14 Novembre 1740.

JE reçois dans le moment, monsieur, une seconde lettre de vous, & je n'en perds pas un aussi pour y répondre, dans la crainte que monsieur le marquis de Beauveau ne soit parti de Berlin. Je ne puis qu'aprouver le voyage que vous y allez faire; & vous êtes ataché par des titres trop justes & trop puissans au roi de Prusse, pour ne pas lui donner cette marque de votre respect & de votre reconnaissance. Le seul motif de la reine de Saba vous eut suffi pour ne pas vous y refuser.

Je ne savais pas que le précieux présent, que m'a fait madame la marquise du Châtelet de l'*Anti-Machiavel*, vint de vous; il ne m'en est que plus cher, & je vous remercie de tout mon cœur. Comme j'ai peu de momens à donner à mon plaisir, je n'ai pu en lire jusqu'ici qu'une quarantaine de pages, & je tâcherai de l'achever dans ce que j'apelle fort improprement ma retraite; car elle est par malheur trop troublée pour mon repos.

Digitized by Google

Quel que soit l'auteur de cet ouvrage, s'il n'est pas prince, il mérite de l'être, & le peu que j'en ai lu est si sage, si raisonnable, & renferme des principes si admirables, que celui qui l'a fait serait digne de commander aux autres hommes, pourvu qu'il eut le courage de les mettre en pratique. S'il est né prince, il contracte un engagement bien solemnel avec le public: & l'empereur Antonin ne se serait pas aquis la gloire immortelle qu'il conservera dans tous les siécles, s'il n'avait soutenu, par la justice de son gouvernement, la belle morale dont il avait donné les leçons si instructives à tous les souverains.

Vous me dites des choses si flateuses pour moi, que je n'ai garde de les prendre à la lettre; mais elles ne laissent pas de me faire un sensible plaisir, parce qu'elles sont du moins une preuve de votre amitié. Je serais infiniment touché, que sa majesté Prussienne put trouver dans ma conduite quelque conformité avec ses principes; mais du moins puis-je vous assurer, que je sens & regarde les siens comme le modele du plus parfait & du plus glorieux gouvernement.....

Je tombe sans y penser dans des réflexions politiques, & je finis en vous assurant, que je tâcherai de ne pas me rendre indigne de la bonne opinion que sa majesté Prussienne daigne avoir de moi. Il a la qualité de prince de trop, & s'il n'était qu'un simple particulier, on se ferait un honneur de vivre avec lui en société. Je vous porte envie, monsieur, d'en jouir; & vous félicite d'autant plus, que vous ne le devez qu'à vos talens & à vos sentimens, &c.

Digitized by Google

RÉPONSE
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE
A MONSIEUR
LE CARDINAL DE FLEURY.

J'Ai reçu, monſeigneur, votre lettre du 14, que monſieur le marquis de Beauveau m'a remiſe. J'ai obéi aux ordres que votre éminence ne m'a point donnés. J'ai montré votre lettre au roi de Pruſſe; il eſt d'autant plus ſenſible à vos éloges, qu'il les mérite; & il me paraît qu'il ſe diſpoſe à mériter ceux de toutes les nations de l'Europe. Il eſt à ſouhaiter pour leur bonheur, ou du moins pour celui d'une grande partie, que le roi de France & le roi de Pruſſe ſoient amis. C'eſt votre afaire. La mienne eſt de faire des vœux, & de vous être toujours dévoué avec le plus profond reſpect.

A Berlin ce 26 Novembre 1740.

Digitized by Google

LETTRE
DE MONSIEUR
LE CARDINAL ALBERONI
A Mr. DE VOLTAIRE.

A Rome le 10 *Février* 1735.

IL m'eſt arivé aſſez tard, monſieur, la connaiſſance de la vie que vous avez écrite du feu roi de Suède, pour vous rendre bien des graces pour ce qui me regarde. Votre prévention & votre penchant pour ma perſonne vous a porté aſſez loin, puiſqu'avec votre ſtyle ſublime vous avez dit plus en deux mots de moi, que ce qu'a dit Pline de Trajan dans ſon panégyrique. Heureux les princes qui auront le bonheur de vous intéreſſer dans leurs faits! Votre plume ſufit pour les rendre immortels. A mon égard, monſieur, je vous proteſte les ſentimens de la plus parfaite reconnaiſſance ; & je vous aſſure, monſieur, que perſonne au monde ne vous aime, ne vous eſtime & reſpecte plus que le cardinal ALBERONI.

Digitized by Google

RÉPONSE
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR,

LA lettre dont votre éminence m'a honoré eſt un prix auſſi flateur de mes ouvrages, que l'eſtime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remerciment, monſeigneur ; je n'ai été que l'organe du public en parlant de vous. La liberté & la vérité, qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre ſufrage. Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas poura bien être un homme puiſſant, mais ne ſera jamais un grand homme. Je voudrais être à portée d'admirer de plus près celui à qui j'ai rendu juſtice de ſi loin. Je ne me flate pas d'avoir jamais le bonheur de voir votre éminence. Mais ſi Rome entend aſſez ſes intérêts pour vouloir au moins rétablir les arts, le commerce, & remettre quelque ſplendeur dans un pays qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du monde, j'eſpère alors que je vous écrirai ſous un autre titre que ſous celui de votre éminence, dont j'ai l'honneur d'être avec autant d'eſtime que de reſpect, &c.

Digitized by Google

PREMIERE LETTRE
DU
PRINCE ROYAL,
DEPUIS ROI DE PRUSSE,
A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Du 8 Août 1736.

MONSIEUR,

QUoique je n'aye pas la ſatisfaction de vous connaître perſonnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages. Ce ſont des tréſors d'eſprit, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, & des piéces travaillées avec tant de goût, que les beautés en paraiſſent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de leur ingénieux auteur, qui fait honneur à notre ſiècle & à l'eſprit humain. Les grands hommes modernes vous auront un jour l'obligation, & à vous uniquement, en cas que la diſpute, à qui d'eux ou des anciens la préférence eſt due, vienne à renaître, que vous ferez pencher la balance de leur côté.

Vous ajoutez à la qualité d'excellent poëte une infinité d'autres connaiſſances, qui à la vérité ont quelque affinité avec la poeſie, mais qui ne

Digitized by Google

lui ont été apropriées que par votre plume. Jamais poëte ne cadença des penſées métaphyſiques; l'honneur vous en était réſervé le premier. C'eſt ce goût que vous marquez dans vos écrits pour la philoſophie, qui m'engage à vous envoyer la traduction que j'ai fait faire de l'acuſation & de la juſtification du ſieur Wolf, le plus célèbre philoſophe de nos jours, qui pour avoir porté la lumière dans les endroits les plus ténébreux de la métaphyſique, & pour avoir traité ces dificiles matières d'une manière également relevée, que préciſe & nette, eſt cruellement acuſé d'iréligion & d'athéiſme. Tel eſt le deſtin des grands hommes; leur génie ſupérieur les expoſe toujours en bute aux traits envenimés de la calomnie & de l'envie.

Je ſuis à préſent à faire traduire le *traité de* DIEU, *de l'ame & du monde*, émané de la plume du même auteur. Je vous l'envoyerai, monſieur, dès qu'il ſera achevé; & je ſuis ſûr, que la force de l'évidence vous frapera dans toutes ſes propoſitions qui ſe ſuivent géométriquement, & connectent les unes avec les autres comme les aneaux d'une chaine.

La douceur & le ſuport que vous marquez pour tous ceux qui ſe vouent aux arts & aux ſciences, me fait eſpérer que vous ne m'exclurez pas du nombre de ceux que vous trouvez dignes de vos inſtructions. Je nomme ainſi votre commerce de lettres, qui ne peut être que profitable à tout être penſant. J'oſe même avancer, ſans déroger au mérite d'autrui, que dans l'univers entier il n'y aurait guères d'exception à faire de ceux dont vous ne pouriez être le maître. Sans vous prodiguer un encens indigne de vous être ofert, je peux vous dire que

Digitized by Google

je trouve des beautés ſans nombre dans vos ouvrages. Votre *Henriade* me charme, & triomphe heureuſement de la critique peu judicieuſe que l'on a fait d'elle. La tragédie de *Céſar* nous fait voir des caracteres ſoutenus. Les ſentimens y ſont tous magnifiques & grands, & l'on ſent que Brutus eſt ou Romain ou Anglais: *Alzire* ajoute aux graces de la nouveauté cet heureux contraſte des mœurs des ſauvages & des Européans. Vous faites voir par le caractère de Guſman, qu'un chriſtianiſme mal entendu & guidé par le faux zèle, rend plus barbare & plus cruel que le paganiſme même.

Corneille, le grand Corneille, lui qui s'atirait l'admiration de tout ſon ſiécle, s'il reſſuſcitait de nos jours, verrait avec étonnement & peut-être avec envie, que la tragique déeſſe vous prodigue avec profuſion les graces dont elle était avare envers lui. A quoi n'a-t-on pas lieu de s'atendre de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre? Quelles nouvelles merveilles ne vont pas ſortir de la plume, qui jadis traça ſi ſpirituellement & ſi également le *temple du goût?*

C'eſt ce qui me fait déſirer ſi ardemment d'avoir tous vos ouvrages. Je vous prie, monſieur, de me les envoyer & de me les communiquer tous ſans réſerve. Si parmi les manuſcrits il y en a quelqu'un que par une circonſpection néceſſaire vous trouviez à propos de cacher aux yeux du public, je vous promets de le conſerver dans le ſein du ſecret, & de me contenter d'y aplaudir dans mon particulier. Je ſais malheureuſement que la foi des princes eſt un objet peu reſpectable de nos jours; mais j'eſpère néanmoins que vous ne vous laiſſerez pas pré-

Digitized by Google

ocuper par des préjugés généraux, & que vous ferez une exception à la règle en ma faveur.

Je me croirai plus riche en poſſédant vos ouvrages, que je ne le ſerais par la poſſeſſion de tous les biens paſſagers & mépriſables de la fortune qu'un même hazard fait aquérir & perdre. L'on peut ſe rendre propres les premiers, s'entend vos ouvrages, moyennant le ſecours de la mémoire, & ils nous durent autant qu'elle. Connaiſſant le peu d'étendue de la mienne, je balance longtems avant de me déterminer ſur le choix des choſes que je juge dignes d'y placer.

Si la poëſie était encor ſur le pied où elle fut autrefois, ſavoir que les poëtes ne ſavaient que fredonner des idylles ennuyeux, des églogues faites ſur un même moule, des ſtances inſipides, ou que tout-au-plus ils ſavaient monter leur lyre ſur le ton d'élégie, j'y renoncerais à jamais: mais vous anobliſſez cet art, vous nous montrez des chemins nouveaux & des routes inconnues aux ** & aux ***.

Vos poëſies ont des qualités qui les rendent reſpectables & dignes de l'admiration & de l'étude des honnêtes gens. Elles ſont un cours de morale où l'on aprend à penſer & à agir. La vertu y eſt peinte des plus belles couleurs. L'idée de la véritable gloire y eſt déterminée, & nous inſinue le goût des ſciences d'une manière ſi fine & ſi délicate, que quiconque a lu vos ouvrages reſpire l'ambition de ſuivre vos traces. Combien de fois ne me ſuis-je pas dit, " malheureux! laiſſe là un fardeau „ dont le poids ſurpaſſe tes forces; l'on ne peut imi- „ ter Voltaire, à moins que d'être Voltaire même". C'eſt dans ces momens, que j'ai ſenti que les avan-

Digitized by Google

tages de la naiſſance ſervent à peu de choſes, ou pour mieux dire, à rien. Ce ſont des diſtinctions étrangères de nous-mêmes, & qui ne décorent que la figure. De combien les talens de l'eſprit ne leur ſont-ils pas préférables ?

Que ne doit-on pas aux gens que la nature a diſtingués par ce qu'elle les a fait naître ? Elle ſe plait à former des ſujets qu'elle doue de toute la capacité néceſſaire pour faire des progrès dans les arts & les ſciences, & c'eſt aux princes à récompenſer leurs veilles. Eh! que la gloire ne ſe ſert-elle de moi pour couronner vos ſuccès ? Je ne craindrais autre choſe, ſinon que le pays, peu fertile en lauriers, n'en fournirait pas autant que vos ouvrages en méritent. Si mon deſtin ne me favoriſe pas juſques au point de pouvoir vous poſſéder, du moins puis-je eſpérer de voir un jour celui, que depuis ſi longtems j'admire de loin, & de vous aſſurer de vive voix, que je ſuis avec toute l'eſtime & la conſidération due à ceux qui, ſuivant pour guide le flambeau de la vérité, conſacrent leurs travaux au bien public.

MONSIEUR,

Votre afectionné ami,
FREDERIC P. R. de Pruſſe.

Digitized by Google

RÉPONSE

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE

A U

PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

A Paris le 26 Août 1736.

MONSEIGNEUR,

IL faudrait être insensible, pour n'être pas infiniment touché de la lettre dont V. A. R. a daigné m'honorer ; mon amour propre en a été trop flaté ; mais l'amour du genre humain que j'ai eu toujours dans le cœur, & qui, j'ose dire, fait mon caractère, m'a donné un plaisir mille fois plus pur, quand j'ai vû qu'il y a dans le monde un prince qui pense en homme, un prince philosophe qui rendra les hommes heureux.

Soufrez que je vous dise qu'il n'y a personne sur la terre, qui ne doive des actions de graces aux soins que vous prenez de cultiver, par la saine philosophie, une ame née pour commander. Croyez qu'il n'y a eu de véritables bons rois, que ceux qui ont commencé comme vous par s'instruire, par connaître les hommes, par aimer le vrai, par détester la per-

Digitized by Google

ſécution & la ſuperſtition. Il n'y a point de prince qui en penſant ainſi, ne puiſſe ramener l'âge d'or dans ſes états. Pourquoi ſi peu de rois cherchent-ils cet avantage? Vous le ſentez, monſeigneur, c'eſt que preſque tous ſongent plus à la royauté qu'à l'humanité. Vous faites préciſément le contraire. Soyez ſûr que ſi un jour le tumulte des afaires & la méchanceté des hommes n'altèrent point un ſi divin caractère, vous ſerez adoré de vos peuples & chéri du monde entier: les philoſophes dignes de ce nom voleront dans vos états; & comme les artiſans célèbres viennent en foule dans le pays où leur art eſt le plus favoriſé, les hommes qui penſent viendront entourer votre trône.

L'illuſtre reine Chriſtine quita ſon royaume pour aller chercher les arts. Régnez, monſeigneur, & que les arts viennent vous chercher.

Puiſſiez-vous n'être jamais dégoûté des ſciences par les querelles des ſavans! Vous voyez, monſeigneur, par les choſes que vous daignez me mander, qu'ils ſont hommes pour la plupart comme les courtiſans mêmes; ils ſont quelquefois auſſi avides, auſſi intrigans, auſſi faux, auſſi cruels; & toute la diférence qui eſt entre les peſtes de cour & les peſtes de l'école, c'eſt que ces derniers ſont plus ridicules.

Il eſt bien triſte pour l'humanité, que ceux qui ſe diſent les déclarateurs des commandemens céleſtes, les interprètes de la divinité, en un mot les théologiens, ſoient quelquefois les plus dangereux de tous; qu'il s'en trouve d'auſſi pernicieux dans la ſociété, qu'obſcurs

Digitized by Google

dans leurs idées ; & que leur ame ſoit gonflée de fiel & d'orgueil à proportion qu'elle eſt vuide de vérités. Ils voudraient troubler la terre pour un ſophiſme, & intéreſſer tous les rois à venger par le fer & par le feu l'honneur d'un argument *in ferio* ou *in barbara*. Tout être penſant qui n'eſt pas de leur avis eſt un athée ; & tout roi qui ne les favoriſe pas ſera damné. Vous ſavez, monſeigneur, que le mieux qu'on puiſſe faire, c'eſt d'abandonner à eux-mêmes ces prétendus précepteurs, & ces ennemis réels du genre humain. Leurs paroles, quand elles ſont négligées, ſe perdent en l'air comme du vent : mais ſi le poids de l'autorité s'en mêle, ce vent aquiert une force qui renverſe quelquefois le trône.

Je vois, monſeigneur, avec la joye d'un cœur rempli d'amour pour le bien public, la diſtance immenſe que vous mettez entre les hommes qui cherchent en paix la vérité, & ceux qui veulent faire la guerre pour des mots qu'ils n'entendent pas. Je vois que les Newtons, les Leibnitz, les Bayles, les Lockes, ces ames ſi élevées & ſi douces, ſont ceux qui nouriſſent votre eſprit, & que vous rejettez les autres alimens prétendus, que vous trouveriez empoiſonnés ou ſans ſubſtance.

Je ne ſaurais trop remercier V. A. R. de la bonté qu'elle a eu de m'envoyer le petit livre concernant monſieur Wolf ; je regarde ſes idées métaphiſiques comme des choſes qui font honneur à l'eſprit humain. Ce ſont des éclairs au milieu d'une nuit profonde ; c'eſt tout ce qu'on

Digitized by Google

peut eſpérer, je crois, de la métaphiſique. Il n'y a pas d'aparence, que les premiers principes des choſes ſoient jamais bien connus. Les ſouris qui habitent quelques petits trous d'un bâtiment immenſe, ne ſavent ni ſi ce bâtiment eſt éternel, ni quel en eſt l'architecte, ni pourquoi cet architecte a bâti: elles tachent de conſerver leur vie, de peupler leurs trous, & de fuir les animaux deſtructeurs qui les pourſuivent. Nous ſommes les ſouris, & le divin architecte qui a bâti cet univers n'a pas encor, que je ſache, dit ſon ſecret à aucun de nous. Si quelqu'un peut prétendre à deviner juſte, c'eſt monſieur Wolf. On peut le combatre, mais il faut l'eſtimer: ſa philoſophie eſt bien loin d'être pernicieuſe. Y a-t-il rien de plus beau & de plus vrai, que de dire comme il fait, que les hommes doivent être juſtes, quand même ils auraient le malheur d'être athées?

Vous avez la bonté, monſeigneur, de me promettre de m'envoyer le *traité de* DIEU, *de l'ame & du monde*. Quel préſent & quel commerce! L'héritier d'une monarchie daigne du ſein de ſon palais envoyer des inſtructions à un ſolitaire! Daignez me faire ce préſent, monſeigneur; mon amour extrême pour le vrai eſt la ſeule choſe qui m'en rende digne; la plupart des princes craignent d'entendre la vérité, & ce ſera vous qui l'enſeignerez.

A l'égard des vers dont vous me parlez, vous penſez ſans doute ſur cet article auſſi ſenſément que ſur tout le reſte. Les vers qui n'aprennent pas aux hommes des vérités neuves

Digitized by Google

& touchantes, ne méritent guères d'être lus; vous ſentez qu'il n'y aurait rien de plus mépriſable, que de paſſer ſa vie à renfermer dans des rimes des lieux communs uſés, qui ne méritent pas le nom de penſées. S'il y a quelque choſe de plus vil, c'eſt de n'être que poëte ſatyrique, & de n'écrire que pour décrier les autres. Ces poëtes ſont dans le Parnaſſe, ce que ſont dans les écoles ces docteurs qui ne ſavent que des mots, & qui cabalent contre ceux qui écrivent des choſes.

Si la *Henriade* a pû ne pas déplaire à V. A. R., j'en dois rendre grace à cet amour du vrai, à cette horreur que mon poëme reſpire pour les factieux, pour les perſécuteurs, pour les ſuperſtitieux, pour les tyrans, & pour les rebelles. C'eſt l'ouvrage d'un honnête-homme, il devait trouver grace devant un prince philoſophe.

Vous m'ordonnez de vous envoyer mes autres ouvrages; je vous obéirai, monſeigneur: vous ſerez mon juge, & vous me tiendrez lieu du public. Je vous ſoumettrai ce que j'ai hazardé en philoſophie; vos lumières ſeront ma récompenſe; c'eſt un prix que peu de ſouverains peuvent donner. Je ſuis ſûr de votre ſecret; votre vertu doit égaler vos connaiſſances.

Je regarderais comme un bonheur bien précieux celui de venir faire ma cour à votre alteſſe royale. On va à Rome pour voir des égliſes, des tableaux, des ruines, & des bas-reliefs. Un prince tel que vous mérite bien mieux un voyage; c'eſt une rareté bien plus merveilleuſe. Mais

Digitized by Google

l'amitié qui me retient dans la retraite où je ſuis, ne me permet pas d'en ſortir. Vous paraiſſez plus homme que prince, & vous permettrez ſans doute, monſeigneur, que les amis ſoient préférés aux rois.

Dans quelque coin du monde que j'achève ma vie, ſoyez ſûr, monſeigneur, que je ferai continuellement des vœux pour vous, c'eſt-à-dire pour le bonheur de tout un peuple. Mon eſprit ſera toujours au rang de vos ſujets; votre gloire me ſera toujours chère. Je ſouhaiterai que vous reſſembliez toujours à vous-même, & que les autres rois vous reſſemblent.

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

le très-humble, &c.
VOLTAIRE.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE
AU ROI DE PRUSSE.

A Cirey ce 21 Décembre 1741.

TAYLOR INST. OXFORD

Soleil, pâle flambeau de nos triſtes hivers,
Toi qui de ce monde es le père,
Et qu'on a cru longtems le père des bons vers,
Malgré tous les mauvais que chaque jour voit faire:
Soleil, par quel cruel deſtin
Faut-il que dans ce mois où l'on touche à ſa fin,
Tant de vaſtes degrés t'éloignent de Berlin?
C'eſt là qu'eſt mon héros, dont le cœur & la tête
Raſſemblent tout le feu qui manque à ſes états;
Mon héros, qui de Neiſs achevait la conquête,
Quand tu fuyais de nos climats:
Pourquoi vas-tu, di-moi, vers le pole antarctique?
Quels charmes ont pour toi les nègres de l'Afrique?
Revole ſur tes pas loin de ce triſte bord,
Imite mon héros, viens éclairer le Nord.

C'eſt ce que je diſais, ſire, ce matin au ſoleil votre confrère, qui eſt auſſi l'ame d'une partie de ce monde. Je lui en dirais bien davantage ſur le compte de votre majeſté, ſi j'avais cette facilité de faire des vers, que je n'ai plus & que vous avez. J'en ai reçu ici que vous avez faits dans Neiſs tout auſſi aiſément

Digitized by Google

que vous avez pris cette ville. Cette petite anecdote, jointe aux vers que votre humanité m'envoya immédiatement après la victoire de Molwits, fournit de bien singuliers mémoires pour servir un jour à l'histoire.

Louis XIV prit en hiver la Franche-Comté, mais il ne donna point de bataille, & ne fit point de vers au camp devant Dole, ou devant Besançon. Ceux que votre majesté a faits dans Neiss ressemblent à ceux que Salomon faisait dans sa gloire, quand il disait après avoir tâté de tout, *tout n'est que vanité.* Il est vrai que le bon-homme parlait ainsi au milieu de trois cent femmes & de sept cent concubines; le tout sans avoir donné de bataille ni fait de siége. Mais n'en déplaise, sire, à Salomon & à vous, ou bien à vous & à Salomon, il ne laisse pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

Conquérir cette Silésie,
Revenir couvert de lauriers
Dans les bras de la poësie;
Donner aux belles, aux guerriers,
Opéra, bal & comédie;
Se voir craint, chéri, respecté,
Et connaître au sein de la gloire
L'esprit de la société,
Bonheur si rarement goûté
Des favoris de la victoire;
Savourer avec volupté,

Digitized by Google

Dans des momens libres d'afaire,
Les bons vers de l'antiquité,
Et quelquefois en daigner faire
Dignes de la poſtérité :
Semblable vie a de quoi plaire;
Elle a de la réalité,
Et le plaiſir n'eſt point chimère.

Votre majeſté a fait bien des choſes en peu de tems. Je ſuis perſuadé qu'il n'y a perſonne ſur la terre plus ocupé qu'elle, & plus entraîné dans la variété des afaires de toute eſpèce. Mais avec ce génie dévorant qui met tant de choſes dans ſa ſphère d'activité, vous conſerverez toujours cette ſupériorité de raiſon qui vous élève au-deſſus de ce que vous êtes & de ce que vous faites.

Tout ce que je crains, c'eſt que vous ne veniez à trop mépriſer les hommes. Des millions d'animaux ſans plumes à deux pieds qui peuplent la terre, ſont à une diſtance immenſe de votre perſonne, par leur ame comme par leur état. Il y a un beau vers de Milton.

Amongſt unequals no ſociety.

Il y a encor un autre malheur, c'eſt que votre majeſté peint ſi bien les nobles friponneries des politiques, les ſoins intéreſſés des courtiſans &c., qu'elle finira par ſe défier de l'afection des hommes de toute eſpèce, & qu'elle croira qu'il eſt démontré en morale, qu'on

Digitized by Google

n'aime point un roi pour lui-même. Sire, que je prenne la liberté de faire auſſi ma démonſtration. N'eſt-il pas vrai, qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un eſprit ſupérieur qui a bien des talens, & qui joint à tous ces talens-là celui de plaire? Or s'il arive que par malheur ce génie ſupérieur ſoit roi, ſon état en doit-il empirer? Et l'aimerait-on moins parce qu'il porte une couronne? Pour moi je ſens que la couronne ne me refroidit point du tout. Je ſuis, &c.

Digitized by Google

LETTRE
DU ROI DE PRUSSE
A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

A Sélowits ce 23 Mars 1742.

MON CHER VOLTAIRE,

JE crains de vous écrire ; car je n'ai d'autres nouvelles à vous mander, que d'une eſpèce dont vous ne vous ſouciez guères, ou que vous abhorrez. Si je vous diſais par exemple, que des peuples de deux différentes contrées d'Allemagne ſont ſortis du fond de leurs habitations, pour ſe couper la gorge avec d'autres peuples dont ils ignoraient juſqu'au nom même, & qu'ils ont été chercher juſques dans un pays fort éloigné : pourquoi ? Parce que leur maître a fait un contrat avec un autre prince, & qu'ils voulaient, joints enſemble, en égorger un troiſième : vous me diriez que ces gens ſont fous, ſots & furieux, de ſe prêter ainſi au caprice & à la barbarie de leur maître.

Si je vous diſais, que nous nous préparons avec grand ſoin à détruire quelques murailles élevées à grands frais ; que nous faiſons la moiſſon où nous n'avons point ſemé, & les maîtres où perſonne n'eſt aſſez fort pour nous réſiſter ;

Digitized by Google

vous vous récrieriez: Ah barbares! Ah brigands! Inhumains que vous êtes! diriez-vous; les injuſtes n'hériteront point du royaume des cieux, ſelon *St. Matthieu chapitre 12 v. 34.*

Puiſque je prévois ce que vous diriez ſur ces matiéres, je ne vous en parlerai point. Je me contenterai de vous informer qu'un homme dont vous aurez entendu parler ſous le nom du roi de Pruſſe, aprenant que les états de ſon allié l'empereur étaient ruinés par la reine d'Hongrie, eſt volé à ſon ſecours; qu'il à joint ſes troupes à celles du roi de Pologne, pour opérer une diverſion en baſſe Autriche; & qu'il a ſi bien réuſſi, qu'il s'atend dans peu à combatre les principales forces de la reine d'Hongrie pour le ſervice de ſon allié. Voilà de la généroſité, direz-vous, voilà du héroïſme. Cependant, cher Voltaire, le premier tableau & celui-ci ſont les mêmes; c'eſt la même femme, qu'on repréſente premiérement en cornettes de nuit lorſqu'elle ſe dépouille de ſes charmes, & enſuite avec ſon fard, ſes dents & ſes pompons. De combien de diférentes façons n'enviſage-t-on pas les objets! Combien les jugemens ne varient-ils point! Les hommes condamnent le ſoir ce qu'ils aprouvaient le matin; ce même ſoleil qui leur plaiſait en ſon aurore, les fatigue en ſon couchant. De là viennent ces réputations établies, éfacées, & qui ſe rétabliſſent pourtant; & nous ſommes aſſez inſenſés pour nous donner, pour la réputation, du mouvement pendant notre vie entière. Eſt-il poſſible, qu'on ne ſe ſoit pas détrompé de cette fauſſe monnaye, depuis le tems qu'elle eſt connue? &c.

Digitized by Google

LETTRE
DU ROI DE PRUSSE.

SI les hiſtoires de l'univers avaient été écrites comme celle que vous m'avez confiée, nous ſerions plus inſtruits des mœurs de tous les ſiécles, & moins trompés par les hiſtoriens. Plus je vous connais, & plus je trouve que vous êtes un homme unique. Jamais je n'ai lu de plus beau ſtile que celui de l'hiſtoire de Louis XIV. Je relis chaque paragraphe deux ou trois fois, tant j'en ſuis enchanté : toutes les lignes portent coup : tout eſt nouri de réflexions excellentes : aucune fauſſe penſée ; rien de puéril, & avec cela une impartialité parfaite. Dès que j'aurai lu tout l'ouvrage, je vous enverrai quelques petites remarques, entr'autres ſur les noms allemans qui ſont un peu maltraités; ce qui peut répandre de l'obſcurité ſur cet ouvrage, puiſqu'il y a des noms qui ſont ſi défigurés qu'il faut les deviner.

Je ſouhaiterais que votre plume eût compoſé tous les ouvrages qui ſont faits, & qui peuvent être de quelque inſtruction. Ce ſerait le moyen de profiter, & de tirer utilité de la lecture.

Digitized by Google

Je m'impatiente quelquefois des inutilités des pauvres réflexions, ou de la sécheresse qui régne dans de certains livres. C'est au lecteur à digérer de pareilles lectures. Vous épargnez cette peine à vos lecteurs. Qu'un homme ait du jugement ou non, il profite également de vos ouvrages : il ne lui faut que de la mémoire.

Je vous conjure, mon cher ami, de me mander tout ce que vous faites à Cirey que j'envie.

Digitized by Google

RÉPONSE
AU ROI DE PRUSSE.

Vous ordonnez que je vous diſe
Tout ce qu'à Cirey nous faiſons :
Ne le voyez-vous pas ſans qu'on vous en inſtruiſe ?
Vous êtes notre maître, & nous vous imitons ;
Nous retenons de vous les plus belles leçons
De la ſageſſe d'Épicure.
Comme vous, nous ſacrifions
A tous les arts, à la nature ;
Mais de fort loin nous vous ſuivons.
Ainſi tandis qu'à l'avanture
Le dieu du jour lance un rayon
Au fond de quelque chambre obſcure,
De ces traits la lumière pure
Y peint du plus vaſte horizon
La perſpective en mignature.
Une telle comparaiſon
Se ſent un peu de la lecture
Et de Kirker & de Newton.
Par ce ton ſi philoſophique,
Qu'oſe prendre ma faible voix,
Peut-être je gâte à la fois
La poëſie & la phiſique.
Mais cette nouveauté me pique ;

Digitized by Google

Et du vieux code poëtique
Je commence à braver les loix.
Qu'un autre dans ſes vers lyriques,
Depuis deux mille ans repétés,
Brode encor des fables antiques:
Je veux de neuves vérités.
Divinités des bergeries,
Nayades des rives fleuries,
Satyres qui danſez toujours,
Vieux enfans que l'on nomme amours,
Qui faites naître en nos prairies
De mauvais vers & de beaux jours,
Allez remplir les hémiſtiches
De ces vers pillés & poſtiches,
Des rimailleurs ſuivant les cours.
D'une meſure cadencée
Je connais le charme enchanteur;
L'oreille eſt le chemin du cœur;
L'harmonie, & ſon bruit flateur,
Sont l'ornement de la penſée;
Mais je préfère avec raiſon
Les belles fautes du génie
A l'exacte & froide oraiſon
D'un puriſte d'académie.
Jardins, plantés en ſymétrie,
Arbres nains tirés au cordeau,
Celui qui vous mit au niveau
En vain s'aplaudit, ſe récrie,
En voyant ce petit morceau:

Digitized by Google

Jardins, il faut que je vous fuye:
Trop d'art me révolte & m'ennuye;
J'aime mieux ces vaſtes forêts;
La nature libre & hardie,
Irrégulière dans ſes traits,
S'acorde avec ma fantaiſie.
Mais dans ce diſcours familier,
En vain je crois étudier
Cette nature ſimple & belle;
Je me ſens plus irrégulier,
Et beaucoup moins aimable qu'elle.
Acordez moi votre pardon
Pour cette longue rapſodie;
Je l'écrivis avec faillie,
Mais peu maître de ma raiſon,
Car j'étais auprès d'Émilie.

Digitized by Google

LETTRE
AU ROI DE PRUSSE (1).

SIRE,

PEndant que j'étais malade, votre majesté a fait plus de belles actions que je n'ai eu d'accès de fièvre. Je ne pouvais répondre aux dernières bontés de votre majesté. Où aurais-je d'ailleurs adressé ma lettre? A Vienne? à Presbourg? à Temeswar? Vous pouviez être dans quelqu'une de ces villes; & même, s'il est un être qui puisse se trouver en plusieurs lieux à la fois, c'est assurément votre personne, en qualité d'image de la divinité, ainsi que le sont tous les princes, & d'image très-pensante & très-agissante. Enfin, sire, je n'ai point écrit, parce que j'étais dans mon lit quand votre majesté courait à cheval au milieu des neiges & des succès.

D'Esculape les favoris
Semblaient même me faire acroire
Que j'irais dans le seul pays
Où n'arive point votre gloire;
Dans ce pays dont par malheur
On ne voit point de voyageur

(1) Nous n'avons pu trouver la date de cette lettre. Il parait qu'elle est de l'année 1742.

Digitized by Google

Venir nous dire des nouvelles ;
Dans ce pays, où tous les jours
Les ames lourdes & cruelles
Et des Hongrais & des Pandours,
Vont au diable au ſon des tambours,
Par votre ordre & pour vos querelles ;
Dans ce pays dont tout chrêtien,
Tout juif, tout muſulman raiſonne,
Dont on parle en chaire, en Sorbonne,
Sans jamais en deviner rien ;
Ainſi que le Pariſien,
Badaut crédule & ſatyrique,
Fait des romans de politique,
Parle tantôt mal, tantôt bien,
De Belliſle & de vous peut-être,
Et dans ſon léger entretien
Vous juge à fond ſans vous connaitre.

Je n'ai mis qu'un pié ſur le bord du Styx, mais je ſuis très-fâché, ſire, du nombre des pauvres malheureux que j'ai vu paſſer. Les uns arivaient de Scharding, les autres de Prague ou d'Iglau. Ne ceſſerez-vous point, vous & les rois vos confrères, de ravager cette terre que vous avez, dites-vous, tant d'envie de rendre heureuſe ?

Au lieu de cette horrible guerre
Dont chacun ſent les contre-coups,
Que ne vous en raportez-vous
A ce bon abbé de ſaint Pierre ?

Il vous acorderait tout auſſi aiſément, que Lycurgue partagea les terres de Sparte, & qu'on

Digitized by Google

donne des portions égales aux moines. Il établirait les quinze dominations de Henri IV. Il eſt vrai pourtant que Henri IV n'a jamais ſongé à un tel projet. Les commis du duc de Sully, qui ont fait ſes mémoires, en ont parlé ; mais le ſecrétaire d'état Villeroy, miniſtre des afaires étrangères, n'en parle point. Il eſt plaiſant qu'on ait atribué à Henri IV le projet de déranger tant de trônes, quand il venait à peine de s'afermir ſur le ſien. En atendant, ſire, que la diète Européane ou *Europaine*, s'aſſemble pour rendre tous les monarques modérés & contens, votre majeſté m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du *ſiécle de Louis XIV*; car elle a le tems de lire quand les autres hommes n'ont point de tems. Je fais venir mes papiers de Bruxelles; je les ferai tranſcrire, pour obéir aux ordres de votre majeſté. Elle verra peut-être que j'embraſſe un trop grand terrain : mais je travaillais principalement pour elle, & j'ai jugé que la ſphère du monde n'était pas trop grande. J'aurai donc l'honneur, ſire, d'envoyer dans un mois à votre majeſté un énorme paquet qui la trouvera au milieu de quelque bataille, ou dans une tranchée. Je ne ſais ſi vous êtes plus heureux dans tout ce fracas de gloire, que vous l'étiez dans cette douce retraite de Remusberg.

Cependant, grand roi, je vous aime,
Tout autant que je vous aimai,
Lorſque vous étiez renfermé
Dans Remusberg & dans vous-même,

Digitized by Google

Lorſque vous borniez vos exploits
A combatre avec éloquence
L'erreur, les vices, l'ignorance,
Avant de combatre des rois.

Recevez, ſire, avec votre bonté ordinaire, mon profond reſpect, & l'aſſurance de cette vénération qui ne finira jamais, & de cette tendreſſe qui ne finira que quand vous ne m'aimerez plus.

Digitized by Google

LETTRE
AU ROI DE PRUSSE.

A Paris ce 15 *Mai* 1742.

QUand vous aviez un père, & dans ce père un maître,
Vous étiez philoſophe, & viviez ſous vos loix.
Aujourd'hui mis au rang des rois,
Et plus qu'eux tous digne de l'être,
Vous ſervez cependant vingt maîtres à la fois.
Ces maîtres ſont tyrans. Le premier c'eſt la gloire,
Tyran dont vous aimez les fers,
Et qui met au bout de nos vers,
Ainſi qu'en vos exploits, *la brillante victoire.*
La politique à ſon côté,
Moins éblouiſſante, auſſi forte,
Méditant, rédigeant, ou rompant un traité,
Vient meſurer vos pas que cette gloire emporte.
L'intérêt, la fidélité,
Quelquefois s'uniſſant, & trop ſouvent contraires,
Des amis dangereux, de ſecrets adverſaires:
Chaque jour des deſſeins & des dangers nouveaux:
Tout écouter, tout voir, & tout faire à propos:
Payer les uns en eſpérance,
Les autres en raiſons, quelques-uns en bons mots:
Aux peuples ſubjugués faire aimer ſa puiſſance:

Que

Digitized by Google

Que d'embaras ! que de travaux !
Régner n'eſt pas un ſort auſſi doux qu'on le penſe.
Qu'il en coute d'être un héros !

Il ne vous en coute rien à vous, ſire ; tout cela vous eſt naturel : vous faites de grandes, de ſages actions, avec cette même facilité que vous faites de la muſique & des vers, & que vous écrivez de ces lettres, qui donneraient à un bel-eſprit de France une place diſtinguée parmi les beaux-eſprits jaloux de lui.

Je conçois que que eſpérance, que votre majeſté rafermira l'Europe comme elle l'a ébranlée, & que mes confrères les humains vous béniront après vous avoir admiré. Mon eſpoir n'eſt pas uniquement fondé ſur le projet que l'abbé de Saint Pierre (*) a envoyé à votre majeſté. Je préſume qu'elle voit les choſes que veut voir le pacificateur trop mal écouté de ce monde ; & que le roi philoſophe fait parfaitement ce que le philoſophe qui n'eſt pas roi s'éforce en vain de deviner. Je préſume encor beaucoup de vos charitables intentions. Mais ce qui me donne une ſécurité parfaite, c'eſt une douzaine de faiſeurs & de faiſeuſes de cabrioles que votre majeſté fait venir de France dans ſes états. On ne dânſe guères que dans la paix. Il eſt vrai que vous avez fait payer

(*) L'abbé de St. Pierre a écrit une vingtaine de volumes ſur la politique. Il envoyait ſouvent au roi de Pruſſe, & à d'autres princes, des projets d'une pacification générale. Le cardinal Du Bois apelait ſes ouvrages les rêves d'un homme de bien.

Digitized by Google

les violons à quelques puiſſances voiſines ; mais c'eſt pour le bien commun, & pour le vôtre. Vous avez rétabli la dignité & les prérogatives des électeurs. Vous êtes devenu tout-d'un-coup l'arbitre de l'Allemagne ; & quand vous avez fait un empereur, il ne vous en manque que le titre. Vous avez avec cela cent vingt mille hommes bien faits, bien armés, bien vêtus, bien nouris, bien afectionnés. Vous avez gagné des batailles & des villes à leur tête : c'eſt à vous à danſer. Sire, Voiture vous aurait dit, que vous avez l'air à la danſe ; mais je ne ſuis pas auſſi familier que lui avec les grands hommes & avec les rois ; & il ne m'apartient pas de jouer aux proverbes avec eux.

Au lieu de douze bons académiciens, vous avez donc, ſire, douze bons danſeurs. Cela eſt plus aiſé à trouver, & beaucoup plus gai. On a vu quelquefois des académiciens ennuyer un héros, & des acteurs de l'opéra le divertir.

Cet opéra dont votre majeſté décore Berlin, ne l'empêche pas de ſonger aux belles-lettres. Chez vous un goût ne fait pas tort à l'autre. Il y a des ames qui n'ont pas un ſeul goût, votre ame les a tous ; & ſi DIEU aimait un peu le genre humain, il acorderait cette univerſalité à tous les princes, afin qu'ils puſſent diſcerner le bon en tout genre & le protéger. C'eſt pour cela que je m'imagine qu'ils ſont faits originairement.

Je connais quelques acteurs pour la tragédie, qui ne ſont pas ſans talens, & qui pouraient convenir à votre majeſté ; car je me flate qu'elle

Digitized by Google

ne ſe bornera pas à des galimatias italiens & à des gambades françaiſes. Le héros aimera toujours le théâtre qui repréſente les héros. Puiſſiez-vous, ſire, jouir bientôt de toutes ſortes de plaiſirs, comme vous avez aquis toute ſorte de gloire! C'eſt le vœu ſincère de votre admirateur, de votre ſujet par le cœur, qui malheureuſement ne vit point dans vos états; d'un eſprit pénétré de la grandeur du vôtre, & d'un cœur qui s'intéreſſe à votre bonheur autant que vous-même.

Recevez, ſire, avec votre bonté ordinaire mes très-profonds reſpects.

Digitized by Google

LETTRE
AU ROI DE PRUSSE

A Paris ce 26 Mai 1742.

LE Salomon du nord en eſt donc l'Alexandre ;
Et l'amour de la terre en eſt auſſi l'effroi !
Vos ennemis doivent aprendre
Qu'il faut que les guerriers prennent de vous la loi,
Comme on vit les ſavans la prendre.
J'aime peu les héros, ils font trop de fracas ;
Je hais ces conquérans fiers ennemis d'eux-mêmes,
Qui dans les horreurs des combats
Ont placé tous les biens ſuprêmes,
Cherchant partout la mort, & la faiſant ſoufrir
A cent mille hommes leurs ſemblables.
Plus leur gloire a d'éclat, plus ils ſont haïſſables.
O ciel ! que je dois vous haïr !
Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage
Dont vous avez ſouillé les champs de nos Germains ;
Malgré tous ces guerriers que vos vaillantes mains
Font paſſer au ſombre rivage,
Vous êtes un héros ; mais vous êtes un ſage :
Votre raiſon maudit les exploits inhumains
Où vous força votre courage,
Au milieu des canons ſur des morts entaſſés,
Afrontant le trépas, & fixant la victoire.
Je vous pardonne tout, ſi vous en gémiſſez.

Digitized by Google

Je ſonge à l'humanité, ſire, avant de ſonger à vous-même; mais après avoir en abbé de St. Pierre pleuré ſur le genre humain dont vous devenez la terreur, je me livre à toute la joie que me donne votre gloire. Cette gloire ſera complette, ſi votre majeſté force la reine de Hongrie à recevoir la paix, & les Allemans à être heureux. Vous voilà le héros de l'Allemagne, & l'arbitre de l'Europe; vous en ſerez le pacificateur, & nos prologues d'opéra ſeront pour vous.

La fortune qui ſe joue des hommes, mais qui vous ſemble aſſervie, arange plaiſamment les événemens de ce monde. Je ſavais bien que vous feriez de grandes actions; j'étais ſûr du beau ſiécle que vous alliez faire naître; mais je ne me doutais pas, quand le comte du Four allait voir le maréchal de Broglio, & qu'il n'en était pas trop content, qu'un jour ce comte du Four aurait la bonté de marcher avec une armée triomphante au ſecours du maréchal, & le délivrerait par une victoire [illegible] majeſté n'a pas daigné juſqu'à préſent inſtruire le monde des détails de cette journée. Elle a eu, je crois, autre choſe à faire que des rélations: mais votre modeſtie eſt trahie par quelques témoins oculaires, qui diſent tous qu'on ne doit le gain de la bataille qu'à l'excès de courage & de prudence que vous avez montré. Ils ajoutent que mon héros eſt toujours ſenſible, & que ce même homme, qui fait tuer tant de monde, eſt au chevet du lit de monſieur de Rotembourg. Voilà ce que vous ne mandez point, & que vous pouriez pourtant

Digitized by Google

avouer, comme des choſes qui vous ſont toutes naturelles.

Continuez, ſire ; mais faites autant d'heureux au moins dans ce monde, que vous en avez ôté ; que mon Alexandre redevienne Salomon le plutôt qu'il poura, & qu'il daigne ſe ſouvenir quelquefois de ſon ancien admirateur, de celui qui par le cœur eſt à jamais ſon ſujet, de celui qui viendrait paſſer ſa vie à vos pieds, ſi l'amitié, plus forte que les rois & les héros, ne le retenait pas, & qui ſera ataché à jamais à votre majeſté avec le plus profond reſpect & la plus tendre vénération.

Digitized by Google

LETTRE
AU ROI DE PRUSSE.

SIRE,

J'Ai reçu votre lettre aimable,
Et vos vers fins &. délicats,
Pour prix de l'énorme fatras
Dont, moi pédant, je vous acable.
C'eſt ainſi qu'un franc diſcoureur,
Croyant captiver le ſufrage
De quelque eſprit ſupérieur,
En de longs argumens s'engage.
L'homme d'eſprit, par un bon mot,
Répond à tout ce verbiage,
Et le diſcoureur n'eſt qu'un ſot.

Votre humanité eſt plus adorable que jamais: il n'y a plus moyen de vous dire toujours votre majeſté. Cela eſt bon pour des princes de l'empire, qui ne voyent en vous que le roi: mais moi qui vois l'homme, & qui ai quelquefois de l'entouſiaſme, j'oublie dans mon yvreſſe le monarque, pour ne ſonger qu'à cet homme enchanteur.

Dites-moi, par quel art ſublime
Vous avez pû faire à la fois
Tant de progrès dans l'art des rois,

Digitized by Google

Et dans l'art charmant de la rime ?
Cet art des vers eſt le premier,
Il faut que le monde l'avoue ;
Car des rois que ce monde loue,
L'un fut prudent, l'autre guerrier ;
Celui-ci gai, doux & paiſible,
Joignit le myrthe à l'olivier,
Fut indolent & familier ;
Cet autre ne fut que terrible.
J'admire leurs talens divers,
Moi qui compile leur hiſtoire,
Mais aucun d'eux n'obtint la gloire
De faire de ſi jolis vers.

Si la reine de Hongrie & le roi mon ſeigneur & maître voyaient la lettre de votre majeſté, ils ne pouraient s'empêcher de rire, malgré le mal que vous avez fait à l'une, & le bien que vous n'avez pas fait à l'autre. Votre comparaiſon d'une coquette, & même de quelque choſe de mieux, qui a donné des faveurs un peu cuiſantes, & qui ſe moque de ſes galans dans les remèdes, eſt une choſe auſſi plaiſante qu'en ayent dit les Céſars, & les Antoines, & les Octaves vos devanciers, gens à grandes actions & à bons mots. Faites comme vous l'entendrez avec les rois : battez-les, quittez-les, querellez-vous, racommodez-vous ; mais ne ſoyez jamais inconſtant pour les particuliers qui vous adorent.

Digitized by Google

Vos faveurs étaient dangereuſes
Aux rois qui le méritent bien.
Tous ces héros-là, n'aiment rien,
Et leurs promeſſes ſont trompeuſes.
Mais moi, qui ne vous trompe pas,
Et dont l'amour toujours fidèle
Sent tout le prix de vos apas,
Moi qui vous euſſe aimé cruelle,
Je jouirai ſans repentir
Des careſſes & du plaiſir
Que fait votre muſe infidèle.

Il pleut ici de mauvais livres & de mauvais vers. Mais comme votre majeſté ne juge pas de tous nos guerriers par l'avanture de Lintz, elle ne juge pas non plus de l'eſprit des Français par les étrennes de la St. Jean, ni par les groſſiéretés de l'abbé des Fontaines.

Il n'y a rien de nouveau parmi nos Sibarites de Paris. Voici le ſeul trait digne, je crois, d'être conté à votre majeſté. Le cardinal de Fleury, après avoir été aſſez malade, s'aviſa il y a deux jours, ne ſachant que faire, de dire la meſſe à un petit autel, au milieu d'un jardin où il gelait. Monſieur Amelot & monſieur de Breteuil arivérent, & lui dirent qu'il ſe jouait à ſe tuer: *bon, bon, meſſieurs*, dit-il, *vous êtes des douillets*. A quatre-vingt-dix ans, quel homme! Sire, vivez autant, duſſiez-vous dire la meſſe à cet âge, & moi la ſervir. Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

A Paris ce 2 Octobre 1743.

Digitized by Google

LETTRE
AU ROI DE PRUSSE.

On n'a pas trouvé la date dans la copie.

SIRE,

JE reçois une lettre de Berlin du 25 Décembre : elle contient deux grands articles ; un plein de bonté, de tendreſſe & d'atention à me combler des bienfaits les plus flateurs. Le ſecond article eſt un ouvrage bien fort de métaphyſique. On croirait que cette lettre eſt de monſieur Leibnitz ou de monſieur Wolf, & cependant elle eſt d'un roi. Vous m'ordonnez de me jetter dans la nuit de la métaphyſique, pour oſer diſputer contre les Leibnitz, les Wolfs & les Fréderics. Me voilà comme Ajax combatant dans l'obſcurité, & diſant aux dieux, *rendez-nous le jour.*

1. J'avoue d'abord, que l'opinion de la *raiſon ſufiſante* de meſſieurs Wolf & Leibnitz eſt une idée très-belle, c'eſt-à-dire, très-vraye : car enfin il n'y a rien qui n'ait une raiſon de ſon exiſtence. Mais cette idée exclut-elle la liberté de l'homme ?

2. Qu'entens-je par liberté ? Le pouvoir de penſer & d'opérer des mouvemens en conſé-

Digitized by Google

quence ; pouvoir très-borné ſans doute, comme toutes nos facultés. Car, ſire, plus vous êtes grand, plus vous ſentez que l'homme eſt peu de choſe.

3. Eſt-ce un autre qui fait tout cela pour moi? Si c'eſt moi, je ſuis libre; car être libre, c'eſt agir; ce qui eſt paſſif n'eſt point libre. Eſt-ce un autre qui agit pour moi? Je ſuis donc trompé par cet autre, quand je crois être un agent.

4. Quel eſt cet autre qui me tromperait? S'il y a un DIEU, c'eſt lui qui me trompe continuellement: c'eſt l'Etre infiniment ſage, infiniment conſéquent, qui ſans raiſon ſufiſante s'ocupe éternellement d'erreur ; choſe opoſée directement à ſon eſſence qui eſt la vérité. S'il n'y a point de DIEU, qui eſt-ce qui me trompe? Eſt-ce la matière, qui d'elle-même n'a point d'intelligence ?

5. Pour nous prouver, malgré ce ſentiment intérieur, malgré ce témoignage que nous nous rendons de notre liberté; pour nous prouver, dis-je, que cette liberté n'exiſte pas, il faut prouver néceſſairement qu'elle eſt impoſſible. Cela me paraît inconteſtable. Voyons comment la liberté ſerait impoſſible.

6. Cette liberté ne peut être impoſſible que de deux façons, ou parce qu'il n'y a aucun être qui puiſſe la donner, ou parce qu'elle eſt en elle-même contradictoire avec notre malheureuſe machine: comme un quaré rond eſt une contradiction, &c. Or l'idée de la liberté de l'homme ne portant rien en ſoi de contradictoire, reſte à voir, ſi l'Etre infini & créateur

Digitized by Google

est libre ; & si étant libre, il peut donner une petite partie de cet attribut à l'homme, comme il lui a donné une petite portion d'intelligence.

7. Si DIEU n'est pas libre, il n'est pas un agent, donc il n'est pas DIEU. Or, s'il est libre, s'il est tout-puissant, il suit qu'il peut donner à l'homme la liberté. Reste donc à savoir quelle raison on aurait de croire qu'il ne nous a pas fait ce présent.

8. On prétend que DIEU ne nous a pas donné la liberté, parce que si nous étions des agens, nous serions en cela indépendans de lui. Que ferait DIEU, dit-on, pendant que nous agirions nous-mêmes ? Je répons, que DIEU fait, lorsque les hommes agissent, ce qu'il faisait avant qu'ils fussent, & ce qu'il fera quand ils ne seront plus ; que son pouvoir n'en est pas moins nécessaire à la conservation de ses ouvrages, & que cette communication qu'il nous a fait d'un peu de liberté, ne nuit en rien à la puissance infinie.

9. On nous objecte, que nous sommes quelquefois emportés malgré nous, &c. Je répons : donc nous sommes quelquefois maîtres de nous. La maladie prouve la santé, & la liberté est la santé de l'ame.

10. On objecte que l'assentiment de notre esprit est toujours nécessaire ; que la volonté suit cet assentiment, &c. Donc, dit-on, nous voulons, nous agissons nécessairement. Je répons, qu'en efet on désire nécessairement : mais désir & volonté sont deux choses très-différentes, & si différentes, qu'un homme veut & fait

Digitized by Google

souvent ce qu'il ne désire pas. Combattre ses désirs est le plus bel effet de la liberté; & je crois qu'une des grandes sources du mal-entendu qui est entre les hommes sur cet article, vient de ce que l'on confond souvent la volonté & le désir.

11. On objecte que si nous étions libres, il n'y aurait point de DIEU. Je crois au contraire que ce n'est que parce qu'il y a un DIEU, que nous sommes libres; car si tout était nécessaire, si ce monde existait par lui-même d'une nécessité absolue inhérente dans sa nature, (ce qui fourmille de contradictions) il est certain, qu'en ce cas tout s'opérerait par des mouvemens liés nécessairement ensemble. Donc il n'y aurait alors aucune liberté: donc sans DIEU point de liberté. Je suis bien surpris des raisonnemens échapés sur cette matiere à l'illustre monsieur Leibnitz.

12. Le plus terrible argument qu'on ait jamais aporté contre la liberté, est l'impossibilité d'acorder avec elle la prescience de DIEU; & quand on me dit, DIEU *sait ce que vous ferez dans vingt ans; donc ce que vous ferez dans vingt ans est d'une nécessité absolue:* j'avoue que je suis à bout, & que tous les philosophes, qui ont voulu concilier les futurs contingens avec la prescience divine, ont été de bien mauvais négociateurs. Il y en a d'assez determinés pour dire que DIEU peut très-bien ignorer l'avenir, à-peu-près (s'il est permis de parler ainsi) comme un roi peut ignorer ce que fera un général à qui il aura donné carte blan-

Digitized by Google

che. C'eſt le ſentiment des ſociniens. On objecte à ces raiſonnemens-là, que DIEU voit en un inſtant l'avenir, le paſſé & le préſent; que l'éternité eſt inſtantanée pour lui. Mais ils répondent qu'ils n'entendent pas ce langage, & qu'une éternité qui eſt un inſtant leur paraît auſſi abſurde qu'une immenſité qui n'eſt qu'un point.

Ne pourait-on pas, ſans être auſſi hardi qu'eux, dire que DIEU prévoit nos actions libres, à-peu-près comme un homme d'eſprit prévoit le parti que prendra dans cette occaſion un homme, dont il connait le caractère? La diférence ſera qu'un homme prévoit à tort & à travers, & que DIEU prévoit avec une juſteſſe infinie. L'homme devine très-mal, & DIEU prévoit très-bien. C'eſt le ſentiment de *Clarcke*, ce grand ferrailleur en métaphyſique. J'avoue que tout cela me paraît très-hazardé, & que c'eſt un aveu plutôt qu'une ſolution de la dificulté. J'avoue enfin, ſire, qu'on fait contre la liberté d'excellentes objections; mais on en fait d'auſſi bonnes contre l'exiſtence de DIEU; & comme malgré les dificultés extrêmes contre la création & contre la providence, je crois néanmoins la création & la providence; auſſi je me crois libre (juſques à un certain point s'entend) malgré les puiſſantes objections que l'on fera toujours contre cette malheureuſe liberté.

Je crois donc écrire à votre majeſté, non pas comme à un automate créé pour être à la tête de quelques milliers de marionettes humaines, mais comme à un être des plus libres &

Digitized by Google

des plus ſages que DIEU ait jamais daigné créer. Si vous penſiez, ſire, que nous ſommes de pures machines, que deviendrait l'amitié dont vous faites vos délices? De quel prix ſeraient les grandes actions que vous ferez? Quelle reconnaiſſance vous devra-t-on des ſoins que votre majeſté prendra de rendre les hommes plus heureux & meilleurs? Comment enfin regarderiez-vous l'atachement qu'on a pour votre perſonne, les ſervices qu'on vous rendra, le ſang qu'on verſera pour vous? Quoi! un cœur tendre & généreux, un eſprit ſage verrait tout ce qu'on ferait pour lui plaire, du même œil dont on voit des roues de moulin tourner par le courant de l'eau, & ſe briſer à force de ſervir? Non, ſire, votre ame eſt trop noble pour ſoufrir qu'on la prive ainſi de ſon plus beau partage, *&c.* (*).

(*) Il ne faut pas regarder cette lettre comme un ouvrage philoſophique, mais ſeulement comme des penſées morales, dans leſquelles on conſulte plus l'utilité du genre humain qu'une métaphiſique trop ſévère, qui pourait avoir quelque danger. D'ailleurs on peut très bien concilier les ſentimens que l'auteur étale ici ſur la liberté avec l'opinion de *Locke*.

Digitized by Google

LETTRE
AU ROI DE PRUSSE (*).

Eux qui sont nés sous un monarque
Font tous semblant de l'adorer ;
Sa majesté qui le remarque
Fait semblant de les honorer ;
Et de cette fausse monnaye,
Que le courtisan donne au roi,
Et que le prince lui renvoye,
Chacun vit, ne songeant qu'à soi.
Mais lorsque la philosophie,
La séduisante poésie ;
Le goût, l'esprit, l'amour des arts ;
Rejoignent sous leurs étendarts,
A trois cents milles de distance,
Votre très-royale éloquence ;
Et mon goût pour tous vos talens ;
Quand sans crainte & sans espérance
Je sens en moi tous vos penchans,
Et lorsqu'un peu de confidence
Resserre encor ces nœuds charmans ;
Enfin lorsque Berlin arrive
Tous mes sens à Cirey réduits,
Alors ne pouvez-vous pas dire,
On m'aime, tout roi que je suis ?

Enfin

(*) *Du 1er Août 1744.*

Digitized by Google

Enfin l'océan germanique,
Qui toujours des bons Hambourgeois
Servit ſi bien la république,
Vers Embden ſera ſous vos loix,
Avec garniſon batavique.
Un tel mêlange me confond;
Je m'atendais peu, je vous jure,
De voir de l'or avec du plomb;
Mais votre creuſet me raſſure;
A votre feu qui tout épure,
Bientôt le vil métal ſe fond,
Et l'or vous demeure en nature.
Partout que de proſpérités!
Vous conquerez, vous héritez
Des ports de mer & des provinces;
Vous mariez à de grands princes
De très-adorables beautés;
Vous faites nôce & vous chantez,
Sur votre lyre enchantereſſe,
Tantôt de Mars les cruautés,
Et tantôt la douce molleſſe.
Vos ſujets, au ſein du loiſir,
Goûtent les fruits de la victoire.
Vous avez & fortune & gloire;
Vous avez ſurtout du plaiſir;
Et cependant le roi mon maître,
Si digne avec vous de paraître
Dans la liſte des meilleurs rois,
S'amuſe à faire dans la Flandre
Ce que vous faiſiez autrefois,

Digitized by Google

Quand trente canons à la fois
Mettaient des baſtions en cendre.
C'eſt lui qui ſecouru du ciel,
Et ſurtout d'une armée entière,
A briſé la forte barrière
Qu'à notre nation guerrière
Mettait le bon gréfier Fagel.
De Flandre il court en Allemagne
Défendre les rives du Rhin;
Sans quoi le pandoure inhumain
Viendrait s'enyvrer de ce vin
Qu'on a cuvé dans la Champagne.
Grand roi, je vous l'avais bien dit,
Que mon ſouverain magnanime
Dans l'Europe aurait du crédit,
Et de grands droits à votre eſtime.
Son beau feu, dont un vieux prélat
Avait caché les étincelles,
A de ſes flammes immortelles
Tout d'un coup répandu l'éclat.
Ainſi la brillante fuſée
Eſt tranquile juſqu'au moment,
Où par ſon amorce embraſée
Elle éclaire le firmament;
Et perçant dans les ſombres voiles,
Semble ſe mêler aux étoiles
Qu'elle éface par ſon brillant.
C'eſt ainſi que vous enflammates
Tout l'horizon d'un nouveau ciel,
Lorſqu'à Berlin vous commençates

Digitized by Google

A prendre ce vol immortel,
Devers la gloire où vous volates.
Tout du plus loin que je vous vis,
Je m'écriai, je vous prédis
A l'Europe toute incertaine.
Vous partîtes. Vingt potentats
Se troublèrent dans leurs états,
En voyant ce grand phénomène.
Il brille, il donne de beaux jours;
J'admire, je bénis leur cours;
Mais c'eſt de loin. Voilà ma peine.

Digitized by Google

LETTRE

AU ROI DE PRUSSE (*).

Blaise Pascal a tort, il en faut convenir.
Ce pieux misantrope, Héraclite sublime,
Qui pense qu'ici bas tout est misère & crime,
Dans ses tristes accès ose nous maintenir,
Qu'un roi que l'on amuse, & même un roi qu'on aime,
Dès qu'il n'est plus environné,
Dès qu'il est réduit à lui-même,
Est de tous les mortels le plus infortuné.
Il est le plus heureux s'il s'occupe, & s'il pense.
Vous le pouvez très-bien, car loin de votre cour,
En hibou fort souvent renfermé tout le jour,
Vous percez d'un œil d'aigle en cet abime immense,
Que la philosophie ouvre à nos faibles yeux;
Et votre esprit laborieux,
Qui sait tout observer, tout orner, tout connaitre,
Qui se connait lui-même, & qui n'en vaut que mieux;
Par ce mâle exercice augmente encor son être.
Travailler est le lot & l'honneur d'un mortel.
Le repos est, dit-on, le partage du ciel!

(*) Cette pièce est de 1751. Voyez les pensées de Pascal.

Digitized by Google

Je n'en crois rien du tout: quel bien imaginaire
D'être les bras croisés pendant l'éternité!
Est-ce dans le néant qu'est la félicité?
DIEU serait malheureux s'il n'avait rien à faire;
Il est d'autant plus DIEU qu'il est plus agissant.
Toujours ainsi que vous, il produit quelque ouvrage.
On prétend qu'il fait plus, on dit qu'il se repent.
Il préside au scrutin qui dans le vatican
Met sur un front ridé la coëfe à triple étage.
Du prisonnier Mahmouth il vous fait un sultan.
Il meurit à Mocka dans le sable arabique
Ce café nécessaire aux pays des frimats.
Il met la fièvre en nos climats,
Et le remède en Amérique.
Il a rendu l'humain séjour
De la variété le mobile théâtre;
Il se plut à paîtrir d'incarnat & d'albâtre
Les charmes arondis du teint de Pompadour,
Tandis qu'il vous étend un noir fuisant d'ébène
Sur le nez aplati d'une dame africaine,
Qui ressemble à la nuit comme l'autre au beau jour.
DIEU se joue à son gré de la race mortelle;
Il fait vivre cent ans le Normand Fontenelle,
Et trousse à trente-deux mon dévot de Pascal.
Il a deux gros tonneaux, dont le bien & le mal
Descendent en pluye éternelle
Sur cent mondes divers & sur chaque animal;
Les sots, les gens d'esprit, & les fous, & les sages,
Chacun reçoit sa dose, & le tout est égal.
On prétend que de DIEU les rois sont les images;

Digitized by Google

Les Anglais penſent autrement ;
Ils diſent en plein parlement,
Qu'un roi n'eſt pas plus dieu que le pape infaillible :
Mais il eſt pourtant très-plauſible,
Que ces puiſſans du ſiécle un peu trop adorés,
A la faibleſſe humaine ainſi que nous livrés,
Reſſemblent en un point à notre commun maître ;
C'eſt qu'ils font comme lui le mal & le bien-être :
Ils ont les deux tonneaux. Bouchez-moi pour jamais
Le tonneau des dégoûts, des chagrins, des caprices,
Dont on voit tant de cours s'abreuver à longs traits.
Répandez de pures délices
Sur votre peu d'élus à vos banquets admis ;
Que leurs fronts ſoient ſereins, que leurs cœurs ſoient unis :
Au feu de votre eſprit que notre eſprit s'éclaire ;
Que ſans empreſſement nous cherchions à vous plaire ;
Qu'en dépit de la majeſté,
Notre agréable liberté,
Compagne du plaiſir, mère de la ſaillie,
Aſſaiſonne avec volupté
Les ragoûts de votre ambroſie.
Les honneurs rendent vain, le plaiſir rend heureux.
Verſez les douceurs de la vie
Sur votre Olympe ſablonneux,
Et que le bon tonneau ſoit à jamais ſans lie.

Digitized by Google

LETTRE

A MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE VENDOME (1).

DE Sully, ſalut & bon vin,
Au plus aimable de nos princes,
De la part de l'abbé Courtin,
Et d'un rimailleur des plus minces,
Que ſon bon ange & ſon lutin
Ont envoyé dans ces provinces.

Vous voyez, monſeigneur, que l'envie de faire quelque choſe pour vous a réuni deux hommes bien diférens.

L'un gras, rond, gros, court, ſéjourné,
Citadin de Papimanie,
Porte un teint de prédeſtiné,
Avec la croupe rebondie.
Sur ſon front reſpecté du tems,
Une fraicheur toujours nouvelle,
Au bon doyen de nos galans
Donne une jeuneſſe éternelle.

(1) C'eſt le frère du duc de Vendome. Il était grand prieur de France. L'abbé Courtin était un de ſes amis, fils d'un conſeiller d'état, & homme de lettres. Il était tel qu'on le dépeint ici. Cette lettre eſt de 1716.

Digitized by Google

L'autre dans Papefigue eſt né,
Mais long, ſec & décharné,
N'ayant eu croupe de ſa vie,
Moins malin qu'on ne vous le dit,
Mais peut-être de DIEU maudit,
Puiſqu'il aime & qu'il verſifie.

Notre premier deſſein était d'envoyer à votre alteſſe un ouvrage dans les formes, moitié vers, moitié proſe, comme en uſaient les Chapelles, les des Barreaux, les Hamiltons, contemporains de l'abbé, & nos maîtres. J'aurais preſque ajouté Voiture, ſi je ne craignais de fâcher mon confrère qui prétend, je ne ſais pourquoi, n'être pas aſſez vieux pour l'avoir vu.

Comme il y a des choſes aſſez hardies à dire, par le tems qui court, le plus ſage de nous deux, qui n'eſt pas moi, ne voulait en parler qu'à condition qu'on n'en ſaurait rien.

Il alla donc vers le dieu du myſtère,
Dieu des Normands, par moi très-peu fêté,
Qui parle bas quand il ne peut ſe taire,
Baiſſe les yeux & marche de côté.
Il favoriſe, & certes c'eſt dommage,
Force fripons; mais il conduit le ſage.
Il eſt au bal, à l'égliſe, à la cour;
Au tems jadis il a guidé l'amour.

Malheureuſement ce dieu n'était pas à Sully; il était en tiers, dit-on, entre.. & madame de.. ſans ceela nous euſſions achevé notre ouvrage ſous ſes yeux.

Digitized by Google

Nous eussions peint les yeux voltigeans sur vos traces,
Et cet esprit charmant au sein d'un doux loisir,
Agréable dans le plaisir,
Héroïque dans les disgraces.
Nous vous eussions parlé de ces bienheureux jours,
Jours consacrés à la tendresse.
Nous vous eussions avec adresse
Fait la peinture des amours,
Et des amours de toute espèce.
Vous en eussiez vu de Paphos,
Vous en eussiez vu de Florence,
Mais avec tant de bienséance,
Que le plus âpre des dévots
N'en eut pas fait la différence.
Bacchus y paraitrait de Tocane échaufé,
D'un bonnet de pampre coéfé,
Célébrant avec vous sa plus joyeuse orgie.
L'imitation ferait à son côté,
De ses brillantes fleurs ornant la volupté,
Entre les bras de la folie.
Petits soupers, jolis festins,
Ce fut parmi vous que naquirent
Mille vaudevilles malins,
Que les amours à rire enclins
Dans leurs sotisiers recueillirent,
Et que j'ai vûs entre leurs mains.
Ah! que j'aime ces vers badins,
Ces riens naïfs & pleins de grace,
Tels que l'ingénieux Horace

Digitized by Google

En eut fait l'ame d'un repas,
Lorſqu'à table il tenait ſa place,
Avec Auguſte & Mécénas.

Voilà un faible crayon du portrait que nous voulions faire. Mais

Il faut être inſpiré pour de pareils écrits;
Nous ne ſommes point beaux eſprits,
Et notre flageolet timide
Doit céder cet honneur charmant
Au luth aimable, au luth galant
De ce ſucceſſeur de Clément,
Qui dans votre temple réſide (2).
Sachez donc que l'oiſiveté
Fait ici notre grande afaire.
Jadis de la divinité
C'était le partage ordinaire;
C'eſt le vôtre, & vous m'avoûrez,
Qu'après tant de jours conſacrés
A Mars, à la cour, à Cythère,
Lorſque de tout on a tâté,
Tout fait, ou du moins tout tenté,
Il eſt bien doux de ne rien faire.

(2) L'abbé de Chaulieu demeurait au temple qui apartient aux grands prieurs de France. C'était autrefois la demeure des templiers.

Digitized by Google

LETTRE

A MONSIEUR L'ABBÉ DE CHAULIEU (1).

De Sully le 5 Juillet 1717.

A Vous, l'Anacréon du temple,
A vous le ſage ſi vanté,
Qui nous prêchez la volupté,
Par vos vers & par votre exemple;
Vous dont le luth délicieux,
Quand la goute au lit vous condamne,
Rend des ſons auſſi gracieux,
Que quand vous chantez la Tocane,
Aſſis à la table des dieux.

Je vous écris de Sully, où Chapelle a demeuré, c'eſt-à-dire, s'eſt enyvré deux ans de ſuite. Je voudrais bien qu'il eut laiſſé dans ce château un peu de ſon talent poétique; cela acomoderait fort ceux qui veulent vous écrire. Mais comme on prétend qu'il vous l'a laiſſé tout en-

(1) Cette lettre mêlée de proſe & de vers eſt un des premiers ouvrages de notre auteur. Chapelle, dont il eſt ici queſtion, était un homme d'un génie facile & libertin; il avait beaucoup bu, ce qui était le vice de ſon tems; ce vice fit beaucoup de tort à ſa ſanté, & enfin à ſon eſprit.

Digitized by Google

tier, j'ai été obligé d'avoir recours à la magie dont vous m'avez tant parlé.

Et dans une tour assez sombre
Du château qu'habita jadis
Le plus léger des beaux-esprits,
Un beau soir j'évoquai son ombre.
Aux déités des sombres lieux
Je ne fis point de sacrifice,
Comme ces fripons qui des dieux
Chantaient autrefois le service;
Ou la sorcière Pithonisse,
Dont la grimace & l'artifice
Avaient fait-dresser les cheveux
A ce sot prince des Hébreux,
Qui crut bonnement que le diable,
D'un prédicateur ennuyeux
Lui montrait le spectre éfroyable.
Il n'y faut point tant de façon
Pour une ombre aimable & légère:
C'est bien assez d'une chanson,
Et c'est tout ce que je puis faire.
Je lui dis sur mon violon:
Eh! de grace, monsieur Chapelle,
Quitez le manoir de Pluton,
Pour cet enfant qui vous apelle;
Mais non, sur la voûte éternelle,
Les dieux vous ont reçu, dit-on,
Et vous ont mis entre Apollon
Et le fils jouflu de Sémèle.
Du haut de ce divin canton,

Digitized by Google

Deſcendez, aimable Chapelle.
Cette familière oraiſon,
Dans la demeure fortunée,
Reçut quelque aprobation;
Car enfin, quoique mal tournée,
Elle était faite en votre nom.
Chapelle vint. A ſon aproche
Je ſentis un tranſport ſoudain;
Car il avait ſa lyre en main,
Et ſon Gaſſendi (2) dans ſa poche;
Il s'apuyait ſur Bachaumont,
Qui lui ſervit de compagnon
Dans le récit de ce voyage,
Qui du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon.

Je lui demandai, comme il s'y prenait autrefois dans le monde,

Pour chanter toujours ſur ſa lyre
Ces vers aiſés, ces vers coulans,
De la nature heureux enfans,
Où l'art ne trouve rien à dire?
L'amour, me dit-il, & le vin
Autrefois me firent connaître
Les graces de cet art divin:
Puis à Chaulieu l'épicurien
Je ſervis quelque tems de maître,
Il faut que Chaulieu ſoit le tien.

(2) Gaſſendi avait élevé la jeuneſſe de Chapelle, qui devint grand partiſan du ſyſtême de philoſophie de ſon précepteur. Toutes les fois qu'il s'enyvrait, il expliquait le ſyſtême aux convives; & lorſqu'ils étaient ſortis de table, il continuait la leçon au maître-d'hôtel.

Digitized by Google

RÉPONSE
DE
L'ABBÉ DE CHAULIEU.

JE n'aurais jamais cru qu'un homme comme vous, monsieur, eut pu croire aux esprits, & moins encor ajouter foi à ce qu'ils disent quand ils veulent bien revenir, je ne sais pas d'où. La secte des philosophes où vous avez la bonté de m'associer de votre autorité, m'a fait douter, grace au ciel, de l'aparition de Chapelle, & m'a préservé des coquetteries de son ombre, de votre politesse & de la complaisance de mon amour-propre, que vous avez tâché si galamment de mettre de la partie. Parmi toutes les bonnes raisons que vous devez avoir de vous défier un peu de cette aparition, vous en avez une essentielle en vous, qui doit vous déterminer à ne la pas croire, & qui m'y a, en mon particulier, entièrement déterminé.

D'une ombre qui vous dit de me prendre pour maître
Ne croyez pas l'illusion.
Quand avec vos talens le ciel vous a fait naître,
Il n'est pour vous de maître qu'Apollon.

Voilà en trois mots ce que je puis répondre

Digitized by Google

à la plus jolie lettre du monde que vous m'avez écrite, trop flateuſe pour l'écouter, trop brillante d'imagination pour me hazarder à y faire une réponſe en forme, qui ſerait indigne peut-être d'un élève de Chapelle, à qui vous pouriez la montrer dans le commerce étroit où je vous vois avec lui quarante ans après ſa mort.

Mais ſi je me défie de mon eſprit, je ſuis toujours ſûr de mon cœur; & je vais répondre au ſentiment d'eſtime & d'amitié que j'ai pour vous, dont vous me demandez une marque eſſentielle, qui eſt de vous dire avec la ſincérité dont je fais profeſſion, ce que je penſe de la petite afaire dont vous me faites ouverture &c.

A Paris ce 26 Juillet 1717.

Digitized by Google

LETTRE

A MONSIEUR LE PRÉSIDENT HENAUT;

AUTEUR D'UN OUVRAGE EXCELLENT SUR L'HISTOIRE DE FRANCE.

A Cirey ce 1 *Sept.* 1744.

O Déeſſe de la ſanté,
Fille de la ſobriété,
Et mère des plaiſirs du ſage,
Qui ſur le matin de notre âge
Fais briller ta vive clarté,
Et répans ta ſérénité
Sur le ſoir d'un jour plein d'orage.
O déeſſe, exauce mes vœux;
Que ton étoile favorable
Conduiſe ce mortel aimable:
Il eſt ſi digne d'être heureux.
Sur Hénaut tous les autres dieux
Verſent la ſource inépuiſable
De leurs dons les plus précieux.
Toi, qui ſeule tiendrais lieu d'eux,
Serais-tu ſeule inexorable?

Ramène

Digitized by Google

Ramène à ſes amis charmans,
Ramène à ſes belles demeures
Ce bel-eſprit de tous les tems,
Cet homme de toutes les heures.
Orne pour lui, pour lui ſuſpens
La courſe rapide du tems,
Il en fait un ſi bel uſage :
Les devoirs, & les agrémens,
En font chez lui l'heureux partage.
Les femmes l'ont pris fort ſouvent
Pour un ignorant agréable ;
Les gens en *us* pour un ſavant,
Et le dieu jouflu de la table
Pour un connaiſſeur ſi gourmand.
Qu'il vive autant que ſon ouvrage ;
Qu'il vive autant que tous les rois
Dont il nous décrit les exploits,
Et la faibleſſe & le courage,
Les mœurs, les paſſions, les loix ;
Sans erreur & ſans verbiage.
Qu'un bon eſtomac ſoit le prix
De ſon cœur, de ſon caractère,
De ſes chanſons, de ſes écrits.
Il a tout, il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaiſir,
L'art ſi peu connu de jouir :
Mais il n'a rien s'il ne digère.
Grand DIEU, je ne m'étonne pas ;
Qu'un ennuyeux, un des Fontaine,
Entouré dans ſon galetas

Digitized by Google

De ſes livres rongés des rats,
Nous endormant, dorme ſans peine,
Et que le bouc ſoit gros & gras.
Jamais Églé, jamais Sylvie,
Jamais Liſe à ſouper ne prie
Un pedant à citations,
Sans goût, ſans grace & ſans génie;
Sa perſonne, en tous lieux honnie,
Eſt réduite à ſes noirs gitons.
Hélas! les indigeſtions
Sont pour la bonne compagnie.

Après cette hymne à la ſanté, que je fais du meilleur de mon cœur, ſoufrez, monſieur, que j'y ajoute mentalement un petit *gloria patri* pour moi. J'ai autant beſoin d'elle que vous; mais c'était de vous que j'étais le plus ocupé. Qu'elle commence par vous donner ſes faveurs comme de raiſon; bûvez gaîment, ſi vous pouvez, vos eaux de Plombières; & revenez vîte à Cirey avant que les huſſards autrichiens viennent en Lorraine. Ces gens-là ne font boire que des eaux du Styx. Souvenez-vous que dans la foule de ceux qui vous aiment il y a deux cœurs ici, qui méritent que vous vous arêtiez ſur la route.

Digitized by Google

LETTRE
A MONSIEUR
DE FONTENELLE.

De Villars, le 1 Septembre 1720.

LEs dames, qui ſont à Villars, monſieur, ſe ſont gâtées par la lecture de vos *mondes*. Il vaudrait mieux que ce fut par vos églogues, & nous les verrions plus volontiers ici, bergères que philoſophes. Elles mettent à obſerver les aſtres un tems qu'elles pouraient beaucoup mieux employer; & comme leur goût décide des nôtres, nous nous ſommes tous faits phyſiciens pour l'amour d'elles.

Le ſoir ſur des lits de verdure,
Lits que de ſes mains la nature,
Dans ces jardins délicieux,
Forma pour une autre avanture,
Nous brouillons tous l'ordre des cieux;
Nous prenons Vénus pour Mercure;
Car vous ſaurez qu'ici l'on n'a,
Pour examiner les planètes,
Au lieu de vos longues lunettes,
Que les lorgnètes d'opéra.

Digitized by Google

Comme nous paſſons la nuit à obſerver les étoiles, nous négligeons fort le ſoleil, à qui nous ne rendons viſite que lorſqu'il a fait près des deux tiers de ſon tour. Nous venons d'apprendre tout-à-l'heure, qu'il a paru de couleur de ſang tout le matin; qu'enſuite ſans que l'air fut obſcurci d'aucun nuage, il a perdu ſenſiblement de ſa lumière & de ſa grandeur: nous n'avons ſu cette nouvelle que ſur les cinq heures du ſoir. Nous avons mis la tête à la fenêtre, & nous avons pris le ſoleil pour la lune, tant il était pâle. Nous ne doutons point, que vous n'ayez vu la même choſe à Paris.

C'eſt à vous que nous nous adreſſons, monſieur, comme à notre maître. Vous ſavez rendre aimables les choſes que beaucoup d'autres philoſophes rendent à peine intelligibles; & la nature devait à la France & à l'Europe un homme comme vous, pour corriger les ſavans, & pour donner aux ignorans le goût des ſciences.

Or, dites-nous donc, Fontenelles,
Vous, qui par un vol imprévu,
De Dédale prenant les aîles,
Dans les cieux avez parcouru
Tant de carières immortelles,
Où ſaint Paul avant vous a vu
Force beautés ſurnaturelles,
Dont très-prudemment il s'eſt tû.
Du ſoleil par vous ſi connu,
Ne ſavez-vous point de nouvelles?

Digitized by Google

Pourquoi ſur un char tout ſanglant
A-t-il commencé ſa carière?
Pourquoi perd-il, pâle & tremblant,
Et ſa grandeur & ſa lumière?
Que dira le Boulainvilliers (*)
Sur ce terrible phénomène?
Va-t-il à des peuples entiers
Annoncer leur perte prochaine?
Verrons-nous des incurſions,
Des édits, des guerres ſanglantes,
Quelques nouvelles actions,
Ou le retranchement des rentes?
Jadis quand vous étiez paſteur,
On vous eut vu ſur la fougère,
A ce changement de couleur,
Du DIEU brillant qui nous éclaire,
Annoncer à votre bergère
Quelque changement dans ſon cœur.
Mais depuis que votre Apollon
Voulut quiter la bergerie
Pour Euclide & pour Varignon,
Et les rubans de Céladon
Pour l'aſtrolable d'Uranie,
Vous nous parlerez le jargon
De calcul, de réfraction.

(*) Le Comte de Boulainvilliers, homme d'une grande érudition, mais qui avait la faibleſſe de croire à l'aſtrologie. Le cardinal de Fleury diſait de lui, qu'il ne connaiſſait ni l'avenir, ni le paſſé, ni le préſent. Cependant il a fait de très-belles recherches ſur l'hiſtoire de France.

Digitized by Google

Mais daignez un peu, je vous prie,
Si vous voulez parler raiſon,
Nous l'habiller en poëſie;
Car ſachez que dans ce canton
Un trait d'imagination
Vaut cent pages d'aſtronomie.

Digitized by Google

RÉPONSE (*)

DE MONSIEUR DE FONTENELLE

A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

VOus dites donc, gens de village,
Que le ſoleil à l'horiſon
Avait aſſez mauvais viſage?
Eh bien quelque ſubtil nuage
Vous avait fait la trahiſon
De défigurer ſon image.
Elle était là comme en priſon,
D'un air malade; mais je gage
Que le drôle en ſon haut étage
Ne craignait point la pamoiſon.
Vous n'en ſaurez pas davantage,
Et voici ma peroraiſon.

(1) Cette réponſe de Fontenelle eſt aſſez mauvaiſe; il en fit une autre, adreſſée à madame la maréchale de Villars, qui vaut beaucoup mieux, & dans laquelle eſt ce vers: *Il faut des hochets pour tout âge.* Mais nous n'avons pu retrouver cette piéce.

Digitized by Google

Adieu, votre jeune ſuiſon
A tout autre ſoin vous engage;
L'ignorance eſt ſon apanage,
Avec les plaiſirs à foiſon,
Convenable & doux aſſemblage.
J'avoûrai bien, & j'en enrage,
Que le ſavoir & la raiſon
N'eſt preſqu'auſſi qu'un badinage,
Mais badinage de griſon;
Que de ſon brillant équipage,
Toujours de maiſon en maiſon
L'inquiet Phœbus déménage;
Laiſſez-le en paix faire voyage,
Rabatez vous ſur le gazon;
Un gazon, canapé ſauvage,
Des ſoucis de l'humain lignage
Eſt un puiſſant contrepoiſon.
Pour en avoir bien ſu l'uſage,
On chante encor en vieux langage
Martin & l'adroite Aliſon.
Ce n'eſt pourtant pas que je doute,
Qu'un beau jour qui ſera bien noir
Le pauvre ſoleil ne s'encroute,
En nous diſant: meſſieurs, bon ſoir,
Cherchez dans la céleſte voute
Quelqu'autre qui vous faſſe voir;
Pour moi j'en ai fait mon devoir,
Et moi-même ne vois plus goute;
Encor un coup, meſſieurs, bon ſoir;

Digitized by Google

Et peut-être en ſon déſeſpoir
Oſera-t-il rimer en oute,
Si quelque déeſſe n'écoute.
Mais ſur notre triſte manoir
Combien de maux fera pleuvoir
Cette céleſte banqueroute?
On allumera maint bougeoir,
Mais qui n'aura pas grand pouvoir.
Tout ſera pêle & mêle, & toute
Société ſera diſſoute,
Sans qu'on diſe, juſqu'au revoir.
Chacun de l'éternel dortoir
Enfilera bientôt la voute,
Sans teſter & ſans laiſſer d'hoir;
Et ce que le plus je redoute,
Chacun demandera l'abſoute,
Et croira ne plus rien valoir.

Digitized by Google

RÉPONSE

A UNE LETTRE

DONT

LE ROI DE PRUSSE

HONORA L'AUTEUR

A SON AVÉNEMENT A LA COURONNE.

QUoi, vous êtes monarque, & vous m'aimez encor?
Quoi! le premier moment de cette heureuſe aurore,
Qui promet à la terre un jour ſi lumineux,
Marqué par vos bontés, met le comble à mes vœux!
O cœur toujours ſenſible! ame toujours égale!
Vos mains du trône à moi rempliſſent l'intervalle.
Citoyen couronné, des préjugés vainqueur,
Vous m'écrivez en homme, & parlez à mon cœur.
Cet écrit vertueux, ces divins caractères,
Du bonheur des humains ſont les gages ſincères.
Ah prince! ah digne eſpoir de nos cœurs captivés!
Ah! régnez à jamais comme vous écrivez.
Pourſuivez, rempliſſez des vœux ſi magnanimes;
Tout roi jure aux autels de réprimer les crimes,
Et vous plus digne roi, vous jurez dans mes mains
De protéger les arts, & d'aimer les humains.

Digitized by Google

Et toi (1) dont la vertu brilla persécutée,
Toi qui prouvas un dieu, mais qu'on nommait athée,
Martyr de la raison, que l'envie en fureur
Chassa de son pays par la main de l'erreur,
Reviens, il n'est plus rien qu'un philosophe craigne,
Socrate est sur le trône, & la vérité règne.

Cet or qu'on entassait, ce pur sang des états,
Qui leur donne la mort en ne circulant pas,
Répandu par ses mains au gré de sa prudence,
Va ranimer la vie, & porter l'abondance.

Il ne recherche point ces énormes soldats,
Ce superbe apareil inutile aux combats,
Fardeaux embaraſſans, colosses de la guerre,
Enlevés (2) à prix d'or aux deux bouts de la terre;
Il veut dans ses guerriers le zèle & la valeur,
Et sans les mesurer, juger d'eux par le cœur.
Ainsi pense le juste, ainsi règne le sage:
Mais il faut au grand homme un plus heureux partage;
Consulter la prudence, & suivre l'équité,
Ce n'est encor qu'un pas vers l'immortalité.
Qui n'est que juste est dur, qui n'est que sage est triste;
Dans d'autres sentimens l'héroïsme consiste;
Le conquérant est craint, le sage est estimé;
Mais le bienfaisant charme, & lui seul est aimé;

(1) Le professeur Wolf, persécuté comme athée par les théologiens de l'université de Halle, chassé par Fréderic II, sous peine d'être pendu, & fait chancelier de la même université à l'avénement de Fréderic III.

(2) Un de ces soldats, qu'on nommait Petit-Jean, avait été acheté 24000. liv.

Digitized by Google

Lui ſeul eſt vraiment roi, ſa gloire eſt toujours pure;
Son nom parvient ſans tache à la race future.
A qui ſe fait chérir faut-il d'autres exploits?
Trajan non loin du Gange enchaîna trente rois;
A peine a-t-il un nom fameux par la victoire:
Connu par ſes bienfaits, ſa bonté fait ſa gloire.
Jéruſalem conquiſe, & ſes murs abatus,
N'ont point éterniſé le grand nom de Titus.
Il fut aimé; voilà ſa grandeur véritable.
O vous qui l'imitez, vous ſon rival aimable,
Éfacez le héros dont vous ſuivez les pas;
Titus perdit un jour, & vous n'en perdrez pas.

Digitized by Google

LETTRE
AU ROI DE PRUSSE.

Ce 20 Avril 1741.

EH bien! mauvais plaiſans, critiques obſtinés,
Prétendus beaux eſprits à médire acharnés,
Qui parlant ſans penſer, fiers avec ignorance,
Mettez légérement les rois dans la balance,
Qui d'un ton déciſif, auſſi hardi que faux,
Aſſûrez qu'un ſavant ne peut être un héros;
Ennemis de la gloire & de la poëſie,
Grands critiques des rois, allez en Siléſie:
Voyez cent bataillons près de Neiſs écraſés:
C'eſt-là qu'eſt mon héros. Venez, ſi vous l'oſez.
C'eſt lui-même, c'eſt lui dont l'ame univerſelle
Courut de tous les arts la carière immortelle;
Lui qui de la nature a vû les profondeurs,
Des charlatans dévots confondit les erreurs;
Lui qui dans un repas, ſans ſoins & ſans afaire,
Paſſait les ignorans dans l'art heureux de plaire;
Qui ſait tout, qui fait tout, qui s'élance à grands pas
Du Parnaſſe à l'Olympe, & des jeux aux combats.
Je ſais que Charle douze, & Guſtave, & Turenne,
N'ont point bu dans les eaux qu'épanche l'Hypocrène:

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

Mais enfin ces guerriers, illuſtres ignorans,
En étant moins polis, n'en étaient pas plus grands.
Mon prince eſt au-deſſus de leur gloire vulgaire;
Quand il n'eſt point Achille, il ſait être un Homère.
Tour-à-tour la terreur de l'Autriche & des ſots,
Fertile en grands projets, auſſi bien qu'en bons mots,
Et riant à la fois de Genève & de Rome,
Il parle, agit, combat, écrit, règne en grand homme.
O vous qui prodiguez l'eſprit & les vertus!
Repoſez-vous, mon prince, & ne m'éfrayez plus;
Et quoique vous ſachiez tout penſer & tout faire,
Songez que les boulets ne vous reſpectent guére,
Et qu'un plomb dans un tube entaſſé par des ſots,
Peut caſſer d'un ſeul coup la téte d'un héros,
Lorſque multipliant ſon poids par ſa viteſſe,
Il fend l'air qui réſiſte & pouſſe autant qu'il preſſe.
Alors privé de vie, & chargé d'un grand nom,
Sur un lit de parade étendu tout du long;
Vous iriez triſtement revoir votre patrie.
O ciel! que ferait-on dans votre académie?
Un dur anatomiſte, élève d'Atropos,
Viendrait ſcalpel en main diſſequer mon héros:
La voilà, dirait-il, cette cervelle unique,
Si belle, ſi féconde & ſi philoſophique.
Il montrerait aux yeux les fibres de ce cœur
Généreux, bienfaiſant, juſte, plein de grandeur.
Il couperait.... mais non, ces horribles images
Ne doivent point ſouiller les lignes de nos pages.
Conſervez, ô mes dieux! l'aimable Fréderic,
Pour ſon bonheur, pour moi, pour le bien du public.

Digitized by Google

Vivez, prince, & paſſez dans la paix, dans la guerre,
Surtout dans les plaiſirs, tous les *Ics* de la terre,
Théodoric, *Ulric*, *Jenſeric*, *Alaric*,
Dont aucun ne vous vaut ſelon mon pronoſtic.
Mais lorſque vous aurez de victoire en victoire
Arondi vos états, ainſi que votre gloire,
Daignez vous ſouvenir que ma tremblante voix,
En chantant vos vertus, préſagea vos exploits.
Songez bien qu'en dépit de la grandeur ſuprême,
Votre main mille fois m'écrivait, je vous aime.
Adieu, grand politique, & rapide vainqueur,
Trente états ſubjugués ne valent point un cœur.

Digitized by Google

LETTRE
AU ROI DE PRUSSE.

A Paris ce 1 Novembre 1744.

DU héros de la Germanie,
Et du plus bel eſprit des rois,
Je n'ai reçu depuis trois mois
Ni beaux vers, ni proſe polie:
Ma muſe en eſt en létargie.
Je me réveille aux fiers accens
De l'Allemagne ranimée,
Aux fanfares de votre armée,
A vos tonnerres menaçans
Qui ſe mêlent aux cris perçans
Des cent voix de la renommée.
Je vois de Berlin à Paris,
Cette déeſſe vagabonde,
De Fréderic & de Louis
Porter les noms au bout du monde;
Ces noms que la gloire a tracés
Dans un cartouche de lumière,
Ces noms qui répondent aſſez
Du bonheur de l'Europe entière,
S'ils ſont toujours entrelaſſés.

Quels

Digitized by Google

Quels ſeront les heureux poëtes,
Les chantres bourſouflés des rois,
Qui pouront élever leurs voix,
Et parler de ce que vous faites?
C'eſt à vous ſeul de vous chanter,
Vous qu'en vos mains j'ai vû porter
La lyre & la lance d'Achille;
Vous qui rapide en votre ſtyle,
Comme dans vos exploits divers,
Faites de la proſe & des vers,
Comme vous prenez une ville.
D'Horace heureux imitateur,
Sa gaité, ſon eſprit, ſa grace,
Ornent votre ſtyle enchanteur:
Mais votre muſe le ſurpaſſe
Dans un point cher à notre cœur.
L'empereur protégeait Horace,
Et vous protégez l'empereur.
Fils de Mars & de Calliope,
Et digne de ces deux grands noms,
Faites le deſtin de l'Europe,
Et daignez faire des chanſons;
Et quand Thémis avec Bellone,
Par votre main rafermira
Des céſars le funeſte trône:
Quand le Hongrais cultivera,
A l'abri d'une paix profonde,
Du Tokai la vigne féconde;
Quand partout ſon vin ſe boira,
Qu'en le buvant on chantera

Digitized by Google

Les pacificateurs du monde ;
Mon prince à Berlin reviendra ;
Mon prince à ſon peuple qui l'aime,
Libéralement donnera
Un nouvel & bel opéra,
Qu'il aura compoſé lui-même.
Chaque auteur vous aplaudira ;
Car tout envieux que nous ſommes
Et du mérite & d'un grand nom,
Un poëte eſt toujours fort bon
A la tête de cent mille hommes.
Mais croyez-moi, d'un tel ſecours
Vous n'avez pas beſoin pour plaire ;
Fuſſiez-vous pauvre comme Homère,
Comme lui vous vivrez toujours.
Pardon, ſi ma plume légère,
Que ſouvent la votre enhardit,
Écrit toujours au bel eſprit
Beaucoup plus qu'au roi qu'on révère.
Le Nord à vos ſanglans progrès,
Vit des rois le plus formidable ;
Moi qui vous aprochai de près,
Je n'y vis que le plus aimable.

Digitized by Google

LETTRE

A MONSIEUR

LE DUC DE SULLY.

J'Irai chez vous, duc adorable,
Vous, dont le goût, la vérité,
L'eſprit, la candeur, la bonté,
Et la douceur inaltérable,
Font reſpecter la volupté,
Et rendent la ſageſſe aimable.
Que dans ce champêtre ſéjour
Je me fais un plaiſir extrême
De parler ſur la fin du jour,
De vers, de muſique, & d'amour,
Et pas un ſeul mot du ſyſtême (*),
De ce ſyſtême tant vanté,
Par qui nos héros de finance
Embourſent l'argent de la France,
Et le tout par pure bonté;

(*) Le ſyſtême de monſieur Law, qui bouleverſa la France en 1720. Cette lettre eſt de ce tems-là.

Digitized by Google

Pareils à la vieille ſybille,
Dont il eſt parlé dans Virgile,
Qui poſſédant pour tout tréſor,
Des recettes d'énergumène,
Prend du Troyen le rameau d'or,
Et lui rend des feuilles de chêne.
Peut-être les larmes aux yeux,
Je vous aprendrai pour nouvelle,
Le trépas de ce vieux gouteux,
Qu'anima l'eſprit de Chapelle.
L'éternel abbé de Chaulieu
Paraîtra bientôt devant Dieu;
Et ſi d'une muſe féconde
Les vers aimables & polis
Sauvent une ame en l'autre monde,
Il ira droit en paradis.
L'autre jour à ſon agonie,
Son curé vint de grand matin
Lui donner en cérémonie,
Avec ſon huile & ſon latin,
Un paſſe-port pour l'autre vie.
Il vit tous ſes péchés lavés
D'un petit mot de pénitence,
Et reçut ce que vous ſavez,
Avec beaucoup de bienſéance.
Il fit même un très-beau ſermon,
Qui ſatisfit tout l'auditoire.
Tout haut il demanda pardon,
D'avoir eu trop de vaine gloire.

Digitized by Google

C'était là, dit-il, le péché,
Dont il fut le plus entiché :
Car on ſait qu'il était poëte ;
Et que ſur ce point tout auteur,
Ainſi que tout prédicateur,
N'a jamais eu l'ame bien nette.
Il ſera pourtant regretté,
Comme s'il eût été modeſte.
Sa perte au Parnaſſe eſt funeſte.
Preſque ſeul il était reſté
D'un ſiécle plein de politeſſe.
On dit, qu'aujourd'hui la jeuneſſe
A fait à la délicateſſe
Succéder la groſſiéreté,
La débauche à la volupté,
Et la vaine & lâche pareſſe
A cette ſage oiſiveté,
Que l'étude occupait ſans ceſſe.
Pour notre petit Genonville,
Si digne du ſiécle paſſé,
Et des faiſeurs de vaudeville,
Il me paraît très-empreſſé
D'abandonner pour vous la ville.
Le ſyſtême n'a point gâté
Son eſprit aimable & facile ;
Il a toujours le même ſtile,
Et toujours la même gaîté.
Je ſais, que par déloyauté,
Le fripon n'a guère a tâté

Digitized by Google

De la maîtreſſe tant jolie,
Dont j'étais ſi fort entêté.
Il rit de cette perfidie,
Et j'aurais pû m'en couroucer :
Mais je ſais qu'il faut ſe paſſer
Des bagatelles dans la vie.

A Paris le 18 *Août* 1720.

Digitized by Google

LETTRE

A MONSIEUR

LE DUC DE LA FEUILLADE.

Conſervez précieuſement
L'imagination fleurie,
Et la bonne plaiſanterie,
Dont vous poſſédez l'agrément,
Au défaut du tempérament,
Dont vous vous vantez hardiment,
Et que tout le monde vous nie.
La dame, qui depuis longtems
Connait à fond votre perſonne,
A dit: Hélas! je lui pardonne
D'en vouloir impoſer aux gens:
Son eſprit eſt dans ſon printems,
Mais ſon corps eſt dans ſon automne.
Adieu, monſieur le gouverneur,
Non plus de province frontière,
Mais d'une beauté ſingulière,
Qui par ſon eſprit, par ſon cœur,
Et par ſon humeur libertine
De jour en jour fait grand honneur
Au gouverneur qui l'endoctrine.

Digitized by Google

Priez le Seigneur ſeulement,
Qu'il empêche que Cythérée
Ne ſubſtitue inceſſamment
Quelque jeune & frais lieutenant;
Qui ferait ſans vous ſon entrée
Dans un ſi beau gouvernement.

Digitized by Google

LETTRE

A MONSIEUR

LE MARÉCHAL DE VILLARS (1).

JE me flatais de l'eſpérance
D'aller goûter quelque repos
Dans votre maiſon de plaiſance ;
Mais Vinache (2) a ma confiance,
Et j'ai donné la préférence,
Sur le plus grand de nos héros,
Au plus grand charlatan de France.
Ce diſcours vous déplaira fort,
Et je confeſſe que j'ai tort
De parler du ſoin de ma vie,
A celui qui n'eut d'autre envie
Que de chercher partout la mort.
Mais ſoufrez, que je vous réponde,
Sans m'atirer votre couroux,
Que j'ai plus de raiſons que vous
De vouloir reſter dans ce monde :

(1) Cette lettre eſt de 1721.

(2) Médecin empirique.

Digitized by Google

Car ſi quelque coup de canon,
Dans vos beaux jours brillans de gloire,
Vous eût envoyé chez Pluton,
Voyez la conſolation,
Que vous auriez dans la nuit noire,
Lorſque vous ſauriez la façon
Dont vous aurait traité l'hiſtoire.
Paris vous eût premiérement
Fait un ſervice fort célèbre,
En préſence du parlement;
Et quelque prélat ignorant
Aurait prononcé hardiment
Une longue oraiſon funèbre,
Qu'il n'eût pas faite aſſurément.
Puis en vertueux capitaine
On vous aurait proprement mis
Dans l'égliſe de Saint Denis,
Entre du Gueſclin & Turenne.
Mais ſi quelque jour, moi chètif,
J'allais paſſer le noir eſquif,
Je n'aurais qu'une vile bière;
Deux prètres s'en iraient gaîment
Porter ma figure légère,
Et la loger meſquinement
Dans un recoin du cimetière.
Mes niéces au lieu de prière,
Et mon janſeniſte de frère (3),

(3) L'auteur avait un frère, tréſorier de la chambre des comptes, qui était en éfet un janſeniſte outré, & qui ſe brouillait toujours avec ſon frère, toutes les fois que celui-ci diſait du bien des jéſuites.

Digitized by Google

Riraient à mon enterrement ;
Et j'aurais l'honneur ſeulement,
Que quelque muſe médiſante
M'afublerait pour monument
D'une épitaphe impertinente.
Vous voyez donc très-clairement,
Qu'il eſt bon que je me conſerve,
Pour être encor témoin longtems
De tous les exploits éclatans
Que le Seigneur Dieu vous réſerve.

Digitized by Google

LETTRE

A MONSIEUR

DE GENOUVILLE (*),

SUR

UNE MALADIE.

NE me ſoupçonne point de cette vanité
Qu'a notre ami Chaulieu de parler de lui-même :
Et laiſſe-moi jouir de la douceur extrême,
De t'ouvrir avec liberté
Un cœur qui te plait & qui t'aime.
De ma muſe, en mes premiers ans,
Tu vis les tendres fruits imprudemment éclore ;
Tu vis la calomnie avec ſes noirs ſerpens,
Des plus beaux jours de mon printems
Obſcurcir la naiſſante aurore.
D'une injuſte priſon je ſubis la rigueur ;
Mais au moins de mon malheur
Je ſus tirer quelque avantage ;
J'apris à m'endurcir contre l'adverſité,
Et je me vis un courage
Que je n'atendais pas de la légéreté,
Et des erreurs de mon jeune âge.

(*) Cette lettre eſt de l'année 1719.

Digitized by Google

Dieux! que n'ai-je eu depuis la même fermeté!
Mais à de moindres allarmes
Mon cœur n'a point réſiſté.
Tu ſais combien l'amour m'a fait verſer de larmes.
Fripon, tu le ſais trop bien,
Toi dont l'amoureuſe adreſſe
M'ôta mon unique bien:
Toi dont la délicateſſe,
Par un ſentiment fort humain,
Aima mieux ravir ma maîtreſſe,
Que de la tenir de ma main.
Mais je t'aimai toujours, tout ingrat & vaurien;
Je te pardonnai tout avec un cœur chrêtien,
Et ma facilité fit grace à ta faibleſſe.
Hélas! pourquoi parler encor de mes amours?
Quelquefois ils ont fait le charme de ma vie;
Aujourd'hui la maladie
En éteint le flambeau peut-être pour toujours.
De mes ans paſſagers la trame eſt raccourcie;
Mes organes laſſés ſont morts pour les plaiſirs;
Mon cœur eſt étonné de ſe voir ſans déſirs.
Dans cet état il ne me reſte
Qu'un aſſemblage vain de ſentimens confus,
Un préſent douloureux, un avenir funeſte,
Et l'afreux ſouvenir d'un bonheur qui n'eſt plus.
Pour comble de malheur je ſens de ma penſée
Se déranger les reſſorts;
Mon eſprit m'abandonne, & mon ame éclipſée
Perd en moi de ſon être, & meurt avant mon corps.
Eſt-ce là ce rayon de l'eſſence ſuprême,

Digitized by Google

Qu'on nous peint ſi lumineux?
Eſt-ce là cet eſprit ſurvivant à nous-mêmes?
Il nait avec nos ſens, croit, s'afaiblit comme eux;
Hélas, périrait-il de même?
Je ne ſais, mais j'oſe eſpérer,
Que de la mort, du tems & des deſtins le maître,
Dieu conſerve pour lui le plus pur de notre être,
Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer.

Digitized by Google

LETTRE

A MADAME

DE FONTAINE-MARTEL. (*).

En 1732.

O Très ſingulière Martel,
J'ai pour vous eſtime profonde:
C'eſt dans votre petit hôtel,
C'eſt ſur vos ſoupers que je fonde
Mon plaiſir, le ſeul bien réel
Qu'un honnête homme ait en ce monde.
Il eſt vrai, qu'un peu je vous gronde;
Mais malgré cette liberté,
Mon cœur vous trouve, en vérité,
Femme à peu de femmes ſeconde;
Car ſous vos cornettes de nuit,
Sans préjugés & ſans faibleſſe,
Vous logez eſprit qui ſéduit,
Et qui tient fort à la ſageſſe.

(*) La comteſſe de Fontaine-Martel, fille du préſident Desbordeaux; elle était telle qu'elle eſt peinte ici. Sa maiſon était très-libre & très-aimable.

Digitized by Google

Or votre ſageſſe n'eſt pas
Cette pointilleuſe harpie,
Qui raiſonne ſur tous les cas,
Et qui, triſte ſœur de l'envie,
Ouvrant un goſier édenté,
Contre la tendre volupté
Toujours prêche, argumente & crie;
Mais celle, qui ſi doucement,
Sans éfort & ſans induſtrie,
Se bornant toute au ſentiment,
Sait juſques au dernier moment
Répandre un charme ſur la vie.
Voyez-vous pas de tous côtés
De très-décrépites beautés,
Pleurant de n'être plus aimables,
Dans leur beſoin de paſſion,
S'afoler de dévotion,
Et rechercher l'ambition
D'être bégueules reſpectables?
Bien loin de cette triſte erreur,
Vous avez, au lieu des vigiles,
Des ſoupers longs, gais & tranquilles;
Des vers aimables & faciles,
Au lieu des fatras inutiles
De Queſnel & de le Tourneur;
Voltaire, au lieu d'un directeur;
Et pour mieux chaſſer toute angoiſſe,
Au curé préférant Campra,
Vous avez loge à l'opéra,
Au lieu de banc dans la paroiſſe:

C'eſt

Digitized by Google

C'eſt que ma maîtreſſe chez vous,
La liberté, ſe voit logée :
Cette liberté mitigée,
A l'œil ouvert, au front ſerein,
A la démarche dégagée,
N'étant ni prude, ni Catin,
Décente, & jamais arangée,
Souriant d'un ſouris badin
A ces paroles chatouilleuſes,
Qui font baiſſer un œil malin
A meſdames les précieuſes.
C'eſt là qu'on trouve la gaîté,
Cette ſœur de la liberté,
Jamais aigre dans la ſatyre,
Toujours vive dans les bons mots,
Se moquant quelquefois des ſots,
Et très-ſouvent, mais à propos,
Permettant au ſage de rire.
Que le ciel béniſſe le cours
D'un ſort auſſi doux que le vôtre!
Martel, l'automne de vos jours
Vaut mieux que le printems d'une autre.

Digitized by Google

LETTRE

écrite de Plombières

A MONSIEUR PALLU

CONSEILLER D'ÉTAT.

Août 1729.

DU fond de cet antre pierreux,
Entre deux montagnes cornues,
Sous un ciel noir & pluvieux,
Où les tonneres orageux
Sont portés sur d'épaisses nues,
Près d'un bain chaud, toujours crotté,
Plein d'une eau qui fume & bouillonne,
Où tout malade empaqueté,
Et tout hypochondre entêté,
Qui sur son mal toujours raisonne,
Se baigne, s'enfume, & se donne
La question pour la santé.
De cet antre, où je vois venir
D'impotentes sempiternelles
Qui toutes pensent rajeunir,
Un petit nombre de pucelles,
Mais un beaucoup plus grand de celles
Qui voudraient le redevenir;

Digitized by Google

Où par le coche on nous amène
De vieux citadins de Nancy,
Et des moines de Commercy,
Avec l'atribut de Lorraine,
Que nous raporterons d'ici.
De ces lieux, où l'ennui foisonne,
J'ose encor écrire à Paris.
Malgré Phœbus, qui m'abandonne,
J'invoque l'amour & les ris;
Ils connaissent peu ma personne;
Mais c'est à Pallu que j'écris,
Alcibiade me l'ordonne;
Alcibiade, qu'à la cour
Nous vimes briller tour-à-tour,
Par ses graces, par son courage,
Gai, généreux, tendre, volage,
Et séducteur comme l'amour,
Dont il fut la brillante image.
L'amour ou le tems l'a défait
Du beau vice d'être infidèle;
Il prétend d'un amant parfait
Etre devenu le modèle.
J'ignore, quel objet charmant
A produit ce grand changement,
Et fait sa conquête nouvelle:
Mais, qui que vous soyez, la belle,
Je vous en fais mon compliment.
On pourait bien, à l'avanture,
Choisir un autre greluchon,
Plus Alcide pour la figure,

Digitized by Google

Et pour le cœur plus Celadon ;
Mais quelqu'un plus aimable ? non,
Il n'en eſt point dans la nature ;
Car, madame, où trouvera-t-on
D'un ami la diſcrétion,
D'un vieux ſeigneur la politeſſe,
Avec l'imagination
Et les graces de la jeuneſſe ;
Un tour de converſation,
Sans empreſſement, ſans pareſſe,
Et l'eſprit monté ſur le ton
Qui plait à gens de toute eſpèce ?
Et n'eſt-ce rien d'avoir tâté
Trois ans de la formalité,
Dont on aſſomme une ambaſſade,
Sans nous avoir rien raporté
De la peſanteé gravité
Dont cent miniſtres font parade ?
A ce portrait ſi peu flaté,
Qui ne voit mon Alcibiade ?

Digitized by Google

LETTRE

A MONSIEUR DE FORMONT,

en lui renvoyant les œuvres de Deſcartes & de Malle-branche.

RImeur charmant, plein de raiſon,
Philoſophe entouré de graces,
Épicure avec Apollon
S'empreſſe à marcher ſur vos traces.
Je renonce au fatras obſcur
Du grand rêveur de l'oratoire (1),
Qui croit parler de l'eſprit pur,
Ou qui veut nous le faire accroire;
Nous diſant qu'on peut, à coup ſûr,
Entretenir Dieu dans ſa gloire.
Ma raiſon n'a pas plus de foi
Pour René, le viſionnaire (2),
Songeur de la nouvelle loi;
Il éblouït plus qu'il n'éclaire;
Dans une épaiſſe obſcurité
Il fait briller des étincelles.
Il a gravement débité

(1) Mallebranche.
(2) Des-Cartes.

Digitized by Google

Un tas brillant d'erreurs nouvelles,
Pour mettre à la place de celles
De la bavarde antiquité.
Dans ſa cervelle trop féconde,
Il prend, d'un air fort important,
Des dés pour aranger le monde;
Bridoye en aurait fait autant.
Adieu. Je vai chez ma Sylvie;
Un eſprit fait comme le mien,
Goûte bien mieux ſon entretien,
Qu'un roman de philoſophie.
De ſes atraits toujours frapé,
Je ne la crois pas trop fidèle;
Mais puiſqu'il faut être trompé,
Je ne veux l'être que par elle.

Digitized by Google

LETTRE

A MONSIEUR

LE PRÉSIDENT HENAUT.

A Luneville ce 28 Novembre 1748.

Vous qui de la chronologie
Avez réformé les erreurs ;
Vous dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle poëſie ;
Vous qui de la philoſophie
Avez ſondé les profondeurs,
Malgré les plaiſirs ſéducteurs
Qui partagèrent votre vie ;
Hénaut, dites-moi, je vous prie,
Par quel art, par quelle magie,
Parmi tant de ſuccès flateurs,
Vous avez déſarmé l'envie ;
Tandis que moi, placé plus bas,
Qui devrais être inconnu d'elle,
Je vois chaque jour la cruelle
Verſer ſes poiſons ſur mes pas ?
Il ne faut point s'en faire accroire ;
J'eus l'air de vouloir m'aficher
Aux murs du temple de mémoire ;
Aux ſots vous ſûtes vous cacher,

Digitized by Google

Je parus trop chercher la gloire,
Et la gloire vint vous chercher.
Qu'un chêne, l'honneur d'un bocage,
Domine sur mille arbrisseaux,
On respecte ses verds rameaux,
Et l'on danse sous son ombrage;
Mais que du tapis d'un gazon
Quelque brin d'herbe ou de fougère
S'élève un peu sur l'horizon,
On l'en arache avec colère.
Je plains le sort de tout auteur,
Que les autres ne plaignent guères,
Si dans ses travaux litéraires
Il veut goûter quelque douceur,
Que des beaux esprits serviteur
Il évite ses chers confrères.
Montagne, cet auteur charmant,
Tour à tour profond & frivole,
Dans son château paisiblement
Loin de tout frondeur malévole,
Doutait de tout impunément,
Et se moquait très-librement
Des bavards fourés de l'école.
Mais quand son élève Charon,
Plus retenu, plus méthodique,
De sagesse donna leçon,
Il fut près de périr, dit-on,
Par la haine théologique.
Les lieux, les tems, l'ocasion,

Digitized by Google

Font votre gloire ou votre chute.
Hier on aimait votre nom,
Aujourd'hui l'on vous persécute.
La Grèce à l'insensé Pyrrhon
Fait élever une statue;
Socrate prêche la raison,
Et Socrate boit la ciguë.
Heureux qui dans d'obscurs travaux
A soi-même se rend utile!
Il faudrait, pour vivre tranquile,
Des amis & point de rivaux.
La gloire est toujours inquiète,
Le bel esprit est un tourment;
On est dupe de son talent;
C'est comme une épouse coquette,
Il lui faut toujours quelque amant.
Sa vanité qui vous obsède,
S'expose à tout imprudemment;
Elle est des autres l'agrément
Et le mal de qui la possède.
Mais finissons ce triste ton,
Est-il si malheureux de plaire?
L'envie est un mal nécessaire,
C'est un petit coup d'aiguillon,
Qui vous force encor à mieux faire.
Dans la carière des vertus
L'ame noble en est excitée.
Virgile avait son Mevius,
Hercule avait son Eurysthée.

Digitized by Google

Que m'importent de vains diſcours,
Qui s'envolent & qu'on oublie?
Je coule ici mes heureux jours
Dans la plus tranquile des cours,
Sans intrigue, ſans jalouſie,
Auprès d'un roi ſans courtiſans (*),
Près de Bouflers & d'Emilie;
Je les vois & je les entens,
Il faut bien que je faſſe envie.

(*) Le roi Staniſlas.

Digitized by Google

LETTRE
A MONSIEUR
LE COMTE ALGAROTTI,
qui était alors à la cour de Saxe.

A Paris ce 21 Février 1747.

Enfant du Pinde & de Cythère,
Brillant & ſage Algarotti,
A qui le ciel a départi
L'art d'aimer, d'écrire & de plaire,
Et dont le charmant caractère
A tous les goûts eſt aſſorti;
Dans vos palais de porcelaine,
Recevez ces frivoles ſons,
Enfilés ſans art & ſans peine,
Au charmant pays des pompons.
O Saxe, que nous vous aimons!
O Saxe, que nous vous devons
D'amour & de reconnaiſſance!
C'eſt de votre ſein que ſortit
Le héros qui venge la France
Et la nymphe qui l'embellit.
Aprenez que cette dauphine
Ici chaque jour acomplit
Ce que votre muſe divine
Dans ſes lettres m'avait prédit.

Digitized by Google

Vous penſerez que je l'ai vue,
Quand je vous en dis tant de bien,
Et que je l'ai même entendue;
Je vous jure qu'il n'en eſt rien,
Et que ma muſe peu connue,
En vous répétant dans ces vers
Cette vérité toute nue,
N'eſt que l'écho de l'univers.
Une dauphine eſt entourée,
Et l'étiquette eſt ſon tourment.
J'ai laiſſé paſſer prudemment,
Des paniers la foule titrée,
Qui remplit tout l'apartement
De ſa bigarure dorée.
Virgile était-il le premier
A la toilette de Livie?
Il laiſſait paſſer Cornelie,
Les ducs & pairs, le chancelier,
Et les cordons bleus d'Italie,
Et s'amuſait ſur l'eſcalier
Avec Tibulle & Polymnie.
Mais à la fin j'aurai mon tour;
Les dieux ne me refuſent guère;
Je fais aux graces chaque jour
Une très-dévote prière.
Je leur dis, filles de l'amour,
Daignez, à ma muſe diſcrette
Acordant un peu de faveur,
Me préſenter à votre ſœur,
Quand vous irez à ſa toilette.

Digitized by Google

Que vous dirai-je maintenant
Du dauphin & de cette afaire ;
De l'amour & du ſacrement ?
Les dames d'honneur de Cythère
En pouraient parler dignement ;
Mais un profane doit ſe taire.
Sa cour dit qu'il s'ocupe à faire
Une famille de héros ,
Aínſi qu'ont fait très à propos
Son ayeul & ſon digne père.
Daignez pour moi remercier
Votre miniſtre magnifique :
D'un fade éloge poëtique
Je pourais fort bien l'ennuyer ;
Mais je n'aime pas à louer ;
Et ces ofrandes ſi chéries
Des belles & des potentats ,
Gens tous nouris de flateries ,
Sont un bijou qui n'entre pas
Dans ſon baguier de pierreries.
Adieu ; faites bien au Saxon
Goûter les vers de l'Italie ,
Et les vérités de Newton ;
Et que votre muſe polie
Parle encor ſur un nouveau ton ,
De notre immortelle Émilie.

Digitized by Google

RÉPONSE
A MONSIEUR
LE CARDINAL QUIRINI,

A Berlin ce 12 Décembre 1751.

QUoi vous voulez donc que je chante
Ce temple orné par vos bienfaits,
Dont aujourd'hui Berlin se vante!
Je vous admire, & je me tais.
Comment sur les bords de la Sprée,
Dans cette infidèle contrée
Où de Rome on brave les loix;
Pourai-je élever une voix
A des cardinaux consacrée?
Éloigné des murs de Sion,
Je gémis en bon catholique.
Hélas, mon prince est hérétique;
Et n'a point de dévotion.
Je vois avec componction,
Que dans l'infernale sequelle
Il sera près de Cicéron,
Et d'Aristide & de Platon;
Ou vis-à-vis de Marc-Aurèle.

Digitized by Google

On ſait que ces eſprits fameux
Sont punis dans la nuit profonde;
Il faut qu'il ſoit damné comme eux,
Puiſqu'il vit comme eux dans ce monde.
Mais ſurtout que je ſuis fâché
De le voir toujours entiché
De l'énorme & cruel péché
Que l'on nomme la tolérance!
Pour moi je frémis quand je penſe
Que le muſulman, le payen,
Le quacre & le luthérien,
L'enfant de Genève & de Rome,
Chez lui tout eſt reçu ſi bien,
Pourvu que l'on ſoit honnête homme.
Pour comble de méchanceté,
Il a ſu rendre ridicule
Cette ſainte inhumanité,
Cette haine dont ſans ſcrupule
S'arme le dévot entêté,
Et dont ſe raille l'incrédule.
Que ferai-je, grand cardinal,
Moi chambellan très-inutile
D'un prince endurci dans le mal,
Et proſcrit dans notre évangile?
Vous dont le front prédeſtiné
A nos yeux doublement éclate,
Vous dont le chapeau d'écarlate
Des lauriers du Pinde eſt orné;
Qui marchant ſur les pas d'Horace,
Et ſur ceux de ſaint Auguſtin,

Digitized by Google

Suivez le raboteux chemin
Du paradis & du parnaſſe,
Convertiſſez ce rare eſprit;
C'eſt à vous d'inſtruire & de plaire;
Et la grace de JÉSUS-CHRIST
Chez vous brille en plus d'un écrit,
Avec les trois graces d'Homère.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE

A MADAME DE GONDRIN,

DEPUIS

MAD. LA COMTESSE DE TOULOUSE,

Sur le péril qu'elle avait couru en traverſant la Loire en 1719.

SAvez-vous, gentille douairière,
Ce que dans Sully l'on faiſait,
Lors qu'Eole vous conduiſait
D'une ſi terrible manière ?
Le malin Perigni riait,
Et pour vous déja préparait
Une épitaphe familière,
Diſant qu'on vous repêcherait
Inceſſamment dans la rivière,
Et qu'alors il obſerverait
Ce que votre humeur un peu fière
Sans ce hazard lui cacherait.
Cependant l'Eſpar, la Valière,
Guiche, Sully, tout ſoupirait;
Et l'abbé Courtin qui pleurait,
En voyant votre heure dernière,
Adreſſait à Dieu ſa prière,

Digitized by Google

Et pour vous tout bas murmurait
Quelque oraiſon de ſon bréviaire,
Qu'alors, contre ſon ordinaire,
Dévotement il fredonnait,
Dont à peine il ſe ſouvenait,
Et que même il n'entendait guère.
Mais quel ſpectacle! j'enviſage
Les amours qui de tous côtés
S'opoſe à l'afreuſe rage
Des vents contre vous irités.
Je les vois: ils ſont à la nage,
Et plongés juſqu'au cou dans l'eau;
Ils conduiſent votre bateau,
Et vous voilà ſur le rivage.
Gondrin, ſongez à faire uſage
Des jours qu'amour a conſervés;
C'eſt pour lui qu'il les a ſauvés;
Il a des droits ſur ſon ouvrage.

Digitized by Google

ÉPITRE

A . . . . . .

Fourmont, vous, & les Dudeffans,
C'eſt à dire les agrémens,
L'eſprit, les bons mots, l'éloquence,
Et vous, plaiſirs qui valez tout,
Plaiſirs que je ſuivis par goût,
Et les Newtons par complaiſance;
Que m'ont ſervi tous ces éforts
De notre incertaine ſcience,
Et ces quarrés de la diſtance,
Ces corpuſcules, ces reſſorts,
Cet infini ſi peu traitable?
Hélas! tout ce qu'on dit des corps
Rend-il le mien moins miſérable?
Mon eſprit eſt-il plus heureux,
Plus droit, plus éclairé, plus ſage,
Quand de René, le ſonge creux,
J'ai lu le romaneſque ouvrage?
Quand avec l'oratorien (*)
Je vois qu'en Dieu je ne vois rien,
Ou qu'après quarante eſcalades
Au château de la vérité,
Sur le dos de Leibnitz monté,
Je ne trouve que des monades?

(*) Mallebranche.

Digitized by Google

Ah! fuyez, ſonges impoſteurs,
Ridicule & froide chimère;
Et puiſqu'il nous faut des erreurs,
Que nos menſonges ſachent plaire.
L'eſprit méthodique & commun
Qui calcule un, par un, donne un,
S'il fait ce métier importun,
C'eſt qu'il n'eſt pas né pour mieux faire.
Du creux profond des antres ſourds
De la ſombre philoſophie,
Ne voyez vous pas Émilie
S'avancer avec les amours?
Sans ce cortège qui toujours
Juſqu'à Bruxelles l'a ſuivie,
Elle aurait perdu ſes beaux jours,
Avec ſon Leibnitz qui m'ennuye.

Digitized by Google

ÉPITHALAME

SUR LE MARIAGE DE Mr. LE DUC DE RICHELIEU AVEC MADEMOISELLE DE GUISE,

EN 1734.

UN prêtre, un oui, trois mots latins,
A jamais fixent vos deſtins;
Et le célébrant d'un village,
Dans la chapelle de Montjeu,
Très-chrêtiennement vous engage
A coucher avec Richelieu,
Avec Richelieu, ce volage,
Qui va jurer par ce ſaint nœu
D'être toujours fidèle & ſage.
Nous nous en défions un peu;
Et vos grands yeux noirs pleins de feu,
Nous raſſurent bien davantage
Que les ſermens qu'il fait à Dieu.
Mais vous, madame la ducheſſe,
Quand vous reviendrez à Paris,
Songez-vous combien de maris
Viendront ſe plaindre à vôtre alteſſe?

Digitized by Google

Ces nombreux cocus qu'il a faits
Ont mis en vous leur eſpérance ;
Ils diront voyant vos attraits,
Dieux ! quel plaiſir que la vengeance !
Vous ſentez bien qu'ils ont raiſon,
Et qu'il faut punir le coupable ;
L'heureuſe loi du talion
Et des loix la plus équitable.
Quoi votre cœur n'eſt point rendu ?
Votre ſévérité me gronde ?
Ah ! quelle eſpèce de vertu,
Qui fait enrager tout le monde.
Faut-il donc que de vos apas
Richelieu ſoit l'unique maître ?
Eſt-il dit qu'il ne ſera pas
Ce qu'il a tant mérité d'être ?
Soyez donc ſage, s'il le faut,
Que ce ſoit là votre chimère ;
Avec tous les talens de plaire,
Il faut bien avoir un défaut.
Dans cet emploi noble & pénible
De garder ce qu'on nomme honneur,
Je vous ſouhaite un vrai bonheur ;
Mais voilà la choſe impoſſible.

Digitized by Google

LETTRE

A MONSIEUR

LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU,

A qui le Sénat de Gènes avait érigé une ſtatue (*).

JE la verrai cette ſtatue,
Que Gènes élève juſtement
Au héros qui l'a défendue.
Votre grand-oncle, moins brillant,
Vit ſa gloire moins étendue;
Il ſerait jaloux à la vue
De cet unique monument.
Dans l'âge frivole & charmant,
Où le plaiſir ſeul eſt d'uſage,
Où vous reçûtes en partage
L'art de tromper ſi tendrement,
Pour modeler ce beau viſage,
Qui de Vénus ornait la cour,
On eut pris celui de l'amour,
Et ſurtout de l'amour volage;
Et quelques traits moins enfantins
Auraient été la vive image
Du Dieu qui préſide aux jardins.

(*) A Luneville le 18 Novembre 1748.

Digitized by Google

Ce double & charmant avantage
Peut diminuer à la fin ;
Mais la gloire augmente avec l'âge.
Du ſculpteur la modeſte main
Vous fera l'air moins libertin ;
C'eſt de quoi mon héros enrage.
On ne peut filer tous ſes jours
Sur le trône heureux des amours :
Tous les plaiſirs ſont de paſſage ;
Mais vous ſaurez régner toujours
Par l'eſprit & par le courage.
Les traits du Richelieu coquet,
De cette aimable créature,
Se trouveront en mignature
Dans mille boëtes à portrait,
Où Macé mit votre figure.
Mais ceux du Richelieu vainqueur,
Du héros, ſoutien de nos armes,
Ceux du père, du défenſeur
D'une république en alarmes,
Ceux de Richelieu ſon vengeur,
Ont pour moi cent fois plus de charmes.
Pardon. Je ſens tous les travers
De la morale où je m'engage :
Pardon ; vous n'êtes pas ſi ſage
Que je le prétens dans ces vers.
Je ne veux pas que l'univers
Vous croye un grave perſonnage.
Après ce jour de Fontenoi,
Où couvert de ſang & de poudre,

Digitized by Google

On nous vit ramener la foudre
Et la victoire à votre roi :
Lorſque prodiguant votre vie,
Vous eutes fait pâlir d'éfroi,
Les Anglais, l'Autriche, & l'envie,
Vous revintes vîte à Paris,
Mêler les myrtes de Cypris
A tant de palmes immortelles.
Pour vous ſeul, à ce que je vois,
Le tems & l'amour n'ont point d'ailes ;
Et vous ſervez encor les belles,
Comme la France & les Génois.

Digitized by Google

LETTRE

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MADAME LA DUCHESSE DU MAINE,

Sur la victoire remportée par le roi à Lauſelt.

AUguſte fille & mère de héros,
Vous ranimez ma voix faible & caſſée,
Et vous voulez que ma muſe laſſée,
Comme LOUIS ignore le repos.
D'un crayon vrai, vous m'ordonnez de peindre
Son cœur modeſte, & ſes brillans exploits,
Et Cumberland, que l'on a vu deux fois
Chercher ce roi, l'admirer & le craindre:
Mais des bons vers l'heureux tems eſt paſſé;
L'art des combats eſt l'art où l'on excelle:
Notre Alexandre en vain cherche un Apelle;
LOUIS s'élève, & le ſiécle eſt baiſſé.
De Fontenoy le nom plein d'harmonie
Pouvait au moins ſeconder le génie:
Boileau pâlit au ſeul nom de Woërden;
Que dirait-il, ſi non loin d'Helderen,
Il eut falu ſuivre entre les deux Nethes
Bathiani ſi ſavant en retraites,

Digitized by Google

Avec d'Eſtrée à Roſmal s'avancer,
La gloire parle, & LOUIS me réveille;
Le nom du roi charme toujours l'oreille;
Mais que Lawfelt eſt rude à prononcer!
Et quel beſoin de nos panégyriques,
Diſcours en vers, épitres héroïques,
Enregiſtrés, viſés par Crébillon (1),
Signés (2) Marville, & jamais Apollon?
De votre fils je connais l'indulgence;
Il recevra ſans courroux mon encens;
Car la bonté, la ſœur de la vaillance,
De vos ayeux paſſa dans vos enfans;
Mais tout lecteur n'eſt pas ſi débonnaire;
Et ſi j'avais, peut-être téméraire,
Repréſenté vos fiers carabiniers
Donnans l'exemple aux plus braves guerriers;
Si je peignais ce ſoutien de nos armes,
Ce petit-fils, ce rival de Condé,
Du Dieu des vers ſi j'étais ſecondé,
Comme il le fut par le dieu des alarmes;
Plus d'un cenſeur, encor avec dépit,
M'accuſerait d'en avoir trop peu dit.
Très-peu de gré, mille traits de ſatyre,
Sont le loyer de quiconque oſe écrire;
Mais pour ſon prince il faut ſavoir ſoufrir:
Il eſt partout des riſques à courir;

(1) Monſieur Crébillon de l'académie françaiſe, examinateur des écrits en une feuille préſentés à la police.

(2) Monſieur Faydeau de Marville alors lieutenant de police.

Digitized by Google

Et la cenſure, avec plus d'injuſtice,
Va tous les jours acharner ſa malice
Sur des héros, dont la fidélité
L'a mieux ſervi, que je ne l'ai chanté.
Allons, parlez, ma noble académie
Sur vos lauriers êtes-vous endormie?
Repréſentez ce conquérant humain,
Ofrant la paix, le tonnerre à la main:
Ne louez point, auteurs, rendez juſtice;
Et comparant aux ſiécles reculés
Le ſiécle heureux, les jours dont vous parlez,
Liſez Céſar, vous connaitrez Maurice (3).
Si de l'état vous aimez les vengeurs,
Si la patrie eſt vivante en vos cœurs,
Voyez ce chef dont l'active prudence
Venge à la fois Gènes, Parme & la France;
Chantez Belliſle; élevez dans vos vers
Un monument au généreux Bouflers;
Il eſt d'un ſang qui fut l'apui du trône:
Il eut pu l'être; & la faulx du trépas
Tranche ſes jours échapés à Bellone,
Au ſein des murs délivrés par ſon bras.
Mais quelle voix aſſez forte, aſſez tendre,
Saura gémir ſur l'héroïque cendre
De ces héros que Mars priva du jour,
Aux yeux d'un roi, leur père & leur amour?
O vous, ſurtout, infortuné Bavière,
Jeune Froulay, ſi digne de nos pleurs,

(3) Maurice comte de Saxe.

Digitized by Google

Qui chantera votre vertu guerrière?
Sur vos tombeaux qui répandra des fleurs?
Anges des cieux, puiſſances immortelles,
Qui préſidez à nos jours paſſagers,
Sauvez Lautrec au milieu des dangers;
Mettez Ségur à l'ombre de vos ailes;
Déja Rocou vit déchirer ſon flanc:
Ayez pitié de cet âge ſi tendre;
Ne verſez pas les reſtes de ce ſang,
Que pour Louis il brule de répandre:
De cent guerriers couronnez les beaux jours:
Ne frapez pas Bonac & d'Aubeterre,
Plus acablés ſous de cruels ſecours
Que ſous les coups des foudres de la guerre.
Mais, me dit-on, faut-il à tout propos
Donner en vers des liſtes de héros?
Sachez qu'en vain l'amour de la patrie
Dicte vos vers, au vrai ſeul conſacrés;
On flate peu ceux qu'on a célébrés,
On déplait fort à tous ceux qu'on oublie.
Ainſi toujours le danger ſuit mes pas;
Il faut livrer preſqu'autant de combats,
Qu'en a cauſé ſur l'onde, & ſur la terre,
Cette balance utile à l'Angleterre.
Ceſſez, ceſſez, digne ſang de Bourbon,
De ranimer mon timide Apollon,
Et laiſſez-moi tout entier à l'hiſtoire;
C'eſt là qu'on peut, ſans génie & ſans art
Suivre Louis de l'Eſcaut juſqu'au Jart:
Je dirai tout, car tout eſt à ſa gloire:

Digitized by Google

Il fait la mienne, & je me garde bien
De reſſembler à ce grand ſatyrique (4),
De ſon héros diſcret hiſtorien,
Qui pour écrire un beau panégyrique
Fut bien payé, mais qui n'écrivit rien.

(4) Boileau.

Digitized by Google

LETTRE

A MONSIEUR

DE CIDEVILLE,

Conseiller au parlement de Rouen.

DEvers Pâques on doit pardonner
Aux chrêtiens qui font pénitence:
Je l'ai fait: un si long silence
A de quoi me faire damner.
Donnez-moi plénière indulgence.
Après avoir en grand courier
Voyagé pour chercher un sage,
J'ai regagné mon colombier,
Je n'en veux sortir davantage;
J'y trouve ce que j'ai cherché;
J'y vis heureux, j'y suis caché.
Le trône, & son fier esclavage,
Ces grandeurs dont on est touché,
Ne valent pas notre hermitage.
Vers les champs hyperboréens,
J'ai vu des rois dans la retraite,
Qui se croyaient des Antonins;
J'ai vu s'enfuir leurs bons desseins
Aux premiers sons de la trompette.

Digitized by Google

Ils ne ſont plus rien que des rois.
Ils vont par de ſanglans explois,
Prendre ou ravager des provinces :
L'ambition les a ſoumis ;
Moi j'y renonce. Adieu les princes,
Il ne me faut que des amis.

MADRIGAL,

Digitized by Google

MADRIGAL

A MADAME DE ***

Sur un paſſage de Pope.

POpe l'anglais, ce ſage ſi vanté,
Dans ſa morale au parnaſſe embellie,
Dit que les biens, les ſeuls biens de la vie,
Sont le repos, l'aiſance & la ſanté.
Il s'eſt trompé. Quoi! dans l'heureux partage
Des dons du ciel faits à l'humain ſéjour,
Ce triſte Anglais n'a pas compté l'amour?
Qu'il eſt à plaindre! il n'eſt heureux ni ſage.

A LA MEME,

En lui envoyant les œuvres myſtiques de Fénelon.

QUand de la Guion le charmant directeur
Diſait au monde, aimez Dieu pour lui-même,
Oubliez vous dans votre heureuſe ardeur,
On ne crut point à cet amour extrême:
On le traita de chimère & d'erreur,
On ſe trompait; je connais bien mon cœur,
Et c'eſt ainſi, belle Églé, qu'il vous aime.

Digitized by Google

A LA MEME.

DE votre esprit la force est si puissante,
Que vous pouriez vous passer de beauté;
De vos atraits la trace est si piquante,
Que sans esprit vous m'auriez enchanté.
Si votre cœur ne sait pas comme on aime,
Ces dons charmans sont des dons superflus;
Un sentiment est cent fois au dessus
Et de l'esprit, & de la beauté même.

MADRIGAL,

A MADAME DE **.

LES DEUX AMOURS.

CErtain enfant qu'avec crainte on caresse,
Et qu'on connaît à son malin souris,
Court en tous lieux précédé par les ris,
Mais trop souvent suivi de la tristesse.
Dans les cœurs des humains il entre avec soupleſſe,
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il est un autre amour, fils craintif de l'estime,
Soumis dans ses chagrins, constant dans ses désirs,
Que la vertu soutient, que la candeur anime,
Qui résiste aux rigueurs & croît par les plaisirs.

Digitized by Google

De cet amour le flambeau peut paraître
Moins éclatant; mais ses feux sont plus doux.
Voilà le DIEU que mon cœur veut pour maître,
Et je ne veux le servir que pour vous.

A LA MEME.

TOut est égal, & la nature sage
Veut au niveau ranger tous les humains:
Esprit, raison, beaux yeux, charmant visage;
Fleur de santé, doux loisir, jours sereins;
Vous avez tout, c'est là votre partage.
Moi, je parais un être infortuné,
De la nature enfant abandonné,
Et n'avoir rien semble mon apanage;
Mais vous m'aimez, les dieux m'ont tout donné.

Digitized by Google

ÉPITRE

A DAPHNÉ,

CÉLÉBRE ACTRICE.

Belle Daphné, peintre de la nature,
Vous l'imitez, & vous l'embelliſſez.
La voix, l'eſprit, la grace, la figure,
Le ſentiment n'eſt point encor aſſez;
Vous nous rendez ces prodiges d'Athène
Que le génie étalait ſur la ſcène.
Quand dans les arts de l'eſprit & du goût
On eſt ſublime, on eſt égale à tout.
Que dis-je! on règne: & d'un peuple fidèle
On eſt chéri, ſurtout ſi l'on eſt belle.
O ma Daphné! qu'un deſtin ſi flateur
Eſt diférent du deſtin d'un auteur!
Je crois vous voir ſur ce brillant théâtre,
Où tout Paris de vôtre art idolâtre
Porte en tribut ſon eſprit & ſon cœur.
Vous récitez des vers plats & ſans grace,
Vous leur donnez la force & la douceur;
D'un froid récit vous réchaufez la glace.
Les contre-ſens deviennent des raiſons.
Vous exprimez par vos ſublimes ſons,
Par vos beaux yeux, ce que l'auteur veut dire;

Digitized by Google

Vous lui donnez tout ce qu'il croit avoir ;
Vous exercez un magique pouvoir,
Qui fait aimer ce qu'on ne saurait lire.
On bat des mains, & l'auteur ébaudi
Se remercie, & pense être aplaudi.
La toile tombe ; alors le charme cesse.
Le spectateur aportait des présens
Assez communs de siflets & d'encens ;
Il fait deux lots quand il sort de l'yvresse.
L'un pour l'auteur, l'autre pour son apui,
L'encens pour vous, & les siflets pour lui.
Vous cependant au doux bruit des éloges
Qui vont pleuvant de l'orchestre & des loges,
Marchant en reine, & traînant après vous
Vingt courtisans l'un de l'autre jaloux,
Vous admettez près de vôtre toilette
Du noble essain la cohue indiscrette ;
L'un dans la main vous glisse un billet doux,
L'autre à Passi vous propose une fête.
Josse avec vous veut souper tête à tête ;
Candale y soupe, & rit tout haut d'eux tous.
On vous entoure, on vous presse, on vous lasse.
Le pauvre auteur est tapi dans un coin,
Se fait petit, tient à peine une place.
Certain marquis l'apercevant de loin,
Dit, ah ! c'est vous, bon jour, monsieur Pancrace,
Bon jour : vraiment votre piéce a du bon.
Pancrace fait révérence profonde,
Bégaie un mot, à quoi nul ne répond,
Puis se retire, & se croit du beau monde.

Digitized by Google

Un intendant des plaiſirs dits menus,
Chez qui les arts ſont toujours bien venus,
Grand connaiſſeur, & pour vous plein de zéle,
Vous avertit que la piéce nouvelle
Aura l'honneur de paraître à la cour.
Vous arivez conduite par l'amour;
On vous préſente à la reine, aux princeſſes,
Aux vieux ſeigneurs, qui dans leurs vieux propos
Vont regrettant le chant de la Duclos (1).
Vous recevez complimens & careſſes;
Chacun accourt, chacun dit, la voilà;
De tous les yeux vous êtes remarquée,
De mille mains on vous verrait claquée
Dans le ſalon, ſi le roi n'était là.
Pancrace ſuit: un gros huiſſier lui ferme
La porte au nez; il reſte comme un terme,
La bouche ouverte, & le front interdit,
Tel que Francus, qui tout brillant de gloire,
Ayant en cour préſenté ſon mémoire,
Crêve à la fois d'orgueil & de dépit.
Il gratte, il gratte, il ſe préſente, il dit,
Je ſuis l'auteur. — Hélas! mon pauvre hère,
C'eſt pour cela que vous n'entrerez pas.
Le malheureux honteux de ſa miſère
S'eſquive en hâte, & murmurant tout bas
De voir en lui les neufs muſes bannies;

(1) Actrice qui avait une belle voix, mais qui chantait plus qu'elle ne déclamait; ce défaut était encor moins inſuportable que celui de nos acteurs modernes dont la plupart déclament comme on lit la gazette.

Digitized by Google

Du tems passé regrettant les beaux jours,
Il rime encor, & s'étonne toujours
Du peu de cas qu'on fait des grands génies.
Pour l'achever, quelque compilateur,
Froid gazetier, jaloux d'un froid auteur,
Quelque Fréron (2), dans l'*ane literaire*
Vient l'entamer de sa dent mercenaire;
A l'aboyeur il reste abandonné
Comme un esclave aux bêtes condamné.
Voilà son sort: & puis cherchez à plaire.
Mais c'est bien pis, hélas! s'il réussit;
L'envie alors, Euménide implacable,
Chez les vivans harpie insatiable,
Que la mort seule à grand'peine adoucit,
L'afreuse envie active, impatiente,
Versant le fiel de sa bouche écumante,
Court à Paris par de longs sifflemens
Dans leurs greniers réveiller ses enfans.
A cette voix, les voilà qui descendent,
Qui dans le monde à grands flots se répandent,
En manteau court, en soutane, en rabat;
En petit maître, en petit magistrat:
Écoutez-les: cette œuvre dramatique
Est dangereuse, & l'auteur hérétique:
Maître Abraham va sur lui distillant
L'acide impur qu'il vendait sur la Loire (3);

(2) Auteur d'un journal ridicule intitulé l'année litéraire. Les plaisants l'apellaient l'ane litéraire.

(3) Abraham Chaumex avait vendu du vinaigre à Orléans avant de vendre ses préjugez légitimes contre l'encyclopédie.

Digitized by Google

Maître Cervié dans sa pesante histoire
Qu'on ne lit point, condamne son talent.
Un petit singe à face de Terfite,
Au sourcil noir, à l'œil noir, au teint gris,
Bel esprit faux qui hait les bons esprits,
Fou sérieux que le bon sens irite,
Écho des sots, trompette des pervers,
En prose dure insulte les beaux vers,
Poursuit le sage, & noircit le mérite.
Mais écoutez ces vieux loups-garous
Persécuteurs de l'art des Euripides,
Qui vont heurlant en phrases insipides
Contre la scène & même contre vous.
Quand vos talens entraînent au théâtre
Un peuple entier de vôtre art idolâtre,
Un possédé dans le fond d'un tonneau,
Qu'on coupe en deux & qu'un vieux dais surmonte,
Crie au scandale, à l'horreur, à la honte;
Et vous dépeint au public abusé
Comme un démon en fille déguisé,
Ainsi toujours unissant les contraires,
Nos chers Français dans leurs têtes légères,
Que tous les vents font tourner à leur gré,
Vont difamant ce qu'ils ont admiré.
O mes amis, raisonnez, je vous prie;
Un mot suffit. Si cet art est impie,
Sans répugnance il le faut abjurer;
S'il ne l'est pas, il le faut honorer.

Digitized by Google

LES CHEVAUX ET LES ANES, OU *ÉTRENNES AUX SOTS.*

1 Janvier 1761.

A Ces beaux jeux inventés dans la Grèce,
Combats d'eſprit, ou de force, ou d'adreſſe,
Jeux ſolemnels, écoles des héros,
Un gros Thébain qui ſe nommait Bathos,
Aſſez connu par ſa craſſe ignorance,
Par ſa lézine & ſon impertinence,
D'ambition tout comme un autre épris,
Voulut paraitre & prétendit aux prix.
C'était la courſe. Un beau cheval de Thrace,
Aux crins flotans, à l'œil brillant d'audace,
Vif & docile, & léger à la main,
Vint préſenter ſon dos à mon vilain.
Il demandait des houſſes, des aigrettes,
Un beau harnois, de l'or ſur ſes boſſettes.
Le bon Bathos quelque tems marchanda,
Un certain âne alors ſe préſenta;

Digitized by Google

L'âne disait, mieux que lui je sais braire,
Et vous verrez que je sais mieux courir;
Pour des chardons je m'offre à vous servir;
Préférez-moi. Mon Bathos le préfère.
Sûr du triomphe il sort de la maison.
Voilà Bathos monté sur son grison.
Il veut courir. La Grèce était railleuse.
Plus l'assemblée était belle & nombreuse,
Plus on sifflait. Les Bathos en ce tems
N'imposaient pas silence aux bons plaisans.
Profitez bien de cette belle histoire,
Vous qui suivez les sentiers de la gloire;
Vous qui briguez ou donnez des lauriers,
Distinguez bien les ânes des coursiers.
En tout état, & dans toute science,
Vous avez vu plus d'un Bathos en France;
Et plus d'un âne a mangé quelquefois
Au ratelier des coursiers de nos rois.
L'abbé Dubois (1) fameux par sa vessie,
Mit sur son front très-ateint de folie,
La même mître, hélas! qui décora
Ce Fénélon que l'Europe admira.
Au Ciceron des oraisons funèbres,
Sublime auteur de tant d'écrits célèbres,
Qui sucéda dans l'emploi glorieux
De cultiver l'esprit des demi-dieux?

(1) C'est le cardinal Dubois mort de la suite de ses débauches qui lui avaient causé un ulcère purulent dans la vessie; il était archevêque de Cambrai, premier ministre & très-courtisé par cette même Rome qui condamna Fénélon.

Digitized by Google

Un théatin, un Boyer. Mais qu'importe,
Quand l'arbre eſt beau, quand ſa ſève eſt bien forte,
Qu'il ſoit taillé par Benigne ou Boyer?
De très-bons fruits viennent ſans jardinier.
C'eſt dans Paris, dans notre immenſe ville,
En grands eſprits, en ſots toujours fertile,
Mes chers amis, qu'il faut bien nous garder
Des charlatans qui viennent l'inonder.
Les vrais talens ſe taiſent ou s'enfuyent,
Découragés des dégouts qu'ils eſſuyent.
Les faux talens ſont hardis, éfrontés,
Souples, adroits, & jamais rebutés.
Que de Frélons vont pillant les abeilles!
Que de Danchets s'érigent en Corneilles!
Que de Gauchats (2) ſemblent des Maſſillons!
Que de Le Dains ſuccèdent aux Bignons!
Virgile meurt, Bavius le remplace.
Après Lulli nous avons vu Colaſſe.
Après Le Brun Coypel obtint l'emploi
De premier peintre, ou barbouilleur du roi.
Ah! mon ami, malgré ta ſuffiſance,
Tu n'étais pas premier peintre de France.
Le lourd Crevier (3), pédant, craſſeux & vain,
Prend hardiment la place de Rollin,

(2) Gauchat, mauvais auteur de quelques brochures.

(3) Crevier, mauvais auteur d'une hiſtoire romaine, & d'une hiſtoire de l'univerſité, & beaucoup plus fait pour la ſeconde que pour la première. Il a depuis fait un libelle contre le célèbre Monteſquieu, dans lequel il s'éforce de prouver que Monteſquieu n'était pas chrétien. Voilà un beau ſervice

Digitized by Google

Comme un valet prend l'habit de ſon maître.
Que voulez-vous? chacun cherche à paraître.
C'eſt un plaiſir de voir ces poliſſons
Qui du bon goût nous donnent des leçons,
Ces étourdis calculans en finance,
Et ces bourgeois qui gouvernent la France,
Et ces gredins qui d'un air magiſtral
Pour quinze ſous grifonnant un journal,
Journal chrétien, connu par ſa ſotiſe,
Vont ſe quarrant en princes de l'égliſe,
Et ces faquins qui d'un ton familier
Parlent au roi du haut de leur grenier.
Nul à Paris ne ſe tient dans ſa ſphère,
Dans ſon métier, ni dans ſon caractère;
Et parmi ceux qui briguent quelque nom,
Ou quelque honneur, ou quelque penſion,
Qui des dévots afectent la grimace,
L'abbé La Coſte (4) eſt le ſeul à ſa place.
Le roi, dit-on, bannira ces abus;
Il le voudrait, ſes ſoins ſont ſuperflus.
Il ne peut dire en un arêt en forme,
Impertinens, je veux qu'on ſe reforme,
Que le journal de Trévoux ſoit meilleur,
Guion moins plat, Moreau plus fin railleur.
La cour enjoint à Jaque hétérodoxe
De courir moins après le paradoxe;

que cet homme rend à notre religion, de chercher à nous convaincre qu'elle était mépriſée par un grand homme. La monture de Bathos parait aſſez convenable à ce monſieur.

(4) L'abbé La Coſte, employé à Toulon ſur les galères du roi.

Digitized by Google

Je lui défens de jamais dénigrer
Des arts charmans qui peuvent l'honorer ;
Je veux, j'entends que sous mon règne auguſte
Tout bon Français ait l'eſprit ſage & juſte ;
Que nul Robin ne ſoit préſomptueux,
Nul moine fier, nul avocat verbeux.
Oui le raport, dans mon conſeil, j'ordonne,
Que la raiſon s'introduiſe en ſorbonne,
Que tout auteur ſache me réjouir,
Ou m'éclairer ; car tel eſt mon plaiſir.
Un tel édit ſerait plus inutile
Que les ſermons prêchés par la Neuville.
Donc on aurait grande obligation
A qui pourait, par exhortation,
Par vers heureux, & par douce éloquence,
Porter nos gens à moins d'extravagance,
Admoneſter par nom & par ſurnom
Ces ennemis jurés de la raiſon.
On pourait dire aux malins moliniſtes,
A leurs rivaux les rudes janſéniſtes,
Aux gens du gréfe, aux univerſités,
Aux faux dévots d'honnêtes vérités.
Je les dirai, n'en ſoyez point en peine,
Chacun de vous obtiendra ſon étrenne.
Meſſieurs les ſots, je dois en bon chrétien,
Vous feſſer tous : car c'eſt pour votre bien.

Digitized by Google

ÉPITRE
AU ROI.

Présentée à SA MAJESTÉ, *au camp devant Fribourg.*

VOus, dont l'Europe entière aime ou craint la justice,
Brave & doux à la fois, prudent sans artifice,
Roi nécessaire au monde, où portez-vous vos pas?
De la fièvre échapé, vous courez aux combats!
Vous volez à Fribourg! En vain la Peyronie (*)
Vous disait, „ arêtez, ménagez votre vie;
„ Il vous faut du régime, & non des soins guerriers;
„ Un héros peut dormir couronné de lauriers.
Le zèle a beau parler, vous n'avez pû le croire.
Rebelle aux médecins, & fidèle à la gloire,
Vous bravez l'ennemi, les assauts, les saisons;
Le poids de la fatigue & le feu des canons.
Tout l'état en frémit, & craint votre courage.
Vos ennemis, grand roi, le craignent davantage:
Ah! n'éfrayez que Vienne, & rassûrez Paris:
Rendez, rendez la joye à vos peuples chéris:
Rendez-nous ce héros, qu'on admire & qu'on aime.
Un sage nous a dit, que le seul bien suprême,
Le seul bien, qui du moins ressemble au vrai bonheur,
Le seul digne de l'homme, est de toucher un cœur.
Si ce sage eut raison, si la philosophie
Plaça dans l'amitié le charme de la vie,

(*) Premier chirurgien du roi.

Digitized by Google

Quel eſt donc, juſtes dieux! le deſtin d'un bon roi,
Qui dit, ſans ſe flater, tous les cœurs ſont à moi!
A cet empire heureux qu'il eſt beau de prétendre!
Vous qui le poſſédez, venez, daignez entendre
Des bornes de l'Alſace aux remparts de Paris
Ce cri que l'amour ſeul forme de tant de cris.
Accourez, contemplez ce peuple dans la joye,
Béniſſant le héros que le ciel lui renvoye.
Ne le voyez-vous pas, tout ce peuple à genoux,
Tous ces avides yeux qui ne cherchent que vous,
Tous nos cœurs enflammés volant ſur notre bouche?
C'eſt-là le vrai triomphe, & le ſeul qui vous touche.
Cent rois au Capitole en eſclaves trainés,
Leurs villes, leurs tréſors, & leurs dieux enchaînés,
Ces chars étincelans, ces prêtres, cette armée,
Ce ſénat inſultant à la terre opprimée,
Ces vaincus envoyés du ſpectacle au cercueil,
Ces triomphes de Rome étaient ceux de l'orgueil:
Le vôtre eſt de l'amour, & la gloire en eſt pure;
Un jour les éfaçait, le vôtre à jamais dure;
Ils éfrayaient le monde, & vous le raſſûrez:
Vous, l'image des dieux ſur la terre adorés!
Vous, que dans l'âge d'or elle eût choiſi pour maître!
Goûtez les jours heureux que vos ſoins font renaître.
Que la paix floriſſante embelliſſe leurs cours;
Mars fait des jours brillans, la paix fait les beaux jours.
Qu'elle vole à la voix du vainqueur qui l'apelle;
Et qui n'a combatu que pour nous & pour elle.

1 *Novembre* 1744.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE

A MONSIEUR

LE MARQUIS DES ISSARTS,

Ambaſſadeur de France à Dreſde.

A Verſailles le 7 Avril 1747.

MONSIEUR,

LA lettre aimable, dont vous m'honorez, me donne bien du plaiſir & bien des regrets; elle me fait ſentir tout ce que j'ai perdu. J'ai pu être témoin du moment où votre excellence ſignait le bonheur de la France; j'ai pu voir la cour de Dreſde, & je ne l'ai point vue. Je ne ſuis pas né heureux; mais vous, monſieur, avouez que vous êtes auſſi heureux que vous le méritez. Vous avez retrouvé à Dreſde ce que vous aviez quité à Verſailles, un roi aimé de ſes ſujets.

Vous pourez dire quelque jour
Qui des deux rois tient mieux ſa cour,
Quel eſt le plus doux, le plus juſte,
Et qui fait naître plus d'amour,
Ou de Louis quinze ou d'Auguſte;

La

Digitized by Google

La plus fine ſagacité
En ce point pourait ſe confondre ;
Et je donne à votre équité
Dix ans entiers pour me répondre.

Rien ne prouve mieux, combien il eſt difficile de ſavoir au juſte la vérité dans ce monde ; & puis, monſieur, les perſonnes qui la ſavent le mieux, ſont toujours celles qui la diſent le moins. Par exemple, ceux qui ont eu l'honneur d'aprocher des trois princeſſes que la reine de Pologne a données à la France, à Naples, & à Munich, pourront-ils jamais dire laquelle des trois nations eſt la plus heureuſe ?

Que même on demande à la reine,
Quel plus beau préſent elle a fait,
Et quel fut ſon plus grand bienfait,
On la rendra fort incertaine.
Mais ſi de moi l'on veut ſavoir,
Qui des trois peuples doit avoir
La plus tendre reconnaiſſance,
Et nourir le plus doux eſpoir,
Ne croyez pas que je balance.

En voyant monſeigneur le dauphin avec madame la dauphine, je me ſouviens de Pſyché, & je ſonge que Pſyché avait deux ſœurs :

Chacune des deux était belle,
Tenait une brillante cour,
Eut un mari jeune & fidèle :
Pſyché ſeule épouſa l'amour.

Digitized by Google

Mais il y aurait peut-être, monſieur, un moyen de finir cette diſpute, dans laquelle Paris aurait coupé ſa pomme en trois.

Je ſuis d'avis que l'on préfère
Celle qui le plus promtement
Saura donner un bel enfant
Semblable à leur auguſte mère.

Vous voyez, monſieur, que ſans être politique j'ai l'eſprit conciliant: je compte bien vous faire ma cour avec de tels ſentimens. J'ai l'honneur d'être avec reſpect, monſieur, de votre excellence, le &c.

Digitized by Google

LETTRE

A MONSIEUR

DE GERVASI,

MEDECIN.

TU revenais couvert d'une gloire éternelle;
Le Gevaudan (*) ſurpris t'avait vu triompher
Des traits contagieux d'une peſte cruelle,
Et ta main venait d'étoufer
De cent poiſons cachés la ſemence mortelle.
Dans Maiſons cependant je voyais mes beaux jours
Vers leurs derniers momens précipiter leur cours.
Déja près de mon lit la mort inéxorable
Avait levé ſur moi ſa faulx épouvantable.
Le vieux nocher des morts à ſa voix accourut.
C'en était fait, ſa main tranchait ma deſtinée:
Mais tu lui dis, arête... & la mort étonnée
Reconnut ſon vainqueur, frémit & diſparut.
Hélas! ſi comme moi l'aimable Genonville
Avait de ta préſence eu le ſecours utile,

(*) Monſieur de Gervaſi, célèbre médecin de Paris avait été envoyé dans le Gevaudan pour la peſte, & à ſon retour il eſt venu guérir l'auteur de la petite vérole dans le château de Maiſons, à ſix lieues de Paris, en 1723.

Digitized by Google

Il vivrait, & ſa vie eut rempli nos ſouhaits;
De ſon cher entretien je goûterais les charmes;
Mes jours, que je te dois, renaîtraient ſans allarmes;
Et mes yeux, qui ſans toi ſe fermaient pour jamais,
Ne ſe rouvriraient point pour répandre des larmes.
C'eſt toi du moins, c'eſt toi par qui dans ma douleur
Je peux jouir de la douceur
De plaire & d'être cher encor
Aux illuſtres amis dont mon deſtin m'honore.
Je reverrai Maiſons, dont les ſoins bienfaiſans
Viennent d'adoucir ma ſoufrance;
Maiſons en qui l'eſprit tient lieu d'expérience,
Et dont j'admire la prudence
Dans l'âge des égaremens.
Je me flate en ſecret, qu'à mon dernier ouvrage
Le vertueux Sully donnera ſon ſufrage;
Que ſon cœur généreux, avec quelque plaiſir,
Au ſortir du tombeau me reverra paraître,
Et que Mariamne peut-être
Poura par ſes malheurs enchanter ſon loiſir.
Beaux jardins de Villars, ombrages toujours frais,
C'eſt ſous vos feuillages épais
Que je retrouverai ce héros plein de gloire,
Que nous a ramené la paix
Sur les aîles de la victoire.
C'eſt là que Richelieu, par ſon air enchanteur,
Par ſes vivacités, ſon eſprit & ſes graces,
Dès qu'il reparaîtra, ſaura joindre mon cœur
A tant de cœurs ſoumis qui volent ſur ſes traces.

Digitized by Google

Et toi, cher Bolingbroke, héros qui d'Apollon
As reçu plus d'une couronne,
Qui réunis en ta perſonne
L'éloquence de Cicéron,
L'eſprit de Méçénas, l'agrément de Pétrone :
Enfin donc je reſpire, & reſpire pour toi ;
Je pourai déſormais te parler & t'entendre.
Mais ciel ! quel ſouvenir vient ici me ſurprendre !
Cette aimable beauté qui m'a donné ſa foi,
Qui m'a juré toujours une amitié ſi tendre,
Daignera-t-elle encor jetter les yeux ſur moi ?
Hélas ! en deſcendant ſur le ſombre rivage,
Dans mon cœur expirant je portais ſon image ;
Son amour, ſes vertus, ſes graces, ſes apas,
Les plaiſirs que cent fois j'ai goûté dans ſes bras,
A ces derniers momens flataient encor mon ame ;
Je brulais en mourant d'une immortelle flame.
Grands dieux ! me faudrait-il regretter le trépas ?
M'aurait-elle oublié ? ſerait-elle volage ?
Que dis-je, malheureux ! où vais-je m'engager ?
Quand on porte ſur le viſage,
D'un mal ſi redouté le fatal témoignage,
Eſt-ce à l'amour qu'il faut ſonger ?

Digitized by Google

LETTRE

DE Mr. DE LA CONDAMINE

A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

TAndis que ta rapide plume
Comprend Louis le Grand dans un petit volume,
Mon triſte voyage à Quito,
Chez moi, devient un in-quarto ;
Un fils de ſaint Bénoît, j'en jure,
En eût fait un in-folio ;
Voltaire, inſpiré par Clio,
A peine une mince brochure :
Encor de mon heureux deſtin
Je pourais au ciel rendre grace,
Si jugeant l'auteur par la maſſe
Du livre qui ſort de ſa main,
On réglait ſon rang & ſa place ;
J'aurais alors ſur le Parnaſſe
Mon logis à moitié chemin
De Voltaire au Bénédictin.

En vous envoyant mon voyage, monſieur, je me garderai bien de vous prier d'entreprendre la lecture de ma relation, moins encore celle des piéces juſtificatives. Je ſens trop combien vous

Digitized by Google

y perdriez de tems ; & ſi je croyais que vous puſſiez en être tenté, je vous dirais :

De jours ſi bien remplis les momens ſont trop courts ;
Ne me liſez jamais, mais écrivez toujours.
C'eſt à Voltaire ſeul d'écrire,
A nous de lire & de relire
Jour & nuit ſa proſe & ſes vers.
Tous les momens où repoſe ſa lyre
Sont dûs à Frédéric, le reſte à l'Univers.

Digitized by Google

RÉPONSE
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE.

GRand-merci, cher la Condamine,
Du beau préſent de l'Équateur,
Et de votre lettre badine,
Jointe à la profonde doctrine
De votre eſprit calculateur.
Eh! bien, vous avez vû l'Afrique,
Conſtantinople, l'Amérique,
Tous vos pas ont été perdus.
Voulez-vous faire enfin fortune.
Hélas! il ne vous reſte plus
Qu'à faire un voyage à la lune.
On dit qu'on trouve en ſon pourpris
Ce qu'on perd aux lieux où nous ſommes;
Les ſervices rendus aux hommes,
Et les biens faits à ſon pays.

Digitized by Google

PROLOGUE,

A Son Alteſſe Séréniſſime

MADAME LA DUCHESSE DU MAINE,

à une repréſentation de la comédie de la Prude, le 15 Décembre 1747.

O Vous, dans tous les tems, par Minerve inſpirée,
Des plaiſirs de l'eſprit protectrice éclairée,
Vous avez vu finir ce ſiécle glorieux,
Ce ſiécle des talens accordé par les dieux.
Vainement on ſe diſſimule,
Qu'on fait pour l'égaler des efforts ſuperflus,
Daignez favoriſer ce faible crépuſcule,
Du beau jour qui ne brille plus :
Ranimez les accens des filles de mémoire,
De la France à jamais éclairez les eſprits,
Et lorſque vos enfans combatent pour ſa gloire,
Soutenez la dans nos écrits.
Vous n'avez point ici de ces pompeux ſpectacles,
Où le chant & la danſe étalent leurs miracles :
Daignez-vous abaiſſer à de moindres ſujets ;
L'eſprit aime à changer de plaiſirs & d'objets.
Nous poſſedons bien peu, c'eſt ce peu qu'on vous donne :
A peine en nos récits vous verrez quelques traits
D'un comique oublié, que Paris abandonne.

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

Puiſſent tant de beautés, dont les brillans atraits
Valent mieux, à mon ſens, que les vers les mieux faits,
S'amuſer avec vous, d'une Prude friponne,
Qu'elles n'imiterent jamais.
On peut bien ſans éfronterie,
Aux yeux de la raiſon jouer la Pruderie;
Et puiſque tout défaut à Sceaux eſt combatu,
Quand on fait devant vous la ſatyre du vice,
C'eſt un nouvel hommage, un nouveau ſacrifice
Que l'on préſente à la vertu.

Digitized by Google

ÉPITRE
AU ROI DE PRUSSE.

LEs fileuſes des deſtinées,
Les parques ayant mille fois
Entendu les ames damnées
Parler là-bas de vos exploits,
De vos conquêtes, de vos loix,
Et de tant de belles journées,
Vous crurent le plus vieux des rois.
Alors des rives du Cocyte,
A Berlin vous rendant viſite,
Atropos vint avec le tems,
Croyant trouver des cheveux blancs,
Front ridé, face décrépite,
Et diſcours de quatre-vingts ans.
Que l'inhumaine fut trompée!
Elle aperçut de blonds cheveux,
Un teint fleuri, de grands yeux bleus,
Et votre flute & votre épée.
Elle ſongea, pour mon bonheur,
Qu'Orphée autrefois par ſa lyre,
Et qu'Alcide par ſa valeur,
La bravèrent dans ſon empire.
Elle trembla quand elle vit
Le monarque qui réunit

Digitized by Google

Les dons d'Orphée & ceux d'Alcide :
Doublement elle vous craignit,
Et jettant ſon ciſeau perfide,
Chez ſes ſœurs elle s'en alla,
Et pour vous le Trio fila,
Une trame toute nouvelle,
Brillante, dorée, immortelle,
Et la même que pour Louis ;
Car vous êtes tous deux amis ;
Tous deux vous forcez des murailles,
Tous deux vous gagnez des batailles,
Contre les mêmes ennemis :
Vous régnez ſur des cœurs ſoumis,
L'un à Berlin, l'autre à Verſaille.
Tous deux un jour.... mais je finis.
Il eſt trop aiſé de déplaire,
Quand on parle aux rois trop longtems :
Comparer deux héros vivans,
N'eſt pas une petite afaire.

Digitized by Google

ÉPITRE
AU ROI DE PRUSSE.

LA mère de la mort, la vieilleſſe peſante,
A de ſon bras d'airain courbé mon faible corps;
Et des maux qu'elle entraine une ſuite éfrayante,
De mon ame immortelle ataque les reſſorts.
Je brave vos aſſauts, redoutable vieilleſſe;
Je vis auprès d'un ſage, & je ne vous crains pas:
Il vous prêtera plus d'apas,
Que le plaiſir trompeur n'en donne à la jeuneſſe.

Coulez, mes derniers jours, ſans trouble, ſans terreurs,
Coulez près d'un héros, dont le mâle génie,
Vous fait goûter en paix le ſonge de la vie,
Et dépouille la mort de ce qu'elle a d'horeurs.

Ma raiſon qu'il éclaire, en eſt plus intrépide:
Mes pas par lui guidés, en ſont plus afermis;
Un mortel que Pallas couvre de ſon égide,
Ne craint point les dieux ennemis.

Philoſophe des rois, que ma carrière eſt belle!
J'irai de Sans-ſouci (1), par des chemins de fleurs,
Aux champs Éliſéens parler à Marc-Aurèle,
Du plus grand de ſes ſucceſſeurs.

(1) Maiſon de plaiſance du roi de Pruſſe.

Digitized by Google

A Saluſte jaloux, je lirai votre hiſtoire;
A Lycurge, vos loix; à Virgile, vos vers:
Je ſurprendrai les morts, ils ne pouront m'en croire;
Nul d'eux n'a raſſemblé tant de talens divers.

Mais lorſque j'aurai vu les ombres immortelles,
N'allez pas, après moi, confirmer mes récits.
Vivez, rendez heureux ceux qui vous ſont ſoumis,
Et n'allez que fort tard auprès de vos modèles.

Digitized by Google

ÉPITRE

A MONSIEUR L'ABBÉ DE ROTHELIN.

Docte abbé, dont l'esprit guidé par la sagesse,
Aux fruits de la raison joint les fleurs du Permesse,
Soufre que dans ton goût cherchant un sûr apui,
L'amitié, par ces vers, te consulte aujourd'hui.
De la vaste science embrassant l'étendue,
Dans ses riches états rien n'échape à ta vue;
Philosophe, critique, ardent ami des arts,
Promenant en tous lieux tes avides regards,
Tantôt tu te nouris des vérités divines,
Tantôt l'antiquité, du sein de ses ruines,
Ofre à tes yeux perçans, dans ses restes usés,
Quelques faits précieux par le tems déguisés.
Tu portes le flambeau dans ces routes obscures,
Des savans rebutés éternelles tortures.
Quelquefois plus hardi, d'un esprit incertain,
Tu sondes le mystère ou du vuide ou du plein:
Mais bientôt mépriſant ce problème frivole,
Qu'enfanta le loisir dans l'ombre de l'école,
A toi-même indulgent, docile à tes désirs,
Dans de plus beaux objets tu cherches tes plaisirs.
Ton cœur s'émeut aux sons du fier chantre d'Achile;
Il s'amuse du Tasse, il adore Virgile;

Digitized by Google

Enchanté de Corneille, il aime ſon rival ;
La Fontaine te charme, & ſon ſtyle inégal,
Dans ſon déſordre même imitant la nature,
Te plaît, malgré la règle ; & brave ta cenſure ;
Tu mets dans la balance Horace, Deſpréaux :
L'un plus aiſé, plus vif en ſes rians tableaux ;
L'autre eſclave de l'art, fidèle à l'harmonie,
Au joug de la méthode aſſervit ſon génie :
Ainſi donc, tour à tour, paſſant du grave au doux ;
Tu ſais, ſans les confondre, allier tous les goûts.
Mais dis-moi quel démon, dans ſa biſare audace,
Soufle dans tous les cœurs le dégoût du Parnaſſe ?
Aujourd'hui ſur ſon trône Apollon étonné,
De tous ſes courtiſans ſe voit abandonné.
En vain pour repeupler les rives du Permeſſe,
Il répand les tréſors de Rome & de la Grèce ;
En vain à nos Français par l'erreur éblouis,
Il peint ces jours heureux, ce ſiécle de Louis,
Où l'art, encore enfant, ſut franchir les obſtacles,
Et, géant tout à coup, enfanta des miracles.
Rien ne peut ramener ſes ſujets révoltés ;
Apollon, (diſent-ils, par l'orgueil excités.)
Cet enchanteur des ſens n'eſt qu'une vaine idole ;
Il faut détruire enfin ſon culte trop frivole ;
Il faut à la raiſon conſacrant nos travaux,
Dompter la vérité par des éforts nouveaux,
Découvrir le ſecret de ces loix ſi profondes,
Qui firent la diſtance & la courſe des mondes.

Ainſi la règle en main, & d'Euclide eſcortés,
Ils cherchent pas à pas d'obſcures vérités ;
Créateurs,

Digitized by Google

Créateurs, dans l'eſpace ils forment cent chimères,
Et dédaignent des ſens les objets trop vulgaires :
L'un veut que par le plein chaque aſtre reſſerré,
Puiſſe écarter les corps dont il eſt entouré.
Un ſecond, à ſon tour, fait une autre méthode ;
A ces corps trop ſerrés donne un lieu plus commode.
Dans un vuide infini, le corps mû ſans moteur.
Court ſans être pouſſé, pèſe ſans peſanteur.
Être faible & rampant ; ta vaine conjecture
Veut embraſſer ce cercle où roule la nature.
Si par égard encor pour les faibles mortels,
Ils n'oſent d'Apollon renverſer les autels,
Le faux goût qui les guide au milieu d'un délire,
Du Dieu briſant des ſons veut acorder la lyre.

Aujourd'hui le génie eſclave du compas,
Dans ſa courſe, en tremblant, meſure tous ſes pas ;
A ſes auſtères loix cette règle importune
Aſſervit tous les arts, la chaire, la tribune.
Cet art plus libre encor, cet art charmant des vers,
Languit empriſonné dans des indignes fers.
Oui, Borée, entouré de frimats & de glace,
En un déſert aride a changé le Parnaſſe :
Son ciel jadis ſi pur, obſcurci de vapeurs,
Empoiſonne à la fois les lauriers & les fleurs.
Ce ſiécle raiſonneur, en ſa froide manie,
Par de triſtes calculs, veut régler l'harmonie,
Proſcrit comme un écart un aimable détour,
Et bannit des écrits & la grace & le tour.
Ofrir la vérité ſous quelque noble image,
C'eſt, dit-on, la voiler d'un importun nuage :

Digitized by Google

Sa beauté ſans atours a des atraits puiſſans;
L'erreur ſeule a beſoin du preſtige des ſens.
Ainſi, par ſes diſcours devenu plus timide,
De Pégaſe trop vif, Phébus retient la bride.
Un poëte aujourd'hui toujours de ſens raſſis,
De l'exacte raiſon ſuit le chemin précis.
Sur ſa route un ruiſſeau coulant dans la prairie,
Ofre à ſes yeux l'émail d'une rive fleurie.
L'ombre & l'amour, cachés ſous de jeunes ormeaux,
A calmer leurs ardeurs excitent les oiſeaux;
Iris en rougiſſant, en ce lieu moins ſévère,
Se laiſſe dérober une faveur légère.
Les plaiſirs ſur ces bords amenant le ſommeil,
Renaiſſent plus brillans au retour du ſoleil;
Pour ces riants objets ſa muſe indiférente,
N'oſe ſe détourner dans ſa marche prudente;
Et dédaignant des ſens le langage vainqueur,
Parle toujours raiſon, jamais ne parle au cœur.
Eſt-ce ainſi qu'autrefois le ſublime Virgile,
Répandant les tréſors de ſa veine fertile,
Par ſa douce éloquence entrainait les eſprits?
La raiſon & le goût d'acord en ſes écrits,
Se prêtent tour à tour un ſecours favorable.
Son art aux vérités donne un habit aimable.
S'il veut de la phyſique étaler les ſecrets,
Ses dogmes déguiſés ſous les plus nobles traits,
Par ſes mains adoucis perdent leur air ſauvage,
De figures ſans nombre il orne ſon ouvrage.
Dans les moindres ſujets, humble ſans s'avilir,
D'une image élégante il ſait les ennoblir.

Digitized by Google

Le tendre amour gémit dans les vers de Tibulle
Un peu plus libertin, il inſpire Catulle;
Et ſur les pas d'Ovide atirant tous les cœurs,
Il dicte ſes leçons ſur un trône de fleurs.
En vain ſur le théâtre étalant ſa morale,
Et du cœur des humains parcourant le Dédale,
Senèque nous inſtruit en ſon ſtyle profond:
Le lecteur languiſſant l'admire & ſe morfond;
Et fuyant un auteur dont la raiſon le glace,
S'atendrit chez Tibulle & vit avec Horace.

L'homme, quoi que l'on diſe, eſt fait pour le plaiſir.
Entre les vérités il a peine à choiſir:
Paſſant du pour au contre, en vain dans ſa balance,
Il croit pouvoir fixer la tranquile évidence;
Elle échape ſans ceſſe; & depuis ſix mille ans,
Rebute des mortels les vœux les plus preſſans.
Mais l'objet des beaux arts, d'un abord plus facile,
Promet à nos éforts une moiſſon fertile;
Et flatant de nos cœurs les avides déſirs,
Au lieu de vérités, il ofre des plaiſirs.

Abbé, toi dont le goût, dans ta démarche ſûre,
Du préjugé ſubtil démêle l'impoſture,
De l'erreur ſéduiſante écarte les brouillards,
Éclaire les eſprits, viens au ſecours des arts;
Que par toi rétabli l'Apollon de la France
Ranime ſes concerts, réchaufe l'éloquence;
Que d'autres Boſſuets, des Racines nouveaux
De ces auteurs fameux ſoient de dignes rivaux.

Digitized by Google

ÉPITRE,

A MONSIEUR

LE COMTE ALGAROTI.

Lorsque ce grand courier de la philosophie,
Condamine l'observateur,
De l'Afrique au Pérou conduit par Uranie,
Par la gloire & par la manie,
S'en va griller sous l'équateur,
Maupertuis & Clairaut, dans leur docte fureur
Vont geler au pôle du monde.
Je les vois d'un degré mesurer la longueur,
Pour ôter au peuple rimeur
Ce beau nom de machine ronde,
Que nos flasques auteurs, en chevillant leurs vers,
Donnaient à l'avanture à ce plat univers.
Les astres étonnés dans leur oblique course,
Le grand, le petit chien, & le cheval, & l'ourse,
Se disent l'un à l'autre, en langage des cieux :
Certes ces gens sont foux, ou ces gens sont des dieux.

Et vous, Algaroti, vous, cygne de Padoue,
Élève harmonieux du cygne de Mantoue,
Vous allez donc aussi sous le ciel des frimats,
Porter, en grelotant, la lyre & le compas,

Digitized by Google

Et ſur des monts glacés traçant des paralléles,
Faire entendre aux Lapons vos chanſons immortelles.
Allez donc; & du pôle obſervé, meſuré,
Revenez aux Français raporter des nouvelles.
Cependant je vous atendrai,
Tranquile admirateur de votre aſtronomie,
Sous mon méridien, dans les champs de Cirey,
N'obſervant déſormais que l'aſtre d'Émilie:
Échaufé par le feu de ſon puiſſant génie,
Et par ſa lumière éclairé,
Sur la lyre je chanterai
Son ame univerſelle autant qu'elle eſt unique;
Et j'ateſte les cieux, meſurés par vos mains,
Que j'abandonnerais pour ſes charmes divins
L'équateur & le pôle arctique.

Digitized by Google

ÉPITRE

A MONSIEUR

LE MARÉCHAL DE RICHELIEU,

Dans l'isle de Minorque.

Depuis plus de quarante années,
Vous avez été mon héros ;
J'ai préſagé vos deſtinées.
Ainſi qu'Achille, dans Scyros
Paraiſſait ſe livrer en proye
Aux jeux, aux amours, au repos,
Et devait un jour ſur les flots
Porter la flamme devant Troye :
Ainſi, quand Phryné dans ſes bras
Tenait le jeune Alcibiade,
Phryné ne le poſſédait pas ;
Et ſon nom fut dans les combats
Égal au nom de Miltiade :
Jadis les amans, les époux,
Tremblaient en vous voyant paraître ;
Près des belles & près du maître
Vous avez fait plus d'un jaloux ;
Enfin, c'eſt aux héros à l'être.

C'eſt rarement que dans Paris,
Parmi les feſtins & les ris,

Digitized by Google

On démêle un grand caractère;
Le préjugé ne conçoit pas
Que celui qui ſait l'art de plaire
Sache auſſi ſauver les états.
Le grand homme échape au vulgaire:
Mais lorſqu'aux champs de Fontenoi
Il ſert ſa patrie & ſon roi,
Quand ſa main, des peuples de Gènes,
Défend les jours & rompt les chaînes;
Lorſqu'auſſi prompt que les éclairs,
Il chaſſe les tyrans des mers
Des murs de Minorque oprimée;
Alors ceux qui l'ont reconnu
En parlent comme ſon armée:
Chacun dit: je l'avais prévu.
Les ſuccès font la renommée.

Homme aimable, illuſtre guerrier,
En tout tems l'honneur de la France,
Triomphez de l'Anglais altier,
De l'envie & de l'ignorance.
Je ne ſais ſi dans Port-Mahon
Vous trouverez un ſtatuaire;
Mais vous n'en avez plus à faire
Vous avez gravé votre nom
Sur les débris de l'Angleterre:
Il ſera béni chez l'Ibère,
Et chéri dans ma nation.

De deux Richelieu ſur la terre
Les exploits ſeront admirés;

Digitized by Google

Déjà tous deux ſont comparés,
Et l'on ne ſait quel on préfère.
Le cardinal afermiſſait
Et partageait le rang ſuprême
D'un maître qui le chériſſait;
Vous vengez un roi qui vous aime;
Le cardinal fut plus puiſſant,
Et même un peu trop redoutable;
Vous me paraiſſez bien plus grand,
Puiſque vous êtes plus aimable.

Digitized by Google

ÉPITRE

A MONSIEUR GENONVILLE.

AMi, que je chéris de cette amitié rare,
Dont Pylade a donné l'exemple à l'univers,
Et dont Chaulieu chérit la Fare;
Vous, pour qui les tréfors d'Apollon ſont ouverts;
Vous dont les agrémens divers,
L'imagination féconde,
L'eſprit & l'enjouement, ſans vice & ſans travers,
Seraient chez nos neveux célébrés dans mes vers,
Si mes vers, comme vous, plaiſaient à tout le monde:
Votre épître a charmé le paſteur de Sully;
Il ſe connaît au bon, & par-tout il vous aime;
Votre écrit eſt par nous dignement acueilli,
Et vous ſerez reçu de même.

Il eſt beau, mon cher ami, de venir à la campagne, tandis que Plutus tourne toutes les têtes à la ville. Etes-vous réellement devenus tous fous à Paris? Je n'entens parler que de millions; on dit que tout ce qui était à ſon aiſe eſt dans la miſère, & que tout ce qui était dans la mendicité, nage dans l'opulence. Eſt-ce une réalité? Eſt-ce une chimère? La moitié de la nation a-t-elle trouvé la pierre philoſophale dans les moulins à papier? *Law* eſt-il un Dieu, un fripon, ou un charlatan

Digitized by Google

qui s'empoisonne de la drogue qu'il distribue à tout le monde? Se contente-t-on de richesses imaginaires? C'est un cahos que je ne puis débrouiller, & auquel je m'imagine que vous n'entendez rien. Pour moi je ne me livre à d'autres chimères qu'à celles de la poësie.

Avec l'abbé Courtin je vis ici tranquile,
Sans aucun regret pour la ville,
Où certain Écossais malin,
Comme la vieille Sibylle,
Dont parle le bon Virgile,
Sur des feuillets volans écrit notre destin;
Venez nous voir un beau matin,
Venez, aimable Génonville;
Apollon, dans ces climats,
Vous prépare un riant asyle:
Voyez qu'il vous tend les bras,
Et vous rit d'un air facile.
Deux J*** en ce lieu,
Ouvriers de l'évangile,
Viennent, de la part de Dieu,
Faire un voyage inutile.
Ils veulent nous prêcher demain;
Mais pour nous défaire soudain
De ce couple de chatemites,
Il ne faudra, sur leur chemin,
Que mettre un gros saint Augustin,
C'est le ratelier des J***.

Digitized by Google

ÉPITRE

A MONSIEUR DE VOLTAIRE,

En lui envoyant un poëme ſur la grace.

TOi, qui fais des yeux d'Émilie
Paſſer dans tes écrits les feux & la douceur;
Toi, l'Apollon de ta patrie,
Du goût & du talent juſte apréciateur,
Voltaire, en le liſant fait grace à cet ouvrage,
Fruits de quelques momens dérobés à Thémis.
Reſpectant mon ſujet, j'y parle le langage,
Non d'un docteur ſubtil, mais d'un chrétien ſoumis.
De la grace, en mes vers, ſcrutateur téméraire,
Suivant de la raiſon le faux jour qui nous luit,
De ce redoutable myſtère
Oſerais-je percer la nuit?
Loin d'avoir cette vaine audace
Sur le voile myſtérieux,
Dont l'Eternel voulut enveloper la grace,
Je ne porterai pas mes regards curieux.
Mais au maître des vers nobles, harmonieux,
Au rival de Milton, de Virgile & d'Homere,
Préſenter un poëme & tenter de lui plaire,
Eſt-ce être moins audacieux?

Digitized by Google

Toutefois ſi je dis le motif qui m'inſpire,
Tu ceſſeras d'être ſurpris.
Richelieu l'a voulu, ce mot doit te ſuffire.
Eh! qui ſait mieux que toi combien il a d'empire
Sur les cœurs & ſur les eſprits?
C'eſt un pouvoir ſecret que toi ſeul peut décrire.
Chacun le retrouve en ce lieu
Tel que ta muſe le renomme;
On l'adore ici comme un Dieu,
Parce qu'il y vit comme un homme.

Digitized by Google

RÉPONSE

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Lorſque vous me parlez des graces naturelles
Du héros votre commandant,
Et de la déïté qu'on adore à Bruxelles,
C'eſt un langage qu'on entend.
La grace du Seigneur eſt bien d'une autre eſpèce:
Moins vous me l'expliquez, plus vous en parlez bien;
Je l'adore & n'y comprens rien.
L'atendre & l'ignorer, voilà notre ſageſſe.
Tout docteur, il eſt vrai, ſait le ſecret de Dieu;
Élûs de l'autre monde, ils ſont dignes d'envie.
Mais qui vit auprès d'Émilie,
Ou bien auprès de Richelieu,
Eſt un élû de cette vie.

Digitized by Google

VERS

A MONSIEUR LOUIS RACINE,

Sur ſon poëme de la Grace.

CHer Racine, j'ai vu dans tes vers didactiques,
De ton J. . . . . les leçons fanatiques.
Quelquefois je te loue, & ne te crois en rien;
Si ton ſtile me plaît, ton dieu n'eſt pas le mien.
Tu t'en fais un tyran, je veux qu'il ſoit mon père:
Ton homage eſt forcé, le mien eſt volontaire.
De ſon ſang, mieux que toi, je reconnais le prix;
Tu le ſers en eſclave, & je le ſers en fils.
Crois-moi, n'afecte plus une inutile audace:
Il faut comprendre Dieu pour comprendre ſa grace;
Soumettons nos eſprits, ſoumettons-lui nos cœurs,
Et ſoyons des chrêtiens, & non pas des docteurs.

Digitized by Google

ODE

Composée en 1713, sur les maux de l'humanité.

AUx maux les plus afreux le ciel nous abandonne;
Le déſeſpoir, la mort, la faim nous environne,
Et les dieux, contre nous ſoulevés tant de fois,
Équitables vengeurs des crimes de la terre,
Ont frapé du tonnerre
Les peuples & les rois.

Des plaines du Tortoſe, aux bords du Boriſthène,
Mars a conduit ſon char atelé par la haine;
Les vents contagieux ont volé ſur ſes pas;
Et ſouflant de la mort les ſemences funeſtes,
Ont dévoré les reſtes,
Échapés aux combats.

D'un monarque puiſſant la race infortunée
Rempliſſait de ſon nom l'Europe conſternée;
Je n'ai fait que paſſer, ils étaient diſparus;
Et le peuple abatu, que ce malheureux étonne,
Les cherche auprès du trône,
Et ne les trouve plus.

Peuples, reconnaiſſez la main qui vous acable;
Ce n'eſt pas du deſtin l'arêt irévocable,
C'eſt le couroux des dieux, mais facile à calmer;
Méritez d'être heureux, oſez quiter le vice:

Digitized by Google

C'eſt par ce ſacrifice
Qu'on peut les déſarmer.

Rome, en ſages héros autrefois ſi fertile,
Qui fut des premiers rois la terreur ou l'aſyle,
Rome fut vertueuſe & dompta l'univers;
Mais l'orgueil & le luxe, enfans de la victoire,
Du comble de la gloire,
L'ont miſe dans les fers.

Quoi! verra-t-on toujours de ces tyrans ſerviles,
Opreſſeurs inſolens des veuves des pupilles,
Élever des palais dans nos champs déſolés
Verra-t-on cimenter leurs portiques durables,
Du ſang des miſérables,
Devant eux immolés?

Élevés dans le ſein d'une infâme avarice,
Leurs enfans ont ſucé le lait de l'injuſtice,
Et dans les tribunaux vont juger les humains;
Malheur à qui, fondé ſur la faible innocence,
A mis ſon eſpérance
En leurs indignes mains.

Des nobles cependant l'ambition captive,
S'endort entre les bras de la moleſſe oiſive,
Et ne porte aux combats que des coups languiſſans;
Ceſſez, abandonnez à des mains plus vaillantes,
Ces piques trop peſantes,
Pour vos bras impuiſſans.

Voyez cette beauté ſous les yeux de ſa mère;
Elle aprend en naiſſant l'art dangereux de plaire,

Et

Digitized by Google

Et d'exciter en nous nos funeſtes penchans ;
Son enfance prévient le tems d'être coupable,
Le vice, trop aimable,
Inſtruit ſes premiers ans.

Bientôt bravant les yeux de l'époux qu'elle outrage,
Elle abandonne aux mains d'un courtiſan volage
De ſes trompeurs apas le charme empoiſonneur.
Que dis-je ? Cet époux à qui l'hymen la lie,
Trafiquant l'infamie,
La livre au deshonneur.

Ainſi, vous outragez les dieux & la nature !
Oh ! que ce n'était point de cette ſource impure
Qu'on vit naître les Francs, des Scythes ſucceſſeurs
Qui du char d'Attila détachant la fortune,
De la cauſe commune
Furent les défenſeurs.

Le citoyen alors ſavait porter les armes ;
Sa fidèle moitié qui négligeait ſes charmes,
Pour ſon retour heureux préparait des lauriers,
Recevait dans ſes mains ſa cuiraſſe ſanglante,
Et ſa hache fumante
Du trépas des guerriers.

Au travail endurcis, leur ſuperbe courage
Ne prodigua jamais un imbécile homage
A de vaines beautés, à leurs yeux ſans apas ;
Et d'un ſexe timide, & né pour la moleſſe,
Ils plaignaient la faibleſſe,
Et ne l'adoraient pas.

Digitized by Google

De ces ſauvages tems l'héroïque rudeſſe
Leur dérobait encor la délicate adreſſe
D'excuſer leurs forfaits par un ſubtil détour;
Jamais on n'entendit leur bouche peu ſincère
Donner à l'adultère
Le tendre nom d'amour.

Mais inſenſiblement l'adroite politeſſe,
Des cœurs éféminés ſouveraine maîtreſſe,
Corompit de nos mœurs l'auſtere pureté;
Et du ſubtil menſonge empruntant l'artifice,
Bientôt à l'injuſtice
Donna l'air d'équité.

Le luxe à ſes côtés marche avec arogance,
L'or qui naît ſous ſes pas s'écoule en ſa préſence;
Le fol orgueil le ſuit, compagnon de l'erreur;
Il ſape des états la grandeur ſouveraine,
De leur chute certaine
Brillant avant-coureur.

Digitized by Google

ODE

Sur la conſtruction de l'autel de Notre-Dame en 1714.

DU roi des rois la voix puiſſante,
S'eſt fait entendre dans ces lieux;
L'or brille, la toile eſt vivante,
Le marbre s'anime à mes yeux.
Prêtreſſes de ce ſanctuaire,
La paix, la piété ſincère,
La foi, ſouveraine des rois,
Du Très-Haut filles immortelles,
Raſſemblent en foule autour d'elles
Les arts animés par leurs voix.

O vierges, compagnes des juſtes,
Je vois deux héros (1) proſternés,
Dépouiller leurs bandeaux auguſtes
Par vos mains tant de fois ornés;
Mais quelle puiſſance céleſte
Imprime ſur leur front modeſte
Cette ſuprême majeſté!
Terrible & ſacré caractère,
Dans qui l'œil étonné révère
Les traits de la Divinité.

(1) Les ſtatues de LOUIS XIII & de LOUIS XIV ſont aux deux côtés de l'autel.

Digitized by Google

L'un voua ces pompeux portiques ;
Son fils vient de les élever.
O que de projets héroïques
Seul il eſt digne d'achever !
C'eſt lui, c'eſt ce ſage intrépide,
Qui triompha du ſort perfide
Contre la vertu conjuré
Et de la diſcorde étoufée,
Vient dreſſer un nouveau trophée (2)
Sur l'autel qu'il a conſacré.

Telle autrefois la cité ſainte
Vit le plus ſage des mortels
Du Dieu qu'enferme ſon enceinte
Dreſſer les ſuperbes autels.
Sa main redoutable & chérie,
Loin de ſa paiſible patrie
Écartait les troubles afreux,
Et ſon autorité tranquile,
Sur un peuple à lui ſeul docile
Faiſait luire des jours heureux.

O toi, cher à notre mémoire,
Puiſque LOUIS te doit le jour,
Deſcends du pur ſein de la gloire
Des bons rois immortel ſéjour ;
Reviens ſur ces rives illuſtres,
Où ton fils, depuis tant de luſtres

(2) La paix de l'empereur faite dans le tems que le chœur a été achevé.

Digitized by Google

Porte ton ſceptre dans ſes mains:
Reconnais-le aux vertus ſuprêmes
Qui ceignent de cent diadêmes
Son front reſpectable aux humains.

Viens: l'héréſie inſinuante,
Le duel armé par l'afront,
La révolte pâle & ſanglante,
Ici ne lèvent plus leur front.
Tu vis leur cohorte effrénée;
De leur haleine empoiſonnée,
Souffler leur rage ſur les lys:
Leurs dens, leurs flèches ſont brisées,
Et ſur leurs têtes écraſées
Marche ton invincible fils.

Viens ſous cette voûte nouvelle,
De l'art ouvrage précieux.
Là, brûle allumé par ton zèle,
L'encens que tu promis aux cieux;
Ofre au Dieu que ſon cœur révère,
Ses vœux ardens, ſa foi ſincère,
Humble tribut de piété.
Voilà les dons que tu demandes,
Grand Dieu; ce ſont-là les offrandes
Que tu reçois dans ta bonté.

Les rois ſont les vives images
Du Dieu qu'ils doivent honorer;
Tous lui conſacrent des hommages,
Combien peu ſavent l'adorer!

Digitized by Google

Dans une ofrande faſtueuſe,
Souvent leur pieté pompeuſe
Au ciel eſt un objet d'horreur.
Sur l'autel que l'orgueil lui dreſſe,
Je vois une main vengereſſe
Tracer l'arêt de ſa fureur (3).

Heureux le roi que la couronne
N'éblouit point de ſa ſplendeur;
Qui, fidèle au roi qui la donne,
Oſe être humble dans ſa grandeur;
Qui, donnant aux rois des exemples,
Au Seigneur élève des temples,
Des aſyles aux malheureux;
Dont la clairvoyante juſtice
Démêle & confond l'artifice
De l'hypocrite ténébreux.

Aſſiſe avec lui ſur le trône,
La ſageſſe eſt ſon ferme apui;
Si la fortune l'abandonne,
Le Seigneur eſt toujours à lui.
Ses vertus ſeront couronnées
D'une longue ſuite d'années,
Trop courte encor à nos ſouhaits:
Et l'abondance, dans ſes villes
Fera germer ſes dons fertiles,
Cueillis par les mains de la paix.

(3) Apparuerint digiti quaſi hominis ſcribentis.

Digitized by Google

LE VRAI DIEU,

ODE.

SE peut-il que dans ſes ouvrages,
L'homme aveugle ait mis ſon apui,
Et qu'il prodigue ſes homages
A des dieux moins divins que lui?
Juſqu'à quand, par d'afreux blaſphêmes
Rendrons-nous des honneurs ſuprêmes
Aux métaux qu'ont formé nos maîns?
Juſqu'à quand l'encens de la terre
Ira-t-il groſſir le tonnerre,
Prêt à tomber ſur les humains?

Deſcend des demeures divines,
Grand Dieu, les tems ſont acomplis;
L'erreur enfin, ſur ſes ruines
Va voir tes temples rétablis.
Un jour pur commençe à paraître,
Sur la terre un Dieu vient de naître
Pour nous aracher au tombeau;
De l'enfer les monſtres terribles,
Abaiſſant leurs têtes horribles,
Tremblent au pied de ſon berceau.

Mais l'homme conſtant dans ſa rage,
S'opoſe à ſa félicité;
Amoureux de ſon eſclavage,
Il s'endort dans l'iniquité.

Digitized by Google

Je vois ſes mains infortunées,
Aux palmes du ciel deſtinées,
S'ofrir à des fers odieux.
Il boit dans la coupe infernale;
Et l'épais venin qu'elle exhale,
Dérobe le jour à ſes yeux.

Ne peut-il des nuages ſombres
Percer la longue obſcurité?
Son Dieu porte à travers les ombres
Le flambeau de la vérité.
Ouvre les yeux, homme infidèle,
Suis le Dieu puiſſant qui t'apelle;
Mais tu te plais à l'ignorer.
Afermi dans l'ingratitude,
Tu voudrais que l'incertitude
Te diſpenſât de l'adorer.

Mets le comble à tes injuſtices,
Il n'eſt plus tems de reculer;
Ses vertus condamnent tes vices.
Il faut le ſuivre ou l'immoler.
L'erreur, la colère, l'envie,
Tout s'eſt armé contre ſa vie;
Que tardes-tu? Perce ſon flanc;
De ſes jours il t'a rendu maître,
Et qui l'a bien pu méconnaître,
Craindra-t-il de verſer ſon ſang?

Ciel! déja ta rage exécute
Ce qu'à préſagé ma douleur;

Digitized by Google

Ton juge à tous les maux en bute,
Va ſucomber ſous ta fureur.
Je vous vois, victime innocente,
Sous le faix d'une croix peſante
Vous trainer juſqu'au triſte lieu;
Tout eſt prêt pour le ſacrifice:
Vous ſemblez, de vos maux complice,
Oublier que vous êtes Dieu.

O toi, dont la courſe céleſte
Annonce aux hommes ton auteur,
Soleil en cet état funeſte
Reconnais-tu ton créateur?
C'eſt à toi de punir la terre;
Si le ciel ſuſpend ton tonnerre,
Ta clarté doit s'évanouir.
Va te cacher au ſein de l'onde:
Peux-tu donner le jour au monde,
Quand ton Dieu ceſſe d'en jouir.

Mais quel prodige me découvre
Les flambeaux obſcurs de la nuit?
Le voile du temple s'entr'ouvre;
Le ciel gronde, le jour s'enfuit.
La terre, en abîmes ouverte,
Avec regret ſe voit couverte
Du ſang du Dieu qui la forma;
Et la nature conſternée,
Semble à jamais abandonnée
Du feu divin qui l'anima.

Digitized by Google

Toi ſeul, inſenſible à tes peines,
Tu chéris l'inſtant de ta mort;
Grand Dieu! grace aux fureurs humaines,
L'univers a changé de ſort.
Je vois des palmes éternelles
Croître en ces campagnes cruelles
Qu'arola ton ſang précieux.
L'homme eſt heureux d'être perfide;
Et coupables d'un Déïcide,
Tu nous fais devenir des dieux.

Digitized by Google

IMITATION

DE

L'ODE DU RÉVÉREND PERE LE JAY, JÉSUITE,

SUR SAINTE GENEVIEVE (*).

QU'aperçois-je ? Eſt-ce une déeſſe
Qui s'ofre à mes regards ſurpris ?
Son aſpect répand l'allégreſſe,
Et ſon air charme mes eſprits.
Un flambeau brillant de lumière,
Dont ſa chaſte main nous éclaire,
Jette un feu nouveau dans les airs.
Quels ſons ! quelles douces merveilles
Viennent de fraper mes oreilles
Par d'inimitables concerts !

Un chœur d'eſprits ſaints l'environne,
Et lui prodigue des honneurs :
Les uns ſoutiennent ſa couronne,
Les autres la parent de fleurs.

(*) Cette Ode eſt le premier ouvrage imprimé de monſieur de Voltaire. Il la compoſa au collége de Louis le Grand, où il était penſionnaire & écolier de rhétorique, ſous le P. le Jay & le P. Porée.

Digitized by Google

O miracle ! ô beautés nouvelles ?
Je les vois, déployant leurs ailes,
Former un trône sous ses pieds.
Ah ! je sais qui je vois paraître.
France, pouvez-vous méconnaître
L'héroïne que vous voyez ?

Oui, c'est vous que Paris révère
Comme le soutien de ses lys ;
Genevieve, illustre bergère,
Quel bras les a mieux garantis ?
Vous, qui par d'invisibles armes,
Toujours au fort de nos allarmes
Nous rendites victorieux ;
Voici le jour où la mémoire
De vos bienfaits, de votre gloire,
Se renouvelle dans ces lieux.

Du milieu d'un brillant nuage
Vous voyez les humbles mortels
Vous rendre à l'envi leur hommage,
Prosternés devant vos autels ;
Et les puissances souveraines
Remettre entre vos mains les rênes
D'un empire à vos loix soumis.
Reconnaissant & plein de zèle,
Que n'ai-je pû, comme eux fidèle,
Acquiter ce que j'ai promis.

Mais, hélas ! que ma conscience
M'offre un souvenir douloureux !
Une coupable indiférence

Digitized by Google

N'a pû faire oublier mes vœux.
Confus j'en entends le murmure;
Malheureux! je fuis donc parjure!
Mais non; fidèle désormais,
Je jure ces autels antiques
Parés de vos saintes reliques,
D'accomplir les vœux que j'ai faits.

Vous, tombeau sacré que j'honore,
Enrichi des dons de nos rois;
Et vous, bergère, que j'implore,
Écoutez ma timide voix!
Pardonnez à mon impuissance,
Si ma faible reconnaissance
Ne peut égaler vos faveurs.
Dieu même à contenter facile,
Ne croit point l'offrande trop vile
Que nous lui faisons de nos cœurs.

Les Indes pour moi trop avares,
Font couler l'or en d'autres mains;
Je n'ai point de ces meubles rares
Qui flatent l'orgueil des humains.
Loin d'une fortune opulente,
Aux trésors que je vous présente,
Ma seule ardeur donne du prix;
Et si cette ardeur peut vous plaire,
Agréez que j'ose vous faire
Un hommage de mes écrits.

Eh! quoi! puis-je dans le silence
Ensevelir ces nobles noms

Digitized by Google

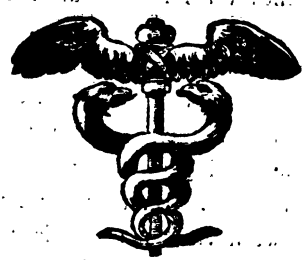
De protectrice de la France
Et de ferme apui des Bourbons ?
Jadis nos campagnes arides,
Trompant nos atentes timides,
Vous dûrent leur fertilité;
Et par votre seule priere
Vous désarmâtes la colère
Du ciel contre nous irité.

La mort même à votre préfence
Arêtant sa cruelle faulx,
Rendit des hommes à la France
Qu'alloient dévorer les tombeaux.
Maîtreſſe du ſéjour des ombres,
Juſqu'au plus profond des lieux ſombres
Vous fîtes révérer vos loix.
Ah! n'êtes-vous plus notre mère,
Genevieve; ou notre miſère
Eſt-elle moindre qu'autrefois?

Regardez la France en allarmes,
Qui de vous atend ſon ſecours.
En proye à la fureur des armes,
Peut-elle avoir d'autre recours?
Nos fleuves devenus rapides,
Par-tout de cruels homicides
Sont teints du ſang de nos guerriers;
Chaque été forme des tempêtes
Qui fondent ſur d'illuſtres têtes,
Et frapent juſqu'à nos lauriers.

Digitized by Google

Je vois en des villes brûlées
Régner la mort & la terreur,
Je vois des plaines déſolées
Aux vainqueurs mêmes faire horreur.
Vous qui pouvez finir nos peines
Et calmer nos funeſtes haines,
Rendez-nous une aimable paix!
Que Bellone, de fers chargée,
Dans les enfers ſoit replongée,
Sans eſpoir d'en ſortir jamais.



Digitized by Google

LE PHILOSOPHE (*),

A MADAME LA MARQUISE DE T***.

TU m'apelles à toi, vaste & brillant génie,
Minerve de la France, immortelle Emilie,
Disciple de Newton & de la vérité,
Tu guides mon essor, je vole à ta clarté:
Je renonce aux plaisirs, aux lauriers du théâtre,
Dont mon esprit trompé fut longtems idolâtre.
De ces triomphes vains mon cœur n'est plus touché;
. . . . . .
Le charme tout-puissant de la philosophie,
Élève mon esprit au-dessus de l'envie;
Tranquile au haut des cieux qu'un sage s'est soumis,
J'ignore comme lui si j'ai des ennemis,
Je ne les connais pas. D'une noble cariere
Le sublime Newton vient m'ouvrir la bariere.
Déjà les tourbillons, l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace & sans régle entassés,
Ces fantômes savans à mes yeux disparaissent;
Tout était confondu, les vérités renaissent.
Newton dit: le cahos est docile à sa voix;
Vers un centre commun tout gravite à la fois,

Tout

(*) Cette piéce est totalement changée dans les éditions que nous avons de l'auteur: c'est ici la premiere façon.

Digitized by Google

Tout eſt en mouvement ; la terre ſuſpendue
En atôme léger nage dans l'étendue ;
L'eſpace, ou plutôt Dieu dans ſon immenſité
Balance ſur ſon poids l'univers agité ;
Graviter, ſe mouvoir, c'eſt le reſſort du monde.
La lumière n'eſt plus une étude profonde :
Le facile Newton dévoile l'univers,
Les ſouterrains, les eaux, les cieux lui ſont ouverts !
Son vigoureux calcul abrège ou diligente
De l'aſtre des ſaiſons la courſe étincelante :
L'émeraude, l'azur, la pourpre & le rubis,
Sont l'immortel tiſſu de ſes riches habits ;
Chacun de ſes rayons dans ſa ſubſtance pure
Porte en ſoi les couleurs qui parent la nature ;
Tamiſés, réfléchis, leurs tons harmonieux,
En peignant les objets ſe font entendre aux yeux.

Confidens du Très-Haut, ſubſtances éternelles,
Qui brillez de ſes feux, qui couvrez de vos aîles
Le trône où votre maître eſt aſſis parmi vous,
Parlez, du grand Newton n'êtes-vous point jaloux ?

Comètes, que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Ceſſez d'épouvanter les peuples de la terre,
Dans une ellypſe immenſe achevez votre cours ;
Remontez, deſcendez près de l'aſtre des jours,
Lancez vos feux, volez, & renaiſſant ſans ceſſe,
Des mondes épuiſés ranimez la vieilleſſe ;
Et toi, ſœur du ſoleil, aſtre qui dans les cieux
Des ſages éblouis as fatigué les yeux,

Digitized by Google

Les travaux de tes nuits, tes phaſes ſont prédites,
Newton des premiers mois retraça les orbites.
Terre, change de forme & que ta peſanteur,
Abaiſſant tes côtés, ſoulève l'équateur.
Pôle immobile aux yeux, ſi peſant dans ta courſe,
Échape au char glacé des ſept aſtres de l'ourſe;
Que ta lenteur embraſſe, en ſes longs mouvemens,
Deux cens ſiècles entiers par-delà ſix mille ans.
Que ces objets ſont beaux! ah! qu'une ame épurée
Goûte les vérités dont elle eſt éclairée!
C'eſt dans le ſein de Dieu, loin de ſon corps mortel,
Que l'eſprit va puiſer ce corps univerſel.

Vous, à qui ces ſecrets ont ſû ſe faire entendre,
Répondez, Émilie: à l'âge le plus tendre,
Comment avez-vous pu dérober ſes beaux jours,
Et malgré les plaiſirs ſuivre l'épineux cours,
Où le hardi Newton franchit la nuit obſcure
Du ſavant labyrinthe où ſe perd la nature?
Puiſſé-je auprès de vous, dans un temple écarté,
Aux regards des Français montrer la vérité:
Tandis qu'Algaroti, ſûr d'inſtruire & de plaire,
Sur les bords étrangers conduit cette étrangère,
Le compas à la main, j'en veux tracer les traits,
Sans répandre des fleurs, ſans charger ſes atraits;
De mes crayons groſſiers deſſinant l'immortelle,
Cherchant à l'embellir, je la rendrais moins belle;
Elle eſt ainſi que vous noble, ſimple, ſans fard,
Au-deſſus de l'éloge, au-deſſus de mon art.

Digitized by Google

VERS

Sur l'élection du Roi STANISLAS.

IL falait un monarque aux fiers enfans du Nord,
Un peuple de héros s'assemblait pour l'élire,
Mais l'aigle de Russie & celui de l'Empire
Menaçaient la Pologne & maîtrisaient le sort :
De la France aussi-tôt, son trône & sa patrie,
La vertu descendit aux champs de Varsovie :
Mars conduisait ses pas. Vienne en frémit d'effroi ;
La Pologne à genoux courut la reconnaître.
Peuples nés, leur dit-elle, & pour Mars & pour moi,
De nos mains à jamais recevez votre maître :
Stanislas à l'instant vint, parut, & fut roi.

VERS

A LA PRINCESSE AMÉLIE DE PRUSSE.

DE plus d'une divinité
J'adore en vous l'image ;
Vénus avait moins de beauté,
Minerve était moins sage.
L'amour, timide & retenu,
Suit sans cesse vos traces :
Vous faites aimer la vertu,
Et respecter les graces.

Digitized by Google

ÉPITRE
A MADEMOISELLE SALLÉ.

Les amours pleurant votre absence,
Loin de nous s'étaient envolés ;
Enfin les voila rapellés
Dans le séjour de leur naissance.
Je les vis, ces enfans ailés,
Voler en foule sur la scène,
Pour y voir triompher leur reine.
Les états furent assemblés,
Tout avait déserté Cythère,
Le jour, le plus beau de vos jours,
Où vous reçûtes de leur mère
Et la ceinture & les atours.
Dieux! quel fut l'aimable concours
Des jeux qui, marchant sur vos traces,
Aprirent de vous pour toujours
Ces pas mesurés par les graces,
Et composés par les amours.
Des Ris l'essain vif &. folâtre
Avait occupé le théâtre
Sous les formes de mille amans ;
Vénus & ses nymphes parées
De modernes habillemens,
Des loges s'étaient emparées.

Digitized by Google

Un tas de vains perturbateurs,
Soulevant les flots du parterre,
A vous, à vos admirateurs
Vint auſſi déclarer la guerre.
Je vis leur parti frémiſſant,
Forcé de changer de langage,
Vous rendre en partant leur hommage,
Et jurer en aplaudiſſant.
Reſtez, fille de Terpſichore,
L'amour eſt las de voltiger;
Laiſſez ſoupirer l'étranger,
Brûlant de vous revoir encore.
Je ſais que pour vous atirer,
Le ſolide Anglais récompenſe
Le mérite errant que la France
Ne fait tout au plus qu'admirer,
Par ſa généreuſe induſtrie,
Il veut en vain vous rapeller:
Eſt-il rien qui doive égaler
Le ſufrage de la patrie?

Digitized by Google

VERS

*Pour mettre au bas du portrait de madame la marquise du Ch***.*

C'Eſt ainſi que la vérité,
Pour mieux établir ſa puiſſance,
A pris les traits de la beauté,
Et les graces de l'éloquence.

ETRENNES A LA MEME.

UNe étrenne frivole à la docte Uranie,
Peut-on la préſenter? Oh! très-bien, j'en réponds.
Tout lui plaît, tout convient à ſon vaſte génie,
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamans, les biribis, l'optique,
L'algèbre, les ſoupers, le latin, les jupons,
L'opéra, les procès, le bal & la phyſique.

Digitized by Google

ÉLOGE HISTORIQUE

DE MADAME

LA MARQUISE DU CHATELET,

Pour être mis à la tête de sa traduction de Newton.

CEtte traduction que les plus savans hommes de France devaient faire, & que les autres doivent étudier, une dame l'a entreprise & achevée à l'étonnement & à la gloire de son pays. Gabrielle-Émilie de Breteuil, épouse du marquis du Châtelet-Lomont, lieutenant général des armées du roi, est l'auteur de cette traduction, devenue nécessaire à tous ceux qui voudront acquérir ces profondes connaissances, dont le monde est redevable au grand Newton.

C'eut été beaucoup pour une femme de savoir la géométrie ordinaire, les femmes n'ayant pas même une introduction aux vérités sublimes enseignées dans cet ouvrage immortel; on sent assez qu'il falait que madame la marquise du Châtelet fut entrée bien avant dans la carière que Newton avait ouverte, & qu'elle possédât ce que ce grand homme avait enseigné. On a vu deux prodiges; l'un que Newton ait fait cet ouvrage, l'autre qu'une dame l'ait traduit & l'ait éclairci.

Ce n'était pas son coup d'essai; elle avait auparavant donné au public une explication de la

Digitized by Google

philoſophie de Leibnitz, ſous le titre d'*inſtitutions de phiſique*, adreſſée à ſon fils, auquel elle avait enſeigné elle-même la géométrie.

Le diſcours préliminaire, qui eſt à la tête de ces inſtitutions, eſt un chef-d'œuvre de raiſon & d'éloquence; elle a répandu dans le reſte du livre une méthode & une clarté que Leibnitz n'eut jamais, & dont ſes idées ont beſoin, ſoit qu'on veuille ſeulement les entendre, ſoit qu'on veuille les réfuter.

Après avoir rendu les imaginations de Leibnitz intelligibles, ſon eſprit qui avait aquis encor de la force & de la maturité, par ce travail même, comprit que cette métaphyſique ſi hardie, mais ſi peu fondée, ne méritait pas ſes recherches: ſon ame était faite pour le ſublime, mais pour le vrai. Elle ſentit que les monades & l'harmonie préétablie devaient être miſes avec les trois élémens de Deſcartes, & que des ſyſtèmes qui n'étaient qu'ingénieux, n'étaient pas dignes de l'ocuper. Ainſi, après avoir eu le courage d'embellir Leibnitz, elle eut celui de l'abandonner: courage bien rare dans quiconque a embraſſé une opinion, mais qui ne coute guères d'éfort à une ame paſſionnée pour la vérité.

Défaite de tout eſprit de ſyſtème, elle prit pour ſa règle celle de la ſocieté royale de Londres, *nullius in verba*, & c'eſt parce que la bonté de ſon eſprit l'avait rendue ennemie des partis & des ſyſtèmes, qu'elle ſe donna toute entière à Newton. En éfet, Newton ne fit jamais de ſyſtème, ne ſupoſa jamais rien, n'enſeigna aucune vérité, qui ne fut fondée ſur la plus ſubli-

Digitized by Google

me géométrie ou sur des expériences incontestables. Les conjectures qu'il a hasardées à la fin de son livre, sous le nom de recherches, ne sont que des doutes; il ne les donne que pour tels, & il serait presque impossible que celui qui n'avait jamais afirmé que des vérités évidentes, n'eut pas douté de tout le reste.

Tout ce qui est donné ici pour principe est en éfet digne de ce nom; ce sont les premiers ressorts de la nature, inconnus avant lui, & il n'est plus permis de prétendre à être physicien sans les connaitre.

Il faut donc bien se garder d'envisager ce livre comme un systême, c'est à dire, comme un amas de probabilités qui peuvent servir à expliquer bien ou mal quelques éfets de la nature.

S'il y avait encor quelqu'un assez absurde pour soutenir la matière subtile & la matière cannelée, pour dire que la terre est un soleil encroûté, que la lune a été entrainée dans le tourbillon de la terre, que la matière subtile fait la pesanteur: pour soutenir toutes ces autres opinions romanesques, substituées à l'ignorance des anciens, on dirait: cet homme est cartésien; s'il croyait aux monades, on dirait: il est leibnitien; mais on ne dira pas de celui qui sait les élémens d'Euclide, qu'il est euclidien; ni de celui qui sait après Galilée en quelle proportion les corps tombent, qu'il est galiléiste: aussi en Angleterre ceux qui ont apris le calcul infinitésimal, qui ont fait les expériences de la lumière, qui ont apris les loix de la gravitation, ne sont point apellés newtoniens; c'est le privilège de l'erreur de donner

Digitized by Google

ſon nom à une ſecte. Si Platon avait trouvé des vérités, il n'y aurait point eu de platoniciens, & tous les hommes auraient apris peu à peu ce que Platon aurait enſeigné ; mais parce que dans l'ignorance qui couvre la terre, les uns s'atachaient à une erreur, les autres à une autre, on combatait ſous diférens étendards: il y avait des péripatéticiens, des platoniciens, des épicuriens, des zénoniſtes, en atendant qu'il y eut des ſages.

Si on apellait encor en France newtoniens les philoſophes qui ont joint leurs connaiſſances à celles dont Newton a gratifié le genre humain, ce n'eſt que par un reſte d'ignorance & de préjugé. Ceux qui ſavent peu & ceux qui ſavent mal, ce qui compoſe une multitude prodigieuſe, s'imaginèrent que Newton n'avait fait autre choſe que combatre Deſcartes, à peu près comme avait fait Gaſſendi. Ils entendirent parler de ſes découvertes, & ils les prirent pour un ſyſtème nouveau : c'eſt ainſi que quand Hervée eut rendu palpable la circulation du ſang, on s'éleva contre lui ; on apella hervéiſtes & circulateurs ceux qui oſaient embraſſer la vérité nouvelle, que le public ne prenait que pour une opinion. Il le faut avouer, toutes les découvertes nous ſont venues d'ailleurs, & toutes ont été combatues. Il n'y a pas juſqu'aux expériences que Newton avait faites ſur la lumière qui n'ayent eſſuyé parmi nous de violentes contradictions. Il n'eſt pas ſurprenant après cela, que la gravitation univerſelle de la matière ayant été démontrée, ait été auſſi combatue.

Digitized by Google

Les ſublimes vérités que nous devons à Newton, ne ſe ſont pleinement établies en France qu'après une génération entière de ceux qui avaient vieilli dans les erreurs de Deſcartes. Car toute vérité, comme tout mérite, a ſes contemporains pour ennemis.

Turpe putaverunt parere minoribus, & quæ
Imberbes didicere, ſenes perdenda fateri.

Madame du Châtelet a rendu un double ſervice à la poſtérité, en traduiſant le livre des principes & en l'enrichiſſant d'un commentaire. Il eſt vrai que la langue latine dans laquelle il eſt écrit, eſt entendue de tous les ſavans; mais il en coute toujours quelques fatigues à lire des choſes abſtraites dans une langue étrangère. D'ailleurs le latin n'a pas de termes pour exprimer les vérités mathématiques & phyſiques qui manquaient aux anciens.

Il a fallu que les modernes créaſſent des mots nouveaux pour rendre ces nouvelles idées; c'eſt un grand inconvénient dans les livres de ſciences, & il faut avouer que ce n'eſt plus guères la peine d'écrire ces livres dans une langue morte, à laquelle il faut toujours ajouter des expreſſions inconnues à l'antiquité, & qui peuvent cauſer de l'embaras. Le français, qui eſt la langue courante de l'Europe, & qui s'eſt enrichi de toutes ces expreſſions nouvelles & néceſſaires, eſt beaucoup plus propre que le latin à répandre dans le monde toutes ces connaiſſances nouvelles.

A l'égard du commentaire algébrique, c'eſt un

Digitized by Google

ouvrage au-dessus de la traduction. Madame du Châtelet y travailla sur les idées de monsieur Clairaut : elle fit tous les calculs elle-même, & quand elle avait achevé un chapitre, monsieur Clairaut l'examinait & le corigeait. Ce n'est pas tout, il peut dans un travail si pénible échaper quelque méprise : il est très-aisé de substituer en écrivant un signe à un autre. Monsieur Clairaut faisait encor revoir par un tiers les calculs, quand ils étaient mis au net ; de sorte qu'il est moralement impossible qu'il se soit glissé dans cet ouvrage une erreur d'inattention, & ce qui le ferait du moins autant, c'est qu'un ouvrage où monsieur Clairaut a mis la main ne fût pas excellent en son genre.

Autant qu'on doit s'étonner qu'une femme ait été capable d'une entreprise qui demandait de si grandes lumières & un travail si obstiné, autant doit-on déplorer sa perte prématurée : elle n'avait pas encor entiérement terminé le commentaire, lorsqu'elle prévit que la mort allait l'enlever. Elle était jalouse de sa gloire, & n'avait point cet orgueil de la fausse modestie, qui consiste à paraître mépriser ce qu'on souhaite, & à vouloir paraître supérieur à cette gloire véritable, la seule récompense de ceux qui servent le public, la seule digne des grandes ames, qu'il est beau de rechercher, & qu'on n'afecte de dédaigner, que quand on est incapable d'y ateindre.

C'est ce soin qu'elle avait de sa réputation, qui la détermina quelques jours avant sa mort à déposer à la bibliothèque du roi son livre tout écrit de sa main.

Elle joignit à ce goût pour la gloire, une sim-

Digitized by Google

plicité qui ne l'accompagne pas toujours, mais qui est souvent le fruit des études sérieuses. Jamais femme ne fut si savante qu'elle, & jamais personne ne mérita moins qu'on dit d'elle : *c'est une femme savante.* Elle ne parlait jamais de science qu'à ceux avec qui elle croyait pouvoir s'instruire, & jamais n'en parla pour se faire remarquer. On ne la vit point rassembler de ces cercles où il se fait une guerre d'esprit, où l'on établit une espèce de tribunal, où l'on juge son siécle, par lequel, en récompense, on est jugé très-sévérement. Elle vécut long-tems dans les sociétés où l'on ignorait ce qu'elle était, & elle ne prenait pas garde à cette ignorance.

Les dames qui jouaient avec elle chez la reine, étaient bien loin de se douter qu'elles fussent à côté du commentateur de Newton; on la prenait pour une personne ordinaire; seulement on s'étonnait quelquefois de la rapidité & de la justesse avec laquelle on la voyait faire les comptes & terminer les diférends : dès qu'il y avait quelque combinaison à faire, la philosophe ne pouvait plus se cacher. Je l'ai vu un jour diviser jusqu'à neuf chifres par neuf autres chifres de tête, & sans aucun secours, en présence d'un géomètre étonné qui ne pouvait la suivre.

Née avec une éloquence singulière, cette éloquence ne se déployait que quand elle avait des objets dignes d'elle; ces lettres où il ne s'agit que de montrer de l'esprit, ces petites finesses, ces tours délicats que l'on donne à des pensées ordinaires, n'entraient pas dans l'immensité de ses talens. Le mot propre, la précision, la justesse & la

Digitized by Google

force étaient le caractère de son éloquence. Elle eut plutôt écrit comme Paschal & Nicole, que comme madame de Sévigné. Mais cette fermeté sévère, & cette trempe vigoureuse de son esprit, ne la rendait pas inaccessible aux beautés de sentiment. Les charmes de la poésie & de l'éloquence la pénétraient, & jamais oreille ne fut plus sensible à l'harmonie. Elle savait par cœur les meilleurs vers, & ne pouvait soufrir les médiocres. C'était un avantage qu'elle eut sur Newton d'unir à la profondeur de la philosophie, le goût le plus vif & le plus délicat pour les belles-lettres. On ne peut que plaindre un philosophe réduit à la sécheresse des vérités, & pour qui les beautés de l'imagination & du sentiment sont perdues.

Dès sa tendre jeunesse elle avait nouri son esprit de la lecture des bons auteurs en plus d'une langue. Elle avait commencé une traduction de l'Enéïde, dont j'ai vu plusieurs morceaux remplis de l'ame de son auteur : elle aprit depuis l'italien & l'anglais. Le Tasse & Milton lui étaient familiers comme Virgile. Elle fit moins de progrès dans l'espagnol, parce qu'on lui dit qu'il n'y a guères dans cette langue qu'un livre célèbre, & que ce livre est frivole.

L'étude de sa langue fut une de ses principales occupations. Il y a d'elle des remarques manuscrites, dans lesquelles on découvre au milieu de l'incertitude & de la bisarerie de la grammaire, cet esprit philosophique qui doit dominer par-tout & qui est le fil de tous les labyrinthes.

Parmi tant de travaux que le savant le plus laborieux eut à peine entrepris, qui croirait qu'elle

Digitized by Google

trouva du tems, non-seulement pour remplir tous les devoirs de la société, mais pour en rechercher avec avidité tous les amusemens? Elle se livrait au plus grand monde comme à l'étude. Tout ce qui occupe la société était de son ressort, hors la médisance. Jamais on ne l'entendit relever un ridicule: elle n'avait ni le tems ni la volonté de s'en apercevoir, & quand on lui disait que quelques personnes ne lui avaient pas rendu justice, elle répondait qu'elle voulait l'ignorer. On lui montra un jour je ne sais quelle misérable brochure, dans laquelle un auteur, qui n'était pas à portée de la connaître, avait osé mal parler d'elle: elle dit que si l'auteur avait perdu son tems à écrire ces inutilités, elle ne voulait pas perdre le sien à les lire; & le lendemain ayant su qu'on avait renfermé l'auteur de ce libelle, elle écrivit en sa faveur sans qu'il l'ait jamais su.

Elle fut regrettée à la cour de France autant qu'on peut l'être dans un pays où les intérêts personnels font si aisément oublier tout le reste. Sa mémoire a été précieuse à tous ceux qui l'ont connue particuliérement & qui ont été à portée de voir l'étendue de son esprit & la grandeur de son ame.

Il eut été heureux pour ses amis qu'elle n'eut pas entrepris cet ouvrage dont les savans vont jouir. On peut dire d'elle en déplorant sa destinée: *Periit arte sua.*

Elle se crut frapée à mort long-tems avant le coup qui nous l'a enlevée: dès-lors elle ne songea plus qu'à employer le peu de tems qu'elle prévoyait lui rester à finir ce qu'elle avait entrepris, & à dérober à la mort ce qu'elle regardait comme la plus

Digitized by Google

belle partie d'elle-même. L'ardeur & l'opiniâtreté du travail, des veilles continuelles dans un tems où le repos l'aurait ſauvée, amenèrent enfin cette mort qu'elle avait prévue. Elle ſentit ſa fin aprocher, & par un mêlange ſingulier de ſentimens qui ſemblaient ſe combatre, on la vit regretter la vie, & regarder la mort avec intrépidité. La douleur d'une ſéparation éternelle afligeait ſenſiblement ſon ame; & la philoſophie dont cette ame était remplie lui laiſſait tout ſon courage. Un homme qui s'arache triſtement à ſa famille déſolée, & qui fait tranquilement les préparatifs d'un long voyage, n'eſt que le faible portrait de ſa douleur & de ſa fermeté; de ſorte que ceux qui furent les témoins de ſes derniers momens, ſentaient doublement ſa perte par leur propre aflíction & par ſes regrets, & admiraient en même tems la force de ſon eſprit, qui mêlait à des regrets ſi touchans une conſtance ſi inébranlable.

Elle eſt morte au palais de Luneville le 10 Août 1749 à l'âge de quarante-trois ans & demi.

VERS

Digitized by Google

VERS

Sur la mort de madame du CHATELET.

L'Univers a perdu la sublime Émilie :
Elle aima les plaisirs, les arts, la vérité :
Les dieux en lui donnant leur ame & leur génie,
Ne s'étaient réservé que l'immortalité.

SUR LE MEME SUJET.

UN sommeil éternel a donc fermé ces yeux
Où brillaient la vertu, l'amour & le génie :
La vérité, l'honneur, la foi, la modestie,
N'ont pu changer du sort l'arêt impérieux :
Tu meurs, immortelle Émilie,
Ou plutôt ta belle ame, en volant vers les dieux,
A son principe est réunie.
Avec toi la pudeur de la terre bannie,
Rentre pour jamais dans les cieux.
Tu meurs, & je survis à ton heure fatale,
Je vois encor ce ciel dont tu ne jouis plus.
Hélas ! où l'amitié, les talens, la vertu,
Pouront-ils trouver ton égale ?
Qui me rendra ces jours passés dans la douceur
D'une confiance tranquile,

Digitized by Google

Où mon ame, à tes goûts docile,
N'avait pour loi que ton humeur;
Où loin des propos de la ville,
Et du vain faſte de la cour,
Sans ſoins, ſans brigues, ſans détour,
L'Ariofte & Newton dans un loiſir utile,
Remplaçaient à Cirey (1) la jeuneſſe & l'amour?
Dans les bras de la paix, au ſein de la ſageſſe,
Oubliant Verſaille & Paris,
Les flateurs & les beaux-eſprits,
L'orgueil des grands & leur baſſeſſe,
Nous étions ſeuls heureux, du moins dans nos écrits.
Pardonne, ombre chère & ſacrée,
Si de ſon bonheur enivrée,
Mon ame quelquefois ſecoua ſes liens,
Par tes tranſports, vainqueurs des miens,
Tu vis ma chaîne reſſerrée.
Si ſur nos plus beaux jours, tiſſus par le bonheur,
Le caprice a verſé l'amertume & l'aigreur,
Du moins après ta mort tu ſeras adorée.
Vois des arts la troupe éplorée
Te ſuivre en deuil juſqu'au tombeau;
Vois l'hymen & l'amour éteindre leur flambeau;
Vois le cœur même de l'envie
S'ouvrir enfin à la pitié;
Vois ton cercueil baigné des pleurs de l'amitié;
Vois ton époux errant & déteſtant la vie,
Redemander aux dieux ſa fidèle moitié.

(1) Terre de madame la marquiſe du Châtelet.

Digitized by Google

Admiſe à la céleſte troupe,
A la table des dieux, où tu bois dans la coupe
Et de Minerve & d'Apollon,
Si ton cœur eſt ſenſible à l'éclat d'un grand nom,
Si mes vœux juſqu'à toi peuvent ſe faire entendre,
Que tu dois t'aplaudir d'une amitié ſi tendre!
Je veux que l'avenir, dans mes vers t'admirant,
Te confonde avec Uranie;
Et ſi quelque cenſeur impie
Rit du culte immortel que ma muſe te rend,
Pour confondre la calomnie,
J'aurai Saint-Lambert pour garant.

Digitized by Google

VERS

A MONSIEUR SÉNAC DE MEILHAN.

Élève du jeune Apollon,
Et non pas de ce vieux Voltaire,
Élève heureux de la raiſon,
Et d'un dieu plus charmant qui t'inſtruiſit à plaire ;
J'ai lû tes vers brillans & ceux de ta bergère,
Ouvrages de l'eſprit embellis par l'amour ;
J'ai cru voir la belle Glycère
Qui chantait Horace à ſon tour.
Que ſon eſprit me plaît ! que ſa beauté te touche !
Elle a tout mon ſufrage, elle a tous tes déſirs ;
Elle a chanté pour toi : je vois que ſur ſa bouche
Tu dois trouver tous les plaiſirs.

Je réponds bien mal, monſieur, aux choſes charmantes que vous m'envoyez ; mais à mon âge on a la voix un peu rauque.

Lupi Mœrim videre priores, vox quoque Mœrim deficit.

Digitized by Google

L'ANTI-GITON (*).

A mademoiſelle le Couvreur.

O Du théâtre aimable ſouveraine,
Belle Chloé, fille de Melpomène!
Puiſſent ces vers de vous être goûtés!
Amour le veut, amour les a dictés.
Ce petit dieu, de ſon aile légère,
Un arc en main parcourait l'autre jour
Tous les recoins de votre ſanctuaire,
Car le théâtre apartient à l'amour:
Tous ſes héros ſont enfans de Cythère.
Hélas, amour! que tu fus conſterné,
Lorſque tu vis ce temple profané,
Et ton rival, de ſon culte hérétique,
Etabliſſant l'uſage antiphyſique,
Accompagné de ſes mignons fleuris,
Fouler aux piés les myrtes de Cypris!
Cet ennemi jadis eut dans Gomore
Plus d'un autel, & les aurait encore,
Si par le feu ſon pays conſumé
En lac un jour n'eût été transformé.
Ce conte n'eſt de la métamorphoſe,
Car gens de bien m'ont expliqué la choſe

(1) Cette piéce eſt de 1718 & par conſéquent fort ancienne; l'auteur était alors fort jeune. On l'imprima comme adreſſée à la comédienne Duclos.

Digitized by Google

Très-doctement ; & partant ne veux pas
Mécroire en rien la vérité du cas.
Ainſi que Loth, chaſſé de ſon aſyle,
Ce pauvre dieu courut de ville en ville ;
Il vint en Grèce, il y donna leçon
Plus d'une fois à Socrate, à Platon ;
Chez des héros il fit ſa réſidence
Tantôt à Rome, & tantôt à Florence ;
Cherchant toujours, ſi bien vous l'obſervez,
Peuples polis & par art cultivés.
Maintenant donc le voici dans Lutèce,
Séjour fameux des éfrénés déſirs,
Et qui vaut bien l'Italie & la Grèce,
Quoi qu'on en diſe, au moins pour les plaiſirs.
Là, pour tenter notre faible nature,
Ce dieu parait ſous humaine figure.
Il n'a point l'air de ce peſant abbé
Brutalement dans le vice abſorbé,
Qui tourmentant en tout ſens ſon eſpèce,
Mord ſon prochain, & caromt la jeuneſſe ;
Lui dont l'œil louche, & le muſle éfronté,
Font friſſonner la tendre volupté,
Et qu'on prendrait dans ſes fureurs étranges,
Pour un démon qui viole des anges.
Ce dieu fait trop, qu'en un pedant craſſeux
Le plaiſir même eſt un objet hideux.
D'un beau marquis il a pris le viſage,
Le doux maintien, l'air fin, l'adroit langage ;
Trente mignons le ſuivent en riant ;
Philis le lorgne, & ſoupire en fuyant.

Digitized by Google

Ce faux amour se pavane à toute heure,
Sur le théâtre aux muses destiné,
Où par Racine en triomphe amené,
L'amour galant choisissait sa demeure.
Que dis-je ? hélas ! l'amour n'habite plus
Dans ce réduit. Désespéré, confus
Des fiers succès du dieu qu'on lui préfère,
L'amour honnête est allé chez sa mère,
D'où rarement il descend ici-bas.
Belle Chloé, ce n'est que sur vos pas
Qu'il vient encor. Chloé, pour vous entendre,
Du haut des cieux j'ai vû ce dieu descendre;
Sur le théâtre il vole parmi nous,
Quand sous le nom de Phèdre, ou de Monime,
Vous partagez entre Racine & vous
De notre encens le tribut légitime.
Que si voulez que cet enfant jaloux
De ces beaux lieux désormais ne s'envole,
Convertissons ceux qui devant l'idole
De son rival ont fléchi les genoux:
Il vous créa la prêtresse du temple :
A l'hérétique il faut prêcher d'exemple :
Prêchez donc vite, & venez dès ce jour
Sacrifier au véritable amour.

Digitized by Google

APOTHÉOSE

DE MADEMOISELLE LE COUVREUR.

QUel contraſte frape mes yeux!
Melpomène ici déſolée,
Élève avec l'aveu des dieux
Un magnifique mauſolée.
Ah! ſi la ſuperſtition,
Diſtinguant juſqu'à la pouſſière,
Fait un point de religion
D'en couvrir une ombre légère;
Ombre illuſtre; conſole-toi,
En tous lieux la terre eſt égale;
Et lorſque la parque fatale
Nous fait ſubir ſa triſte loi,
Peu nous importe où notre cendre
Doive repoſer pour atendre
Ce tems où tous les préjugés
Seront à la fin abrogés.
Ces lieux ceſſent d'être profanes
En contenant d'illuſtres mânes:
Ton tombeau ſera reſpecté;
S'il n'eſt pas ſouvent fréquenté
Par les diſeurs de patenôtres,
Sans doute il le ſera par d'autres,

Digitized by Google

Dont l'hommage plus naturel
Rendra ton mérite immortel.
Au lieu d'ennuyeuſes matines,
Les graces, en habit de deuil,
Chanteront des hymnes divines
Tous les matins ſur ton cercueil,
Sophocle, Corneille, Racine
Sans ceſſe y répandront des fleurs,
Tandis que Jocaſte ou Pauline
Verſeront des torrens de pleurs.
Enfin pour ton apothéoſe
On doit te faire une ode en proſe;
Le chef-d'œuvre d'un bel-eſprit
Vaudra bien du moins un obit.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

LE CADENAT (*).

JE triomphais; l'amour était le maître,
Et je touchais à ces momens trop courts
De mon bonheur & du vôtre peut-être;
Mais un tyran veut troubler nos beaux jours;
C'eſt votre époux. Géolier ſexagénaire,
Il a fermé le libre ſanctuaire
De vos apas; & trompant nos déſirs,
Il tient la clef du ſéjour des plaiſirs.
Pour éclaircir ce douloureux myſtère,
D'un peu plus haut reprenons cette afaire.
Vous connaiſſez la déeſſe Cérès.
Or en ſon tems Cérès eut une fille,
Semblable à vous, à vos ſcrupules près,
Brune, piquante, honneur de ſa famille,
Tendre ſurtout, & menant à ſa cour
L'aveugle enfant que l'on apelle amour.
Un autre aveuglé, hélas! bien moins aimable,
Le triſte hymen la traita comme vous.
Le vieux Pluton, riche autant qu'haïſſable,
Dans les enfers fut ſon indigne époux:
Il était dieu, mais avare & jaloux;
Il fut cocu; car c'était la juſtice.

(*) Cette piéce eſt fort ancienne. L'auteur n'avait que 18 ans quand il la fit, au ſujet d'une dame, qui était en éfet dans le cas dont il eſt ici queſtion.

Digitized by Google

Pyrithoüs ſon fortuné rival,
Beau, jeune, adroit, complaiſant, libéral,
Au dieu Pluton donna le bénéfice
De cocuage. Or ne demandez pas
Comment un homme avant ſa dernière heure
Put pénétrer dans la ſombre demeure.
Cet homme aimait, l'amour guida ſes pas:
Mais aux enfers, comme aux lieux où vous êtes,
Voyez qu'il eſt peu d'intrigues ſecrètes!
De ſa chaudière, un traître d'eſpion
Vit le grand cas & dit tout à Pluton;
Il ajouta, que même à la ſourdine
Plus d'un damné feſtoyait Proſerpine.
Le dieu cornu dans ſon noir tribunal
Fit convoquer ſon ſénat infernal;
Il aſſembla les déteſtables ames
De tous ſes ſaints dévolus aux enfers,
Qui dès longtems en cocuage experts,
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.
Un Florentin lui dit: Frère & ſeigneur,
Pour détourner la maligne influence
Dont votre alteſſe a fait l'expérience,
Tuer ſa dame eſt toujours le meilleur.
Mais las, ſeigneur! la vôtre eſt immortelle.
Je voudrais donc pour votre ſûreté,
Qu'un cadenat de ſtructure nouvelle
Fût le garant de ſa fidélité:
A la vertu par la force aſſervie,
Lors vos plaiſirs borneront ſon envie;
Plus ne ſera d'amant favoriſé.

Digitized by Google

Et plût aux dieux que quand j'étais en vie,
D'un tel ſecret je me fuſſe aviſé !
A ce diſcours les damnés aplaudirent,
Et ſur l'airain les parques l'écrivirent :
En un moment feux, enclumes, fourneaux,
Sont préparés aux goufres infernaux.
Tiſiphone, de ces lieux ferrurière,
Au cadenat met la main la première :
Elle l'achève, & des mains de Pluton
Proſerpina reçut ce triſte don.
On m'a conté, qu'eſſayant ſon ouvrage
Le cruel dieu fut ému de pitié,
Qu'avec tendreſſe il dit à ſa moitié,
Que je vous plains ! Vous allez être ſage.
Or ce ſecret aux enfers inventé,
Chez les humains tôt après fut porté ;
Et depuis ce, dans Veniſe & dans Rome,
Il n'eſt pédant, bourgeois, ni gentilhomme,
Qui pour garder l'honneur de ſa maiſon
De cadenats n'ait ſa proviſion.
Là tout jaloux, ſans craindre qu'on le blâme,
Tient ſous la clef la vertu de ſa femme.
Or votre époux dans Rome a fréquenté ;
Chez les méchans on ſe gâte ſans peine ;
Et le galant vit fort à la romaine.
Mais ſon tréſor eſt-il en ſûreté ?
A ſes projets l'amour ſera funeſte ;
Ce dieu charmant ſera notre vengeur ;
Car vous m'aimez ; & quand on a le cœur
De femme honnête, on a bientôt le reſte.

Digitized by Google

VERS SUR UN DINDON A L'AIL.

UN dindon tout à l'ail, un ſeigneur tout à l'ambre,
A ſouper vous ſont deſtinés :
On doit, quand R*** paraît dans une chambre,
Bien défendre ſon cœur, & bien boucher ſon nez.

VERS

Sur ce que l'auteur occupait à Sceaux la chambre de M. de S. Aulaire, que madame la ducheſſe du Maine apellait ſon berger.

J'Ai la chambre de Saint Aulaire,
Sans en avoir les agrémens ;
Peut-être à quatre-vingt dix ans
J'aurai le cœur de ſa bergère :
Il faut tout atendre du tems,
Et ſurtout du déſir de plaire.

Digitized by Google

VERS,

*Sur une maladie de madame de P***.*

LAchésis tournait son fuseau,
Filant avec plaisir les beaux jours d'Isabelle:
J'aperçus Atropos qui d'une main cruelle
Voulait couper le fil, & la mettre au tombeau;
J'en avertis l'amour; mais il veillait pour elle,
Et du mouvement de son aile
Il étourdit la parque, & brisa son ciseau.

IMPROMPTU

Sur la maison de M. Gendron, occupée autrefois par Despréaux.

C'Est ici le vrai Parnasse
Des vrais enfans d'Apollon,
Sous le nom de Boileau ces lieux virent Horace,
Esculape y paraît sous celui de Gendron.

Digitized by Google

MADRIGAL.

ON disait que l'hymen a l'intérêt pour frère,
Qu'il est traître, sans choix, aveugle, mercénaire;
Ce n'est point-là l'hymen, on le connaît bien mal.
Ce dieu des cœurs heureux est chez vous, d'***;
La vertu le conduit, la tendresse l'anime,
Le bonheur sur ses pas est fixé sans retour;
Le véritable hymen est le fils de l'estime,
Et le frère du tendre amour.

ÉPITRE

A messieurs le comte, le chevalier, & l'abbé de Sade.

TRio charmant que je remarque
Entre ceux qui font mon apui;
Trio, par qui Laure (*) aujourd'hui
Revient de la fatale barque:
Vous qui pensez mieux que Pétrarque,
Et rimez aussi bien que lui,
Je ne puis quiter mon étui

(*) La belle Laure s'apellait de Sade, & était de cette maison.

Digitized by Google

Pour le ſouper où l'on m'embarque ;
Car la couſine de la Parque,
La fièvre, au minois catéreux,
A l'air hagard, au cerveau creux,
A la marche vive, inégale,
De mes jours compagne infernale,
M'oblige, pauvre vaporeux,
D'avaler les juleps afreux,
Dont monſieur Géoffroi me régale ;
Tandis que d'un goſier heureux,
Vous buvez la liqueur vitale
D'un vin brillant & ſavoureux.

PORTRAIT
DE MONSIEUR DE LA FAYE.

IL a réuni le mérite
Et d'Horace & de Pollion ;
Tantôt protégeant Apollon,
Et tantôt chantant à ſa ſuite.
Il reçut deux préſens des dieux,
Les plus charmans qu'ils puiſſent faire ;
L'un était le talent de plaire ;
L'autre le ſecret d'être heureux.

MADRIGAL

Digitized by Google

MADRIGAL

A MADAME LA PRINCESSE **.

Souvent un air de vérité
Se mêle au plus groſſier menſonge ;
Cette nuit, dans l'erreur d'un ſonge,
Au rang des rois j'étais monté.
Je vous aimais princeſſe, & j'oſais vous le dire :
A mon réveil les dieux ne m'ont pas tout ôté :
Je n'ai perdu que mon empire.

MONSIEUR CLAIRAUT,

A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Laiſſe à Clairaut tracer la ligne
Du rayon qui frape tes yeux :
Armé d'un verre audacieux,
Qu'il aille au cercle radieux
Chercher quelque treizieme ſigne ;
Qu'il donne ſon nom glorieux
A la première tache inſigne,
Qu'il découvrira dans les cieux.
Toi, d'un plus aimable délire

Digitized by Google

Écoute les tendres leçons ;
D'une autre muſe qui t'inſpire
Ne dédaigne point les chanſons.
Quitte ce compas, prend ta lyre.
Je donnerais tout Pemberton,
Et tous les calculs de Newton,
Pour un ſentiment de Zaïre.

RÉPONSE DE Mr. DE VOLTAIRE.

UN certain chantre abandonnait ſa lyre ;
Nouveau Képler, un téleſcope en main,
Lorgnant le ciel, il prétendait y lire,
Et décider ſur le vuide & le plein.
Un roſſignol, du fond d'un bois voiſin,
Interrompit ſon morne & froid délire ;
Ses doux accens l'éveillèrent ſoudain :
(A la nature il faut qu'on ſe ſoumette ;)
Et l'aſtronome, entonnant un refrain,
Reprit la lyre, & briſa ſa lunette.

Digitized by Google

VERS

SUR MONSIEUR DE F****.

D'Un nouvel univers il ouvrit la barière :
Des infinis ſans nombre autour de lui naiſſans ;
Meſurés par ſes mains, à ſon ordre croiſſans,
A nos yeux étonnés il traça la cariere.

VERS

Pour mettre au bas du portrait de monſieur de Maupertuis.

LE globe mal connu, qu'il a ſû meſurer,
Devient un monument où ſa gloire ſe fonde :
Son ſort eſt de fixer la figure du monde,
De lui plaire & de l'éclairer.

MADRIGAL.

AH ! Camargo, que vous êtes brillante !
Mais que Sallé, grands dieux ! eſt raviſſante ;

Digitized by Google

Que vos pas ſont légers & que les ſiens ſont doux!
Elle eſt inimitable, & vous êtes nouvelle :
Les nymphes ſautent comme vous,
Et les graces danſent comme elle.

A MONSIEUR DE LA P****,

En lui envoyant un exemplaire de Sémiramis.

MOrtel de l'eſpéce très-rare
Des ſolides & beaux eſprits,
Je vous ofre un tribut qui n'eſt pas d'un grand prix.
Vous pouriez donner mieux: mais vos charmans écrits
Sont le ſeul de vos biens dont vous ſoyez avare.

A MADAME
LA COMTESSE DE LA N***,

En lui envoyant l'épître ſur la calomnie.

PArcourez donc de vos yeux pleins d'atraits,
Ces vers contre la calomnie :
Ce monſtre dangereux ne vous bleſſa jamais,
Vous êtes cependant ſa plus grande ennemie.
Votre eſprit ſage & meſuré,
Non moins indulgent qu'éclairé,

Digitized by Google

Excuſe, quand il peut médire ;
Et des vices de l'univers,
Votre vertu, mieux que mes vers,
Fait à tout moment la ſatyre.

A MADAME DE**.

VOs yeux ſont beaux : mais votre ame eſt plus belle ;
Vous êtes ſimple & naturelle,
Et ſans prétendre à rien, vous triomphez de tous :
Si vous euſſiez vécu du tems de Gabrielle (*),
Je ne ſçais pas ce qu'on eût dit de vous :
Mais on n'aurait point parlé d'elle.

SUR LE LOUVRE.

MOnumens imparfaits de ce ſiécle vanté,
Qui ſur tous les beaux arts a fondé ſa mémoire,
Vous verrai-je toujours, en ateſtant ſa gloire,
Faire un juſte reproche à ſa poſtérité ?
Faut-il que l'on s'indigne, alors qu'on vous admire,
Et que les nations qui veulent nous braver,
Fieres de nos défauts, ſoient en droit de nous dire,
Que nous commençons tout pour ne rien achever ?

(*) La belle Gabrielle d'Étrée.

Digitized by Google

Sous quels débris honteux, ſous quel amas ruſtique
On laiſſe enſevelis ces chef-d'œuvres divins!
Quel barbare a mêlé la baſſeſſe gothique
A toute la grandeur des Grecs & des Romains;
Louvre, palais pompeux dont la France s'honore,
Sois digne de ce roi ton maître & notre apui:
Embellis les climats que ſa vertu décore,
Et dans tout ton éclat montre-toi comme lui.

A MADAME DE**,

En lui envoyant la HENRIADE, *& l'hiſtoire de* CHARLES XII.

DEux héros diférens, l'un ſuperbe & ſauvage,
L'autre toujours aimable & toujours amoureux,
A l'immortalité prétendent tous les deux:
Mais pour être immortel, il faut votre ſufrage.
Ah! ſi ſous tous les deux vous euſſiez vu le jour,
Plus juſtement leur gloire eût été célebrée,
Henri quatre pour vous aurait quité d'Étrée,
Et Charles douze aurait connu l'amour.

Digitized by Google

A MONSIEUR

NÉRICAULT DESTOUCHES.

INVITATION A DINER.

AUteur ſolide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fites le glorieux,
Il vous apartiendrait de l'être.
Je le ſerai, j'en ſuis tenté,
Si demain ma table s'honore
D'un convive auſſi ſouhaité;
Mais je ſentirai plus encore
De plaiſir que de vanité.

Digitized by Google

PLACET DE L'AUTEUR

A MONSEIGNEUR LE RÉGENT,

Pour obtenir ſon rapel.

PRince, dont la vertu va changer nos deſtins,
Toi qui par tes bienfaits ſignales ta puiſſance,
Toi qui fais ton plaiſir du bonheur des humains,
Philippe, il eſt pourtant un malheureux en France.
Du dieu des vers un fils infortuné,
Depuis un tems, fut par toi condamné
A fuir loin de ces bords qu'embellit ta préſence.
Songe que d'Apollon ſouvent les favoris
D'un prince aſſurent la mémoire.
Philippe quand tu les bannis,
Souviens-toi que tu te ravis
Autant de témoins de ta gloire.
Jadis le tendre Ovide eut un pareil deſtin,
Auguſte l'exila dans l'afreuſe Scythie:
Auguſte eſt un héros; mais ce n'eſt pas enfin
Le plus bel endroit de ſa vie.
Grand prince, puiſſes-tu devenir aujourd'hui,
Et plus clément qu'Auguſte, & plus heureux que lui.

Digitized by Google

VERS

Pour mettre au bas du portrait de monſieur BERNOUILLI.

SOn eſprit vit la vérité,
Et ſon cœur connut la juſtice :
Il a fait l'honneur de la Suiſſe,
Et celui de l'humanité.

VERS

Pour mettre au bas du portrait de monſieur LEIBNITZ.

IL fut dans l'univers connu par ſes ouvrages,
Et dans ſon pays même il ſe fit reſpecter :
Il inſtruiſit les rois, il éclaira les ſages ;
Plus ſage qu'eux, il ſut douter.

Digitized by Google

VERS

A MONSIEUR DE LA NOUE,

Auteur de MAHOMET II.

MOn cher Lanoue, illuſtre père
De l'invincible Mahomet,
Soyez le parein d'un cadet,
Qui ſans vous n'eſt pas fait pour plaire.
Votre fils fut un conquerant ;
Le mien a l'honneur d'être apôtre,
Prêtre, filou, dévot, brigand :
Faites-en l'aumônier du votre.

VERS

POUR MADEMOISELLE DE CHAROLOIS,

Peinte en habit de cordelier.

FRère Ange de Charolois
Dis-moi par quelle avanture
Le cordon de ſaint François
Sert à Vénus de ceinture ?

Digitized by Google

INSCRIPTION

Miſe ſur la nouvelle porte de Nevers, élevée en l'honneur de LOUIS XV.

(*Du côté de Paris.*)

AU grand homme modeſte, au plus doux des vainqueurs,
Au père de l'état, au maitre de nos cœurs.

(*En dedans de la ville.*)

A ce grand monument qu'éleva l'abondance,
Reconnaiſſez Nevers, & jugez de la France.

(*En dedans de la porte.*)

Dans ces tems fortunés de gloire & de puiſſance,
Où Louis répandant les bienfaits & l'effroi,
Triomphait des Anglais aux champs de Fontenoi,
Et faiſait avec lui triompher ſa clémence,
Tandis que tous les arts, aimés & ſoutenus,
Embelliſſaient l'état que ſa main ſut défendre;
Tandis qu'il renverſait les portes de la Flandre,
Pour fermer à jamais les portes de Janus,
Les peuples de Nevers, dans ces jours de victoire,
Ont voulu ſignaler leur bonheur & ſa gloire.
Étalez à jamais, auguſtes monumens,
Le zèle & la vertu de ceux qui vous fondèrent;
Inſtruiſez l'avenir, ſoyez vainqueurs du tems,
Ainſi que le grand nom, dont leurs mains vous ornèrent.

Digitized by Google

ÉPITRE

A MADEMOISELLE MALCRAIS DE LA VIGNE (*).

Toi dont la voix brillante a volé ſur nos rives,
Toi qui tiens dans Paris nos muſes atentives,
Qui ſait ſi bien aſſocier,
Et la ſcience & l'art de plaire,
Et les talens de Des-Houlière,
Et les études de Dacier;
J'oſe envoyer aux pieds de ta muſe divine,
Quelques faibles écrits, enfans de mon repos:
Charles fut ſeulement l'objet de mes travaux;
Henri quatre fut mon héros,
Et tu ſeras mon héroïne.
En te donnant mes vers, je te veux avouer
Ce que je ſuis, ce que je voudrais être,
Te peindre ici mon ame & te faire connaître
Celui que tu daignes louer.

. . . . . .

(*) Monſieur Desforges Maillard a publié dans ſa jeuneſſe pluſieurs de ſes ouvrages ſous ce nom ſupoſé, & adreſſé des piéces à nos meilleurs poëtes qui lui ont tous répondu. Il s'était aquis de la réputation avec ſon nom de Malcrais de la Vigne.

Digitized by Google

Péliſſier, par ſon art, le Maure par ſa voix;
L'agile Camargo, Sallé l'enchantereſſe,
Cette auſtère Sallé, faite pour la tendreſſe,
Tour à tour ont mes vœux & ſuſpendent mon choix.

. . . . . .

Je fais ce que je puis, hélas! pour être ſage,
Pour amuſer ma liberté;
Mais ſi quelque jeune beauté,
Empruntant ta vivacité,
Me parlait ton charmant langage,
Je rentrerais bientôt dans ma captivité.

(Le reſte de l'épitre, dont voilà la fin, comme dans les éditions connues.)

Digitized by Google

ÉPITRE

A MADAME DE **.

BElle maman, ſoyez l'arbitre,
Si la fiévre n'eſt pas un titre
Sufiſant pour ſe diſculper,
De ne point aujourd'hui ſouper;
Je ſuis au lit comme un bélitre,
Fort mécontent de m'occuper
A ſentir mon pouls galoper.
Beaucoup de ſang, couleur de litre,
De mon bras on vient d'extirper;
Et c'eſt à force de lamper,
Qu'il eſt, dit-on, trop plein de nitre:
Mais j'eſpère d'en réchaper,
Puiſqu'en écrivant cette epitre,
L'amour me dreſſe mon pupitre.

Digitized by Google

VERS

ENVOYÉS A MONSIEUR SYLVA.

AU temple d'Epidaure on ofrait les images
Des humains conſervés & guéris par les dieux.
Sylva qui de la mort eſt le maître comme eux,
Mérite les mêmes hommages :
Eſculape nouveau, mes jours ſont tes bienfaits ;
Et tu vois ton ouvrage en revoyant mes traits.

INSCRIPTION POUR L'AMOUR.

QUi que tu ſois, voici ton maître :
Il l'eſt, le fut, ou le doit être.

LA DISPUTE.

DE Beauſſe & moi, criailleurs éfrontés,
Dans un ſouper clabaudions à merveille,
Et tour à tour épluchions les beautés,
Et les défauts de Racine & Corneille.
A piailler ſerions encor, je croi,
Si n'euſſions vu, ſur la double colline,
Le grand Corneille & le tendre Racine,
Qui ſe moquaient de de Beauſſe & de moi.

Digitized by Google

AVANTAGES DE LA RAISON.

LA raiſon eſt de l'homme, & le guide & l'apui ;
Il l'aporte en naiſſant, elle croît avec lui.
C'eſt elle qui des traits de ſa divine flamme,
Si purifiant ſon cœur, illuminant ſon ame,
Sur l'ontre à ce malheureux par le vice abatu,
Que la félicité n'eſt que dans la vertu;
Qu'elle donne aux humains couverts de ſon égide,
Pour la volupté tranquile, innocente & ſolide,
A la joie & la ſanté qu'entretient dans ſa fleur,
Le repos de l'eſprit, & le calme du cœur;
Que par elle un mortel, auſſi ferme que libre,
Au milieu des revers, garde un juſte équilibre,
Rit de ſes ennemis, & réſiſtant au ſort,
Afronte l'indigence, & les fers & la mort,
Comme un rocher qui frape une mer mugiſſante,
Brave des flots émus la fureur impuiſſante.

Digitized by Google

ÉTRENNES

A FEU MONSEIGNEUR LE DAUPHIN (*).

Noble ſang du plus grand des rois,
Son amour & notre eſpérance,
Vous qui, ſans régner ſur la France,
Régnez ſur le cœur des Français ;
Pourez-vous ſoufrir que ma veine
Par un éfort ambitieux,
Oſe vous donner une étrenne ;
Vous qui n'en recevez que de la main des dieux,
La nature, en vous faiſant naître,
Vous étrenna de ſes plus beaux atraits ;
Et fit voir dans vos premiers traits,
Que le fils de Louis était digne de l'être.
Tous les dieux, à l'envi, vous firent leur préſent,
Mars vous donna la force & le courage ;
Minerve, dès vos jeunes ans
Ajouta la ſageſſe au feu bouillant de l'âge ;
L'immortel Apollon vous donna la beauté ;
Mais un Dieu plus puiſſant que j'implore en mes peines,
Voulut auſſi me donner mes étrennes,
En vous donnant la libéralité.

(*) Ces vers furent préſentés à ce prince par un ſoldat des invalides. L'auteur avait alors à peine quinze ans.

Digitized by Google

LE LOUP MORALISTE,

FABLE.

UN loup, à ce que dit l'hiſtoire,
Voulut donner un jour des leçons à ſon fils,
Et lui graver dans la mémoire,
Pour être honnête loup, de beaux & bons avis.
Mon fils, lui diſait-il, dans ce déſert ſauvage,
A l'ombre des forêts, vous paſſerez vos jours;
Vous pourez cependant avec les petits ours
Goûter les doux plaiſirs qu'on permet à votre âge.
Contentez-vous du peu que j'amaſſe pour vous,
Point de larcin, menez une innocente vie,
Point de mauvaiſe compagnie,
Choiſiſſez pour amis les plus honnêtes loups.
Ne vous démentez point; ſoyez toujours le même,
Ne ſatisfaites point vos apetits gloutons;
Mon fils, jeûnez plutôt l'avent & le carême
Que de ſucer le ſang des malheureux moutons;
Car enfin, quelle barbarie!
Quels crimes ont commis ces innocens agneaux?
Au reſte, vous ſavez qu'il y va de la vie:
D'énormes chiens défendent les troupeaux.
Hélas! je m'en ſouviens, un jour votre grand pere,
Pour apaiſer ſa faim, entra dans un hameau:
Dès qu'on s'en aperçut; ô bête carnaciere;
Au loup, s'écria-t-on; l'un s'arme d'un hoyau,

Digitized by Google

L'autre prend une fourche, & mon père eut beau faire ;
Hélas ! il y laiſſa ſa peau ;
De ſa témérité ce fut-là le ſalaire.
Sois ſage à ſes dépens, ne ſuis que la vertu ;
Et ne ſois point batant de peur d'être batu:
Si tu m'aimes, déteſte un crime que j'abhorre.
Le petit vit alors, dans la gueule du loup,
De la laine, & du ſang qui dégoûtait encore ;
Il ſe mit à rire à ce coup.
Comment ! petit fripon, dit le loup en colère,
Comment ! vous riez des avis
Que vous donne ici votre père !
Tu ſeras un vaurien, va, je te le prédis:
Quoi ! ſe moquer déjà d'un conſeil ſalutaire !
L'autre répondit en riant:
Mon père je ferai ce que je vous vois faire ;
Votre exemple eſt un bon garant.
Tel un prédicateur, ſortant d'un bon repas,
Monte dévotement en chaire,
Et vient bien fouré, gros & gras,
Prêcher contre la bonne chère.

Digitized by Google

IMPROMPTU,

SUR UNE TABATIERE CONFISQUÉE.

Adieu, ma pauvre tabatière,
Adieu, je ne te verrai plus ;
Ni ſoins, ni larmes, ni prière,
Ne te rendront à moi ; mes éforts ſont perdus :
Adieu, ma pauvre tabatière,
Adieu, doux fruit de mes écus.

RÉPONSE DE Mr. DE VOLTAIRE

A MONSIEUR DE XIMENEZ,

*Qui lui avait envoyé une traduction de la ſeptième Elégie d'*OVIDE.

Les perſonnes qui ont l'honneur de vous connaître, monſieur, vous rendront la juſtice d'avouer que vous êtes plus fait pour traduire les amours fortunés d'Ovide, que ſes amours malheureux. Si d'ailleurs quelque beauté avait à ſe plaindre de vous, elle ſerait diſcrette ; & vous pouriez vous vanter de vos exploits ſans lui déplaire. Il y a de très-galans hommes qui ont perdu partie, revanche & le tout ſans en rien dire. Vous n'êtes pas de ces gens-là ; &

Digitized by Google

je vous crois très-heureux au jeu. Pour moi qui ne joue point, je vous ſouhaite d'auſſi bonnes parties que vous avez fait de bons vers. Goûtez les plaiſirs, & chantez-les.

J'ai l'honneur d'être, &c.

RÉPONSE DE MR. DE VOLTAIRE

A une épitre en vers de monſieur DE XIMENEZ.

VOus flatez trop ma vanité:
Cet art ſi ſéduiſant vous était inutile,
L'art des vers ſufiſait; & votre aimable ſtyle
M'a lui ſeul aſſez enchanté.
Votre âge quelquefois hazarde ſes prémices,
En eſprit ainſi qu'en amour:
Le tems ouvre les yeux, & l'on condamne un jour
De ſes goûts paſſagers les premiers ſacrifices.
A la moins aimable beauté,
Dans ſon beſoin d'aimer on prodigue ſon ame;
On prête des apas à l'objet de ſa flamme;
Et c'eſt ainſi que vous m'avez traité.
Ah! ne me quitez point, ſéducteur que vous êtes,
Ma muſe a reçu vos ſermens.
Je ſens qu'elle eſt au rang de ces vieilles coquettes,
Qui penſent fixer leurs amans.
J'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

VERS
A Mr. DE VOLTAIRE,
PAR Mr. F** DE ROUEN.

Assis devant votre pupitre,
Avec votre plume j'écris;
Cela semble d'abord un titre
Pour façonner des vers polis:
Aussi je voulais vous en faire,
Mais Apollon m'a reconnu.
J'ai beau vouloir vous contrefaire;
De lui je n'ai rien obtenu.
Je vois trop que c'est tems perdu
Et qu'il ne répond qu'à Voltaire.

RÉPONSE DE Mr. DE VOLTAIRE.

On m'a conté, l'on m'a menti peut-être,
Qu'Apelle un jour vint entre cinq & six,
Confabuler chez son ami Zeuxis:
Mais ne trouvant personne en son taudis,
Fit sans billet, sa visite connaître.
Sur un tableau par Zeuxis commencé
Un simple trait fut hardiment tracé.

Digitized by Google

Zeuxis revint: puis en voyant paraître
Ce trait léger, & pourtant achevé,
Il reconnut ſon maître & ſon modèle.
Je ſuis Zeuxis: mais chez moi j'ai trouvé
Des traits formés par la main d'un Apelle.

VERS
A MADAME DE PRIE.

DE Prie, objet aimable & rare aſſurément,
Que vous paſſez, d'un vol rapide,
Du grave à l'enjoué, du frivole au ſolide!
Que vous uniſſez plaiſamment
L'eſprit d'un philoſophe & celui d'un enfant!
J'accepte les lauriers que votre main me donne;
Mais ne peut-on tenir de vous qu'une couronne!
Vous connaiſſez Alain, ce poëte fameux,
Qui s'endormit un jour au palais de ſa reine?
Il en reçut un baiſer amoureux;
Mais il dormait, & la faveur fut vaine.
Vous me pouriez payer d'un prix plus doux,
Et ſi votre bouche vermeille
Doit quelque choſe aux vers que je chante pour vous,
N'atendez pas que je ſommeille.

Digitized by Google

A MONSIEUR **,

Qui préſidait à une fête.

DAmon, aimé de tout le monde,
Vous enchantez également
Le philoſophe, l'ignorant,
Le galant, à perruque blonde,
Le citoyen ; le courtiſan.
En Apollon, vous êtes mon confrère ;
Maître dans l'art d'aimer, bien plus dans l'art de plaire,
Vif ſans emportement, complaiſant ſans fadeur ;
Homme d'eſprit ſans être auteur.
Vous préſidez à cette fête,
Vous avez tout l'honneur de cette aimable jour ;
Mes lauriers étaient faits pour ceindre votre tête,
Mais vous n'en recevez que des mains de l'amour.

VERS
POUR MADEMOISELLE SALLÉ.

DE tous les cœurs & du ſien la maîtreſſe !
Elle allume des feux qui lui ſont inconnus :
De Diane c'eſt la prêtreſſe,
Danſant ſous les traits de Vénus.

Digitized by Google

VERS
AU ROI DE PRUSSE,

En lui renvoyant le cordon de l'ordre du mérite & la clef de chambellan.

JE le reçus avec tendreſſe,
Je vous le rends avec douleur;
Comme un amant, dans ſa fureur,
Rend le portrait de ſa maîtreſſe.

A MADAME DE **.

AInſi donc vous réuniſſez
Tous les arts, tous les goûts, tous les talens de plaire;
***, vous embelliſſez
La cour, le Parnaſſe & Cythère.
Charme de tous les cœurs, tréſor d'un ſeul mortel,
Qu'un ſort ſi beau ſoit éternel.
Que vos jours précieux ſoyent comptés par des fêtes,
Que de nouveaux ſuccès marquent ceux de **.
Soyez tous deux ſans ennemis,
Et gardez tous deux vos conquêtes.

Digitized by Google

ÉPIGRAMME CONTRE D**.

DAnc * ſi mépriſé jadis,
Fait voir aux pauvres de génie
Qu'on peut gagner l'académie,
Comme on gagne le paradis.

ÉPIGRAMME
CONTRE UN POËTE.

COnnaiſſez-vous certain rimeur obſcur,
Sec & guindé, toujours froid, toujours dur,
Ayant la rage, & non l'art de médire,
Qui ne peut plaire & peut encor moins nuire;
Pour ſes méfaits dans la geole encagé,
A ſaint Lazare, après ce fuſtigé,
Chaſſé, batu, déteſté pour ſes crimes,
Honni, berné, conſpué pour ſes rimes,
Cocu, content, parlant toujours de ſoi?
Chacun s'écrie, eh! c'eſt le poëte R..

Digitized by Google

ÉPIGRAMME.

LA MUSE DE SAINT MICHEL.

NOtre monarque, après ſa maladie,
Était à Metz ataqué d'inſomnie;
Ah! que de gens l'auraient guéri d'abord!
Le poëte R* dans Paris verſifie,
La piéce arive, on la lit, le roi dort:
De ſaint Michel la muſe ſoit bénie.

FRAGMENT D'UNE ODE.

LOin d'ici ce diſcours vulgaire,
Qui dit que l'eſprit dégénere,
Que tout change & que tout finit:
La nature eſt inépuiſable,
Et le travail infatigable
Eſt le Dieu qui la rajeunit.

Digitized by Google

ÉPIGRAMME

ADRESSÉE A L'ABBÉ DE CHAULIEU.

CHer abbé, je vous remercie
Des vers que vous m'avez prêtés,
A leurs ennuyeuſes beautés
J'ai reconnu l'A***.
La Mothe n'écrit pas fort bien,
Vos vers m'ont ſervi d'antidote
Contre ce froid Rhéthoricien;
Danchet écrit comme la Mothe,
Mais ſurtout n'en dites rien.

VERS

A MADAME DU BOCCAGE,

Lors de ſon départ pour Rome.

ALez au Capitole, allez, raportez-nous
Les myrthes de Pétrarque & les lauriers du Taſſe:
Si tous deux revivaient, ils chanteraient pour vous;
Et voyant vos beaux yeux & votre poëſie,
Tous deux mouraient à vos genoux
Ou d'amour ou de jalouſie.

Digitized by Google

CHANT DÉTACHÉ D'UN POEME ÉPIQUE,

De la compoſition de Jérôme Carré, trouvé dans ſes papiers, après le décès du dit Jérôme.

LA providence en tout tems éprouve
Mon bon roi Charles avec mainte détreſſe,
Dès ſon berceau fort mal on l'éleva ;
Le Bourguignon (1) pourſuivit ſa jeuneſſe,
De tous ſes droits ſon père le priva.
Un avocat de Paris près Goneſſe (2)
Conclut ſa perte, un crieur l'ajourna (3).
De ſes beaux lis un chef anglais s'orna ;
Il fut errant, manqua ſouvent de meſſe,
Et de dîner ; rarement ſéjourna
En même lieu (4). Mère, oncle, ami, maîtreſſe,
Tout le trahit, ou tout l'abandonna.
Un page anglais partagea la tendreſſe
De ſon agnès ; & l'enfer déchaina
Un conculix qui par magique adreſſe

(1) Le duc de Bourgogne qui aſſaſſina le duc d'Orléans ; mais le bon Charles le lui rendit bien au pont de Montereau.

(2) Goneſſe, village auprès de Paris, célèbre dans tout l'univers par ſes boulangers & par pluſieurs combats, mais ſurtout par la meilleure manufacture de draps qu'il y eut alors en France.

(3) Charles VII ajourné à la table de marbre.

(4) Sa propre mère Iſabelle de Bavière fut celle qui le perſécuta le plus. Elle preſſa le traité de Troye, par lequel ſon gendre le roi d'Angleterre Henri V eut la couronne de France.

Digitized by Google

Pour quelque tems la tête lui tourna;
Son mauvais ſort contre lui s'obſtina;
Il eſſuya des traits de toute eſpèce,
Il les ſoufrit, & Dieu lui pardonna.
De nos amans la troupe fière & leſte,
S'acheminait loin du château funeſte,
Où Conculix dérangea le cerveau
Des chevaliers, d'Agnès & de Bonneau.
Ils côtoyaient la forêt vaſte & ſombre,
Qui d'Orléans porte aujourd'hui le nom.
A peine encor l'épouſe de Titon
En ſe levant mêlait le jour à l'ombre;
On aperçut de loin des hoquetons,
Au rond bonnet, aux écourtés jupons,
Leur corcelet paraiſſait mi-partie
De fleurs de lys, & de trois léopards (5);
Le roi fit halte en fixant ſes regards
Sur la cohorte en la forêt blotie,
Dunois & Jeanne avancent quelques pas.
La tendre Agnès étendant ſes beaux bras,
Dit à ſon Charles, allons, fuyons, mon maître;
Jeanne en courant s'aprocha, vit paraître
Des malheureux deux à deux enchaînés,
Les yeux en terre, & les fronts conſternés;
Hélas! ce ſont des chevaliers, dit-elle,
Qui ſont captifs, & c'eſt notre devoir
De délivrer cette troupe fidèle;
Marchons, bâtard, avançons, faiſons voir
Ce qu'eſt Dunois, & ce qu'eſt la pucelle.

(5) Ce ſont les armes d'Angleterre.

Digitized by Google

Lance en arêt, ils fondent à ces mots
Sur les soldats qui gardaient ces héros.
Au fier aſpect de la puiſſante Jeanne
Et de Dunois, & plus encor de l'âne,
D'un pas léger ces prétendus guerriers
S'en vont au loin comme des levriers.
Jeanne auſſi-tôt de plaiſir tranſportée
Complimenta la troupe garotée;
Beaux chevaliers que l'Anglais mit aux fers,
Remerciez le roi qui vous délivre,
Baiſez ſa main, ſoyez prêts à le ſuivre,
Et vengeons-nous de ces Anglais pervers.
Les chevaliers à cette ofre courtoiſe
Montraient encor une face fournoiſe,
Baiſſaient les yeux. Lecteurs impatiens,
Vous demandez qui ſont ces perſonnages
Dont la pucelle animait les courages;
Ces chevaliers étaient des garnemens
Qui dans Paris connus pour leur mérite
Allaient ramer ſur le dos d'Amphitrite;
On les connut à leurs acoutremens.
En les voyant le bon Charles ſoupire;
Hélas! dit-il, ces objets dans mon cœur
Ont enfoncé les traits de ma douleur.
Quoi! les Anglais régnent dans mon empire!
C'eſt en leur nom que l'on rend des arêts!
C'eſt pour eux ſeuls que l'on dit des prières!
C'eſt de leur part, hélas! que mes ſujets
Sont de Paris envoyés aux galères!

Digitized by Google

Puis le bon prince avec compaſſion
Daigne aprocher du maître compagnon
Qui de la file était mis à la tête.
Nul malandrin n'eut l'air plus malhonnête;
Sa barbe torſe ombrage un long menton,
Ses yeux tournés plus menteurs que ſa bouche,
Portent en bas un regard double & louche,
Ses ſourcils roux, mêlangés & retords,
Semblent loger la fraude & l'impoſture;
Sur ſon front large eſt l'audace & l'injure,
L'oubli des loix, le mépris des remords;
Sa bouche écume, & ſa dent toujours grince.
Le ſicophante à l'aſpect de ſon prince
Afecte un air humble, dévot, contrit,
Baiſſe les yeux, compoſe & radoucit
Les traits hagards de ſon afreux viſage.
Tel eſt un dogue au regard impudent,
Au goſier rauque, afamé de carnage,
Il voit ſon maître, il rampe doucement,
Léche ſes mains, le flate en ſon langage,
Et pour du pain devient un vrai mouton.
Ou tel encor on nous peint le démon,
Qui s'échapant des goufres du tartare
Cache ſa queuë & ſa grife barbare,
Vient parmi nous, prend la mine & le ton,
Le front tondu d'un jeune anacorète,
Pour mieux tenter ſœur Roſe ou ſœur diſcrète.
Le roi des Francs trompé par le felon,
Lui témoigna commiſération,

L'encourages

Digitized by Google

L'encouragea par un discours afable;
Quel est ton nom, mon pauvre misérable?
Et ton métier? & pour quelle action
Le Châtelet avec tant d'indulgence
T'envoyait-il sur les mers de Provence?
Le condamné d'un ton de doléance
Lui répondit, ô monarque trop bon!
Je suis de Nante, & mon nom est Frélon (6).
J'aime Jésu d'un feu pur & sincère:
Dans un couvent je fus quelque tems frère,
J'en ai les mœurs, & j'eus dans tous les tems
Un tendre soin des plus jolis enfans:
A la vertu je consacrai ma vie.
Sous les charniers, qu'on dit des innocens,
Paris m'a vu travailler de génie;
J'ai vendu cher mes feuilles à L.....
Je suis prisé dans la place Maubert;
C'est là, surtout, qu'on m'a rendu justice.
Des indévots, quelquefois par malice
M'ont reproché les faiblesses du froc,
Celles du monde, & quelques tours d'escroc.
Mais j'ai pour moi ma bonne conscience.

(6) Selon les chroniques de ce tems-là, il y avait un polisson de ce nom qui écrivait des feuilles, sous les charniers St. Innocent. Il fit quelques tours de passe-passe, pour lesquels il fut enfermé plusieurs fois au Châtelet, à Bisêtre & au fort l'Evêque. Il avait été quelque tems moine, & s'était fait chasser du couvent; plusieurs célèbres écrivains lui ont rendu justice. Il était originaire de Nante, & exerçait à Paris la profession de gazetier satirique. Voyez la chronique de Froissart.

Digitized by Google

Ce beau propos toucha le roi de France ;
Conſole-toi, dit-il ; & ne crain rien ;
Dis-moi, l'ami ; ſi chaque camarade
Qui vers Marſeille allait en ambaſſade,
Ainſi que toi, fut un homme de bien ?
Ah ! dit Frélon, ſur ma foi de chrêtien
Je réponds d'eux, ainſi que de moi-même ;
Nous ſommes tous en un moule jettés ;
L'abbé Guignon (7) qui marche à mes côtés,
Quoi qu'on en diſe, eſt bien digne qu'on l'aime,
Point ignorant, point brouillon, point menteur ;
Jamais méchant, ni calomniateur.
Maître Maucheix (8) deſſous ſa mine baſſe
Porte un cœur haut, plein d'une ſainte audace,
Pour ſa doctrine il ſe ferait feſſer.
Maître Chaugat (9) pourait embaraſſer
Tous les rabbins ſur le texte & la gloſe.
Voyez plus loin, cet avocat ſans cauſe,
Il a quité le barreau pour le ciel.
Ce Vacerac (10) eſt tout paitri de miel ;
Ah l'honnête homme ! indulgent, pacifique,
Doux, charitable, & ſurtout véridique !
Tous ces ſavans dignes de mes lauriers,
Grands écrivains, Cicerons des charniers,

(7) Auteur du tems de Charles VI. Il compoſa une hiſtoire romaine, déteſtable à la vérité, mais qui était paſſable pour le tems ; il fit auſſi l'oracle des philoſophes ; c'eſt un tiſſu ridicule de calomnies ; auſſi il s'en repentit ſur la fin de ſa vie, comme le dit Monſtrelet.

(8) Autre calomniateur du tems.

(9) Autre calomniateur.

(10) Il s'aſſocia avec le docteur Jean Petit pour juſtifier l'aſſaſſinat.

Digitized by Google

Sont comme moi victimes de l'envie.
On nous acuſe, & bien mal à propos,
D'avoir commis quelques crimes de faux (11),
Mais la vertu fut toujours pourſuivie;
O mon bon roi! qui le ſait mieux que vous?
Comme il parlait ſur ce ton tendre & doux,
Charles aperçut deux graves perſonages,
Qui des deux mains cachaient leurs gros viſages.
Qui ſont, dit-il, ces deux rameurs honteux?
Vous voyez là, reprit l'homme aux ſemaines;
Les plus diſcrets & les plus vertueux
De ceux qui vont ſur les liquides plaines.
L'un eſt Fantin (12), prédicateur des grands,
Humble avec eux, aux petits débonnaire;
Sa pieté ménagea les vivans;
Et pour cacher le bien qu'il ſavait faire,
Il confeſſait & volait les mourans.
L'autre eſt Brizet (13) directeur des nonnettes,
Peu ſoucieux de leurs faveurs ſecrettes,

(11) Nous entendons ici par crime de faux, toutes les fauſſes citations que ces délateurs alléguaient inceſſamment. Peut-être auſſi furent-ils condamnés comme fauſſaires.

(12) Il ſemble que ce chant de l'abbé Tritême ſoit une prophétie; en éfet, nous avons vu un Fantin docteur & curé à Verſaille qui fut aperçu volant un rouleau de cinquante louis à un malade qu'il confeſſait; il fut chaſſé, mais il ne fut pas pendu.

(13) Autre prophétie. Tout Paris a vu un abbé Brizet fameux directeur de femmes de qualité, diſſiper en débauches ſourdes l'argent qu'il extorquait de ſes dévotes, & qu'on lui remettait en dépot pour le ſoulagement des pauvres. Il y a grande aparence que quelque homme inſtruit de nos mœurs, a inſéré une partie de cette tirade dans cette nouvelle édition.

Digitized by Google

Mais s'apliquant ſagement les dépots,
Le tout pour Dieu: ſon ame pure & ſainte
Fuyait l'argent; mais il était en crainte
Qu'il ne tombat aux mains des indévots.
Voici, grand roi, ce benin Sicophante
A tête longue, & de côté pendante;
Du nombre trois par fois il ſe tourmente.
Du bon Tartuffe on le croirait le fils (14),
Sur tous ſes tours ſon petit pays gloſe,
Du doigt index on le montre aux paſſans,
On fait de lui des contes ſi plaiſans!
Je crois pour moi qu'il en eſt quelque choſe.
Mais, ô mon roi! votre bénignité
Eſt au deſſus de ſa malignité.
Pour le dernier de la noble ſequelle,
C'eſt mon ſoutien; c'eſt mon cher Meaulabelle (15);
De dix gredins qui m'ont vendu leurs voix,
C'eſt le plus bas, mais c'eſt le plus fidèle;
Eſprit diſtrait, on prétend que par fois
Tout occupé de ſes œuvres chrétiennes,
Il prend d'autrui les poches pour les ſiennes:
Il eſt d'ailleurs ſi ſage en ſes écrits!
Il ſait combien pour les faibles eſprits,

du divin poëme de Jérome Carré; il aurait bien dû dire un mot de l'abbé La Coſte, condamné a être marqué d'un fer chaud, & aux galères perpétuelles, en l'an de grace 1759, pour pluſieurs crimes de faux.

(14) Il faut que ce ſoit quelque maître Gonin de ce tems-là qui ait été très-iréyérend envers le triſagion.

(15) Meaulabelle, autre falſificateur de manuſcrit, connu dans ces tems là.

Digitized by Google

La vérité ſouvent eſt dangereuſe ;
Qu'aux yeux des ſots, ſa lumière eſt trompeuſe,
Qu'on en abuſe ; & ce diſcret auteur,
Qui toujours d'elle eut une ſage peur,
A réſolu de ne la jamais dire.
Moi je la dis à votre majeſté ;
Je vois en vous un héros que j'admire,
Et je l'aprends à la poſtérité.
Favoriſez ceux que la calomnie
Voulut noircir de ſon ſouffle empeſté ;
Sauvez les bons des filets de l'impie ;
Délivrez-nous, vengez-nous, payez-nous ;
Foi de Frélon, nous écrirons pour vous.
Alors il fit un diſcours patétique
Contre l'Anglais, & pour la loi ſalique,
Et démontra que bientôt ſans combat
Avec ſa plume il défendrait l'état.
Charles admira ſa profonde doctrine.
Il fit à tous une charmante mine,
Les aſſurant avec compaſſion
Qu'il les prenait ſous ſa protection.
La belle Agnès préſente à l'entrevue ;
S'atendriſſait, ſe ſentait toute émue.
Son cœur eſt bon : femme qui fait l'amour
A la douceur eſt toujours plus encline
Que femme prude, ou bien femme héroïne.
Mon roi, dit-elle, avouez que ce jour
Eſt fortuné pour cette pauvre race.
Puiſque ces gens contemplent votre face,

Digitized by Google

Ils ſont heureux, leurs fers ſeront briſés;
Votre viſage eſt viſage de grace.
Les gens de loi ſont des gens bien oſés,
D'inſtrumenter au nom d'un autre maître;
C'eſt mon amant qu'on doit ſeul reconnaître;
L'arêt eſt nul, & vous l'allez caſſer.
Jeanne dont l'ame eſt d'eſpèce moins tendre,
Soutint au roi qu'il les falait tous pendre,
Que les Frélons, & gens de ce métier,
N'étaient tous bons qu'à garnir un poirier.
Le grand Dunois plus profond & plus ſage,
En bon guerrier tint un autre langage;
Souvent, dit-il, nous manquons de ſoldats,
Il faut des dos, des jambes & des bras,
Ces gens en ont, & dans nos avantures,
Dans les aſſauts, les marches, les combats,
Nous pouvons bien nous paſſer d'écritures.
Enrôlons-les, mettons leur dès demain
Au lieu de rame un mouſquet à la main:
Ils barbouillaient du papier dans les villes,
Qu'aux champs de Mars ils deviennent utiles.
Du grand Dunois le roi goûta l'avis.
A ſes genoux ces bonnes gens tombèrent,
En ſoupirant, & de pleurs les baignèrent.
On les mena ſous l'auvent d'un logis,
Où Charles, Agnès & la troupe dorée
Après diné paſſèrent la ſoirée.
Agnès eut ſoin que l'intendant Bonneau
Fit bien manger la troupe délivrée,
On leur donna les reſtes du cerdeau.

Digitized by Google

Charles & les ſiens aſſez gaîment ſoupèrent,
Et puis Agnès & Charles ſe couchèrent.
En s'éveillant chacun fut bien ſurpris
De ſe trouver ſans manteau, ſans habits;
Agnès en vain cherche ſes engeantes,
Son gros colier de perles jauniſſantes,
Et le portrait de ſon royal amant.
Le lourd Bonneau qui gardait tout l'argent
Bien enfermé dans une bourſe mince,
Ne trouve plus le tréſor de ſon prince;
Linge, vaiſſelle, habits, tout eſt trouſſé,
Tout eſt parti. La horde grifonnante,
Sous le drapeau du gazetier de Nante,
D'une main promte, & d'un zèle empreſſé,
Pendant la nuit avait débaraſſé
Notre bon roi de ſon leſte équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers,
Selon Platon le luxe eſt peu d'uſage;
Puis ſe ſauvant par de petits ſentiers,
Au cabaret la proye ils partagèrent;
Là par écrit doctement ils couchèrent
Un beau traité bien moral, bien chrétien,
Sur le mépris des plaiſirs & du bien;
On y prouva que les hommes ſont frères,
Nés tous égaux, devans tous partager
Les dons de Dieu, les humaines miſères,
Vivre en commun pour ſe mieux ſoulager.
Ce livre ſaint mis depuis en lumière
Fut enrichi d'un pieux commentaire

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

Pour diriger & l'esprit & le cœur,
Avec preface & l'avis au lecteur.
Du clément roi la maison consternée
Est cependant au trouble abandonnée;
On court en vain dans les champs, dans les bois.
Ainsi jadis on vit le bon Phinée,
Prince de Thrace, & le pieux Énée,
Tout éfarés, & de frayeur pantois,
Quand à leur nez les gloutonnes harpies (16),
Juste à midi de leurs antres sorties,
Vinrent manger le dîner de ces rois.
Agnès timide, & Dorothée en larmes,
Ne savent plus comment couvrir leurs charmes.
Le bon Bonneau, fidèle tréforier,
Les faisait rire à force de crier:

(16) Les Harpies, Céléno, Ocipète, & Aello, filles de Neptune & de la terre, venaient manger tous les mêts qu'on servait sur la table du roi de Thrace Phinée, & infectaient toute la maison. Zetés & Colaës fils de Borée chassérent ces harpies jusques vers les isles Strophades, près de la Grèce; elles traitèrent Énée comme Phinée, mais Virgile en fait des prophétesses; voilà de plaisantes créatures pour être inspirées de Dieu!

Virginei volucrum vultus fœdissima ventris
Proluvies, uncæque manus & pallida semper.
Ora fame.

Elles se plaignent à Énée de ce qu'il veut leur faire la guerre pour quelques morceaux de bœuf, & lui prédisent que pour sa peine il sera contraint un jour de manger ses assiétes en Italie. Les amateurs des anciens disent que cette fiction est fort belle.

Digitized by Google

Ah ! disait-il, jamais pareille perte
Dans nos combats ne fut par nous souferte,
Ah ! j'en mourai ; les fripons m'ont tout pris ;
Le roi mon maître est trop bon, quand j'y pense ;
Voilà le prix de sa douce indulgence,
Et ce qu'on gagne avec les beaux esprits !
La douce Agnès, Agnès compatissante,
Toujours acorte, & toujours bien-disante,
Lui repliqua ; mon cher & gros Bonneau,
Pour Dieu gardez qu'une telle avanture
Ne vous inspire un dégoût tout nouveau
Pour les auteurs & la litérature :
Car j'ai connu de très-bons écrivains,
Ayant le cœur aussi pur que les mains,
Sans le voler aimant le roi leur maître,
Faisant du bien sans chercher à paraître,
Parlant en prose ou vers mélodieux
De la vertu, mais la pratiquant mieux ;
Le bien public est le fruit de leurs veilles ;
Le doux plaisir déguisant leurs leçons
Touche les cœurs en charmant les oreilles ;
On les chérit ; & s'il est des Frélons
Dans notre siécle, on trouve des abeilles.
Bonneau reprit, & que m'importe, hélas !
Frélon, abeille, & tout ce vain fatras !
Il faut diner, & ma bourse est perdue.
On le console, & chacun s'évertue,
En vrais héros endurcis au revers,
A réparer les dommages souferts :

Digitized by Google

On s'achemine auſſi-tôt vers la ville,
Vers ce château, le noble & ſûr azile
Du grand roi Charles & de ſes paladins,
Garni de tout, & fourni de bons vins.
Nos chevaliers à moitié s'équipèrent,
Fort ſimplement les dames s'ajuſtèrent;
On ariva mal en point, haraſſé,
Un pied tout nud, l'autre à demi chauſſé.

Digitized by Google

PRINCIPALES VARIANTES DU TEMPLE DU GOUT.

IL eſt bon (1) que vous obſerviez de près un dieu que vous voulez ſervir.

Vous l'avez pris pour votre maître;
Il l'eſt, ou du moins le doit être;
Mais vous l'encenſez de trop loin,
Et nous allons prendre le ſoin
De vous le faire mieux connaître.

Je remerciai ſon éminence de ſa bonté, & je lui dis: monſeigneur, je ſuis extrêmement indiſcret; ſi vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde:

Et ſi dans ſon malin vouloir,
Quelque critique veut ſavoir
En quels lieux, en quel coin du monde,
Eſt bâti ce divin manoir,
Que faudra-t-il que je réponde?

Le cardinal me repliqua que le temple était dans le pays des beaux-arts, qu'il voulait abſolument que je l'y ſuiviſſe, & que je fiſſe ma relation avec ſincérité; que s'il arivait qu'on ſe mo-

(1) C'eſt le cardinal de Polignac qui adreſſe la parole à Monſieur de Voltaire.

Digitized by Google

quât un peu de moi, il n'y aurait pas grand mal à cela, & que je le rendrais bien, ſi je voulais. J'obéis, & nous partîmes.

II.

On repouſſait plus fierement ces hommes injuſtes & dangereux, ces ennemis de tout mérite, qui haïſſent ſincérement ce qui réuſſit, de quelque nature qu'il puiſſe être. Leurs bouches diſtillent la médiſance & la calomnie (2). Ils diſent que *Télémaque* eſt un libelle contre Louis XIV, & *Eſther* une ſatyre contre le miniſtère : ils donnent de nouvelles clefs de la Bruyere ; ils infectent tout ce qu'ils touchent.

III.

Ah! bon Dieu! s'écria la Critique (3), quel horrible jargon! Elle fit ouvrir la porte pour voir l'animal qui avait un cri ſi ſingulier. Quel fut ſon étonnement, quand tout le monde lui dit que c'était Rouſſeau! Elle lui ferma la porte au plus vîte. Le rimeur déſeſpéré lui criait dans ſon ſtyle marotique :

Eh! montrez-vous un peu moins dificile ;
J'ai près de vous mérité d'être admis.
Reconnaiſſez mon humeur & mon ſtyle ;
Voici des vers contre tous mes amis.

(2) On a fait réellement ces reproches à Fénelon & à Racine, dans de miſérables libelles que perſonne ne lit plus aujourd'hui, & auxquels la malignité donna de la vogue dans leur tems.

(3) Brekekeke, koax, koax, koax, koax. Vers de Rouſſeau.

Digitized by Google

O vous, critique! ô vous, déeſſe utile!
C'était par vous que j'étais inſpiré.
En tout pays, en tout tems abhoré,
Je n'ai que vous déſormais pour aſyle.

A ces paroles, la critique fit ouvrir le temple, parut d'un air de Juge, & parla ainſi au cynique:

Rouſſeau, tu m'as trop méconnue:
Jamais ma candeur ingénue
A tes écrits n'a préſidé.
Ne prétens pas qu'un dieu t'inſpire,
Quand ton eſprit n'eſt poſſédé
Que du démon de la ſatyre.

IV.

Enfin, après ces retardemens agréables, au milieu des beaux-arts, des Muſes, des plaiſirs mêmes, nous arrivâmes juſqu'à l'autel & juſqu'au trône du dieu du goût.

Je vis ce dieu qu'en vain j'implore,
Ce dieu charmant que l'on ignore,
Quand on cherche à le définir;
Ce dieu qu'on ne ſait point ſervir,
Quand avec ſcrupule on l'adore.
Il ſe plaiſait à conſulter
Ces graces, ſimples & naïves,
Dont la France doit ſe vanter;
Ces graces, piquantes & vives,
Que les nations atentives
Voulurent ſouvent imiter;

Digitized by Google

Qui de l'art ne ſont point captives,
Qui régnaient jadis à la cour,
Et que la nature & l'amour
Avaient fait naître ſur nos rives.
Il eſt toujours environné
De leur troupe aimable & légere:
C'eſt par leurs mains qu'il eſt orné,
C'eſt avec elles qu'il veut plaire.

. . . . . .

Sur ſon front régne la ſageſſe;
Son air eſt tendre, ingénieux:
Les amours ont mis dans ſes yeux
Le ſentiment & la fineſſe.
Le môre à ces autels chantait,
Péliſſier près d'elle exprimait
De Lully toute la tendreſſe;
Légere & forte en ſa ſoupleſſe,
La vive Camargo (4) ſautait,
A ces ſons brillans d'allégreſſe,
Et de Rebel & de Mouret.
Le Couvreur (5), plus loin, récitait
Avec cette grace divine,
Dont autrefois elle ajoutait
De nouveaux charmes à Racine.

Colbert, l'amateur & le protecteur de tous les arts, raſſemblait autour de lui les connaiſſeurs.

(4) Mademoiſelle Camargo, la première qui ait danſé comme un homme.

(5) Adrienne le Couvreur, la meilleure actrice qu'ait jamais eu, avant elle, la comédie françaiſe pour le tragique, & la première qui ait introduit au théâtre la déclamation naturelle.

Digitized by Google

Tous félicitaient le cardinal de Polignac (6) sur ce sallon de *Marius*, qu'il a déterré dans Rome, & dont il vient d'orner la France.

Colbert atachait souvent sa vue sur cette belle façade du Louvre, dont Perrault & le Vau se disputent encore l'invention. Il soupirait de ce qu'un si beau monument périssait sans être achevé. Ah! disait-il, pourquoi a-t-on forcé la nature pour faire du château de Versaille un favori sans mérite; tandis qu'on pourait, en achevant le Louvre, égaler en bon goût Rome ancienne & moderne.

On voyait sur un autel le plan du Luxembourg; de ce portail si noble, auquel il manque une place, une église & des admirateurs; de cette fontaine qui fut un chef-d'œuvre du goût dans un tems d'ignorance; de cet arc de triomphe qu'on admirerait dans Rome, & auquel le nom vulgaire de la *porte S. Denis* ôte tout son mérite auprès de la plûpart des Parisiens. Cependant le dieu s'amusait à faire construire le modèle d'un palais parfait. Il joignait l'architecture du palais de Maisons, au dedans de l'hôtel de Lanoy, dont il a conseillé lui-même la situation, les proportions & les embellissemens au maître aimable de cet édifice, & auquel il ajoutait quelques commodités.

(6) Monsieur de Polignac ayant conjecturé qu'un certain terrein de Rome avait été autrefois la maison de Marius, fit fouiller dans cet endroit. L'on trouva à plusieurs pieds, sous terre un sallon entier, avec plusieurs statues très-bien conservées. Parmi ces statues, il y en a dix qui font une suite complette, & qui représentent Achille déguisé en fille à la cour de Lycomede, & reconnu par l'artifice d'Ulysse. Cette collection est unique dans l'Europe, par la rareté & la beauté. *A la mort du cardinal de Polignac, le roi de Prusse en fit l'acquisition.*

Digitized by Google

Je demandais, tout bas, pourquoi il y a eu, à proportion, moins de bons architectes en France que de bons sculpteurs. Le cardinal, qui connait tous les arts, daigna répondre ainsi : premièrement, les sculpteurs & les peintres ont toute la liberté de leur génie, au lieu que les architectes sont souvent gênés par le terrein, & encor plus par le caprice du maître. En second lieu, les sculpteurs & les peintres, faisant beaucoup plus d'ouvrages, ont bien plus d'occasion de se corriger. Cent particuliers étaient en état d'employer le pinceau du *Poussin*, de *Jouvenet*, de *Santerre*, de *Boulogne*, de *Watau*; & même aujourd'hui nos peintres modernes travaillent presque tous pour de simples citoyens; mais il faut être roi ou surintendant pour exercer le génie d'un *Mansard* ou d'un *Desbrosses*: enfin, le succès du peintre est dans le dessein de son tableau; celui du sculpteur est dans son modèle en terre: le modèle de l'architecte, au contraire, est trompeur; parce que le bâtiment, regardé ensuite à une plus grande distance, fait un éfet tout diférent, & que la perspective aérienne en change les proportions; en un mot, il en est souvent du plan en relief d'un édifice, comme de la plûpart des machines qui ne réussissent qu'en petit.

V.

On y examine si les arts se plaisent mieux dans une monarchie que dans une république: si l'on peut se passer aujourd'hui du secours des anciens: si les livres ne sont point trop multipliés: si la comédie & la tragédie ne sont point épuisées.

On

Digitized by Google

On examine quelle eſt la vraie diférence entre l'homme de talent & l'homme d'eſprit, entre le critique & le ſatyrique, entre l'imitateur & le plagiaire.

V I.

Permettez que je continue mes petites obſervations, répondit le père Bouhours. Ce ſont les grands hommes qu'il faut critiquer, de peur que les fautes qu'ils font contre les règles, ne ſervent de règles aux petits écrivains. Ce ſont les défauts du Pouſſin & de le Sueur qu'il faut relever, & non ceux de Rouet & de Vignon; & dès que votre *Anti-Lucrece* ſera imprimé, ſoyez ſûr de ma critique.

Eh! bien, examinez, vétillez, tant qu'il vous plaira, dit en paſſant un jeune duc qui revenait du ſermon de Ninon, & qui en paraiſſait tout pénétré: pour moi, je n'ai pas la force de rien cenſurer d'aujourd'hui.

Cet homme que Ninon avait rendu ſi indulgent,

C'eſt lui qui d'un eſprit vif, aimable & facile,
D'un vol toujours brillant, ſut paſſer, tour à tour,
Du temple des beaux-arts au temple de l'amour;
Mais qui fut plus content de ce dernier aſyle.
Des mains des graces préſenté,
En Allemagne, en Italie,
Il charma l'Europe adoucie,
Dont ſon oncle fut redouté.

Il eſt même encore mieux reçu dans le temple du goût, que cet oncle ſi vanté, qui rétablit les

Digitized by Google

beaux-arts en France de la même main dont il abaiſſa ou perdit tous ſes ennemis. Ce terrible miniſtre, craint, haï, envié, admiré à l'excès de toutes les cours & de la ſienne, eſt redouté juſques dans le temple du goût, dont il eſt le reſtaurateur. On craint à tout moment qu'il ne lui prenne fantaiſie d'y faire entrer Chapelain, Colletet, Faret & Deſmarets, avec leſquels il faiſait autrefois de méchans vers.

Quand je vis que le cardinal de Richelieu n'avait pas toutes les préférences, je m'écriai : c'eſt donc ici comme ailleurs, & l'inclination l'emporte par-tout ſur les bienfaits ! Alors j'entendis quelqu'un qui me dit :

Établir, conſerver, mouvoir, arêter tout,
Donner la paix au monde, ou fixer la victoire ;
C'eſt ce qui m'a conduit au temple de la gloire,
Bien plutôt qu'au temple du goût.

VII.

Braſſac, ſois toujours mon ſoutien,
Sous tes doigts j'acordai ta lyre ;
De l'amour tu chantes l'empire,
Et tu compoſes dans le mien.

Caylus, tous les arts te chériſſent ;
Je conduis tes brillans deſſeins,
Et les Raphaëls s'aplaudiſſent
De ſe voir gravés par tes mains.

Digitized by Google

AUTRES VARIANTES,

Tirées de l'édition de 1733.

I.

ET cependant un fripon de libraire,
Des beaux eſprits écumeur mercénaire,
Vendeur adroit de ſotiſe & de vent,
En ſouriant d'une mine matoiſe,
Lui meſurait des livres à la toiſe;
Car monſeigneur eſt ſurtout fort ſavant.

II.

Là ne ſont point reçus les petits maîtres, qui aſſiſtent à un ſpectacle ſans l'entendre, ou qui n'écoutent les meilleures choſes que pour en faire de froides railleries. Bien des gens qui ont brillé dans de petites ſociétés, qui ont régné chez certaines femmes, & qui ſe ſont fait apeller grands hommes, ſont tous ſurpris d'être refuſés: ils reſtent à la porte & adreſſent en vain leurs plaintes à quelques ſeigneurs, ou ſoi diſant tels, ennemis jurés du vrai mérite qui les néglige, & protecteurs ardens des eſprits médiocres dont ils ſont encenſés. On repouſſe auſſi très-rudement tous ces petits ſatyriques obſcurs qui, dans la démangeaiſon de ſe faire connaître, inſultent les auteurs connus; qui font ſecrettement une mauvaiſe critique d'un

Digitized by Google

bon ouvrage; petits insectes dont on ne soupçonne l'existence, que par les éforts qu'ils font pour piquer. Heureux encore les véritables gens de lettres, s'ils n'avaient pour ennemis que cette engeance: mais à la honte de la littérature & de l'humanité, il y a des gens qui s'animent d'une vraye fureur contre tout mérite qui réussit; qui s'acharnent à le décrier & à le perdre, qui vont dans les lieux publics, dans les maisons des particuliers, dans les palais des princes, semer les rumeurs les plus fausses avec l'air de vérité, calomniateurs de profession, monstres ennemis des arts & de la société. Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paraître le cardinal de Polignac & l'abbé de Rothelin: ils n'ont jamais pû avoir accès auprès de ces deux hommes; ils ont pour eux cette haine timide que les cœurs corompus ont pour les cœurs droits & pour les esprits justes.

III.

Rousseau parut en revenant d'Allemagne; il avait été autrefois dans le temple: mais quand il y voulut rentrer:

Il eut beau tristement redire
Ses vers durement façonnés
Hérissés de traits de satyre,
On lui ferma la porte au nez.

IV.

Rousseau se fâcha d'autant plus que cette Déesse avait raison (1): elle lui disait des vérités; il répondit par des injures, & lui cria:

(1) La critique.

Digitized by Google

Ah! je connais votre cœur équivoque,
Reſpect le cabre, amour ne l'adoucit,
Et reſſemblez à l'œuf cuit dans ſa coque,
Plus on l'échaufe & plus il ſe durcit.

Il vomit pluſieurs de ſes nouvelles épigrammes qui ſont toutes dans ce goût. La Mothe les entendit, il en rit, mais point trop fort & avec diſcretion. Rouſſeau furieux lui reprocha à ſon tour tous les mauvais vers que cet académicien avait faits en ſa vie, & cette diſpute aurait duré long-tems entre eux, ſi la critique ne leur avait impoſé ſilence & ne leur avait dit: écoutez vous la Mothe, brûlez votre Iliade, vos tragédies, & toutes vos dernières odes, les trois quarts de vos fables & de vos opera, prenez à la main vos premières odes, quelques morceaux de proſe dans leſquels vous avez preſque toujours raiſon, hors quand vous parlez de vous & de vos vers. Je vous demande ſurtout une demi-douzaine de vos fables, l'Europe galante, avec cela entrez hardiment.

Vous Rouſſeau, brulez vos opera, vos comédies, vos dernières allégories, odes, épigrammes germaniques, ballades, ſonnets; jurez de ne plus écrire & venez vous mettre au-deſſus de la Mothe en qualité de verſificateur, mais toutes les fois qu'il s'agira d'eſprit & de raiſonnement, vous vous placerez fort au-deſſous de lui. La Mothe fit la révérence, Rouſſeau tourna la bouche, & tous deux entrèrent à ces conditions.

Digitized by Google

V.

A l'égard de Lucrece, il fut embarraſſé en voyant ſon ennemi; il le regarda d'un œil un peu faché, ſurtout quand il vit combien il eſt aimable, & comme il paraît fait pour avoir raiſon.

Son rival charmant lui parla
Avec ſa grace naturelle,
Et cependant il y mêla
Uu peu de catholique zèle.
Ça dit-il, puiſque vous voilà,
L'ame a bien l'air d'être immortelle:
Que répondez-vous à cela?
Ah! laiſſons ces diſputes-là,
Dit le vieux chantre d'Épicure,
J'ai fort mal connu la nature:
Mais ne me pouſſez point à bout,
Que votre muſe me pardonne;
Vous êtes chez le Dieu du goût,
Non ſur les bancs de la Sorbonne.

Ces meſſieurs n'argumentèrent donc point, & épargnèrent une diſpute aux gens de goût qui n'aiment pas volontiers l'argument.

Lucrece recita ſeulement quelques-uns de ſes beaux vers qui ne prouvent rien: le cardinal dit auſſi des ſiens; ce qui lui arive trop rarement à Paris: on leur aplaudit également à tous deux. De raporter ce qui fut dit à cette

Digitized by Google

occaſion par les Grecs & les Latins qui étaient là & qui les entendaient, cela ſerait beaucoup trop long: il n'eſt ici queſtion que des Français.

VI.

Mais malgré l'auſtère ſageſſe
De la morale qu'il prêchait (2),
Peliſſier en ces lieux chantait;
Et cependant avec molleſſe,
Sallé le temple parcourait
D'un pas guidé par la juſteſſe.

VII.

C'eſt ce dieu qu'implore & révere
Toute la troupe des acteurs,
Qui repréſentent ſur la terre;
Et ceux qui viennent dans la chaire
Endormir leurs chers auditeurs,
Et ceux qui livrent les auteurs
Aux ſiflets bruyans du parterre.
C'eſt-là que je vous vis, aimable le Couvreur,
Vous fille de l'amour, fille de Melpomène,
Vous dont le ſouvenir régne encore ſur la ſcène,
Et dans tous les eſprits, & ſurtout dans mon cœur.
Ah! qu'en vous revoyant une volupté pure,
Un bonheur ſans mélange enivra tous mes ſens!
Qu'à vos pieds en ces lieux, je fis fumer d'encens!

(2) ROLLIN.

Digitized by Google

Mes deux guides disaient qu'ils ne pouvaient en conscience donner à une actrice le même encens que moi ; mais ils avaient trop de justice pour me désaprouver.

VIII.

Quelquefois même on laisse parler long-tems la même personne ; mais ce cas arive très-rarement : heureusement pour moi, on se rassemblait en ce moment autour de la fameuse Ninon Lenclos.

Ninon, cet objet si vanté,
Qui si long-tems sut faire usage
De son esprit, de sa beauté,
Et du talent d'être volage
Faisait alors avec gaité,
A ce charmant Aréopage,
Un discours sur la volupté.
Dans cet art, elle était maitresse ;
L'auditoire était enchanté,
Et tout respirait la tendresse.
Mes deux guides en vérité,
Auraient volontiers écouté :
Mais hélas ! ils sont d'une espèce
Qui leur ôte la liberté,
Et les condamne à la sagesse.

Ils me laissèrent entendre le sermon de Ninon. Je courus ensuite vers la le Couvreur, & mes conducteurs s'amusèrent à parler de littérature

Digitized by Google

avec quelques jéſuites qu'ils rencontrèrent. Un janſéniſte dira que les jéſuites ſe fourent partout: mais la vérité eſt que de tous les religieux, les jéſuites ſont ceux qui entendent le mieux les belles lettres, & qu'ils ont toujours réuſſi dans l'éloquence & dans la poëſie. Le Dieu voit de très-bon œil beaucoup de ces pères, mais à condition qu'ils ne diront plus tant de mal de Deſpréaux, & qu'ils avoueront que les lettres provinciales ſont la plus ingénieuſe, auſſi-bien que la plus cruelle, & en quelques endroits, la plus injuſte ſatyre qu'on ait jamais faite.

On ſe doute aſſez que les bienfaiteurs du temple y ont une place honorable: mais croirait-on que Colbert y eſt mieux traité que le cardinal de Richelieu? C'eſt que Colbert protégea tous les beaux arts ſans être jaloux des artiſtes, & qu'il ne favoriſa que de grands hommes; car il ſe dégoûta bien vîte de Chapelain, & encouragea Deſpréaux. Le cardinal de Richelieu au contraire fut jaloux du grand Corneille, & au lieu de s'en tenir comme il le devait, à protéger les beaux vers, il s'amuſa à en faire de mauvais avec Chapelain, Deſmarets, & Colletet (3). Je m'aperçus même que ce grand mi-

(3) Non ſeulement le cardinal de Richelieu fit quelquefois travailler Chapelain à des ouvrages de théâtre: mais il s'appropria un mauvais prologue de ce Chapelain: c'était le prologue d'un très-ridicule poëme dramatique, intitulé les *Thuilleries*. Ce cardinal fit bâtir la ſalle du palais royal pour repréſenter la tragédie de Mirame, dont il avait donné le ſujet, & dans laquelle il avait fait plus de cinq cens vers. Il ſe ſervait de Deſmarets, de Colletet, de Faret, pour compoſer des tragédies dont il leur donnait le plan. Il admit quelque tems le grand Corneille dans cette troupe;

Digitized by Google

niſtre était moins gracieuſement accueilli par le Dieu du goût, qu'un certain duc ſon neveu, qui vient très ſouvent dans le temple. Les connaiſſeurs en belles lettres diſent pour raiſon:

Que dans ce charmant ſanctuaire,
L'honneur de protéger les beaux arts qu'on chérit,
Mais auxquels on ne s'entend guère,
L'autorité du miniſtère,
L'éclat, l'intrigue & le crédit,
Ne ſauraient égaler les charmes de l'eſprit,
Et le don fortuné de plaire.

Les connaiſſeurs en galanterie ajoutent que ſon éminence (4) fit jadis l'amour en vrai pédant, & que ſon neveu s'y prend d'une manière aſſurément toute opoſée. Il y a dans cette demeure bien des habitans, qui comme lui n'ont fait aucun ouvrage,

mais le mérite de Corneille ſe trouva incompatible avec ces poëtes, & il fut auſſi-tôt exclu. Ce cardinal avait ſi peu de goût, qu'il récompenſa ces vers impertinens de Colletet:

La canne s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enroüée & d'un batement d'aile,
Animer le canard qui languit auprès d'elle.

Il voulait ſeulement pour rendre ces vers parfaits, qu'on mît *barboter* au lieu d'*humecter*.

(4) Le cardinal de Richelieu fit ſoutenir des thèſes ſur l'amour chez ſa nièce la ducheſſe d'Aiguillon: il y avait un préſident, un répondant & des argumentans. Il y a à Paris, une copie de ces thèſes chez un curieux: ces thèſes ſont diviſées en pluſieurs poſitions, comme les thèſes de collège; la première poſition eſt, qu'*il ne faut point parler d'un véritable amour après ſa fin, parce qu'un véritable amour eſt ſans fin.*

Digitized by Google

Qui ſagement livrés aux douceurs du loiſir,
Ont paſſé de leurs jours les momens délectables
A recevoir, à donner du plaiſir.
De chanter & d'écrire ils ont été capables:
Mais pour être en ce temple & pour y réuſſir,
Qu'ont-ils fait? Ils étaient aimables.

C'eſt entre ces voluptueux & les artiſtes qu'on trouve le facile, le ſage, l'agréable la Fave: heureux qui pourait comme lui, paſſer les dernières années de ſa vie, tantôt compoſant des vers aiſés & plains de grace, tantôt écoutant ceux des autres ſans envie & ſans mépris, ouvrant ſon cabinet à tous les arts, & ſa maiſon aux ſeuls hommes de bonne compagnie! Combien de particuliers dans Paris pouraient lui reſſembler dans l'uſage de leur fortune? Mais le goût leur manque, ils jouiſſent inſipidement; ils ne ſavent qu'être riches.

Devant le Dieu eſt un grand autel, où les muſes viennent préſenter tour à tour des livres, des deſſeins, & des ornemens de toute eſpèce: on y voyait tous les opera de Lully, & pluſieurs opera de Deſtouches & de Campra. Le Dieu eût déſiré quelquefois dans Deſtouches, une muſique plus forte; ſouvent dans Campra, un récitatif mieux déclamé; & de tems en tems, dans Lully, quelques airs moins froids. Tantôt les muſes, tantôt les Peliſſiers & les le Mores chantent ces opera charmans. Le temple réſonne de leurs voix touchantes: tout ce qui eſt dans ces beaux lieux aplaudit par un léger murmure,

Digitized by Google

plus flateur que ne le feraient les aclamations emportées du peuple. Les mauvais auteurs & leurs amis prêtent l'oreile autour du temple, entendent à peine quelques ſons & ſiflent pour ſe venger.

Le deſſein de Verſailles ſe trouve à la vérité ſur l'autel: mais il eſt acompagné d'un arêt du Dieu qui ordonne qu'on abate au moins tout le côté de la cour, afin qu'on n'ait point à la fois en France un chef-d'œuvre de mauvais goût & de magnificence. Par le même arêt, le Dieu ordonne que les grands morceaux d'architecture très-déplacés & très-cachés dans les boſquets de Verſailles, ſoyent tranſportés à Paris, pour orner des édifices publics.

Une des choſes que le Dieu aime davantage, c'eſt un recueil d'eſtampes d'après les plus grands maîtres, entrepriſe utile au genre humain, qui multiplie à peu de frais le mérite des meilleurs peintres, qui fait revivre à jamais dans tous les cabinets de l'Europe, des beautés qui périraient ſans le ſecours de la gravure, & qui peut faire connaître toutes les écoles, à un homme qui n'aura jamais vû de tableaux.

Crozat préſide à ce deſſein:
Il conduit le docte burin
De la gravure ſcrupuleuſe,
Qui d'une main laborieuſe,
Immortaliſe ſur l'airain,
Du Carache la ſource heureuſe,
Et la belle ame du Pouſſin.

Digitized by Google

Dans le tems que nous arivâmes, le Dieu s'amuſait à faire élever en relief le modèle d'un palais parfait ; il joignait l'architecture extérieure du château de Maiſons avec les dedans de l'hôtel de Laſſay, lequel par ſa ſituation, ſes proportions & ſes embelliſſemens, eſt digne du maître aimable qui l'occupe, & qui lui-même a conduit l'ouvrage.

IX.

Ce qui me charmait davantage dans cette demeure délicieuſe, c'était de voir avec quelle heureuſe agilité l'eſprit ſe promène ſur diférens plaiſirs, en parcourant de ſuites les arts, & careſſant tant de beautés diverſes.

On y paſſe facilement
De la muſique à la peinture,
De la phyſique au ſentiment,
Du tragique au ſimple agrément,
De la danſe à l'architecture.
Tel, Homere peignait ſes dieux,
Planant ſur la terre & ſur l'onde,
Et cent fois plus prompt que nos yeux,
S'élançant du centre des cieux,
Juſqu'au bout de l'axe du monde.

Auſſi ſerais-je trop long, ſi je diſais tout ce que je vis dans ce temple. Grace au ſiécle de Louis XIV une foule de grands hommes en tout genre qui avaient honoré ce beau ſiécle, s'étaient

Digitized by Google

rangés avec mes deux guides autour du grand Colbert. Je n'ai exécuté, disait ce ministre, que la moindre partie de ce que je méditais ; j'aurais voulu que LOUIS XIV eût employé aux embellissemens nécessaires de sa capitale, les trésors ensevelis dans Versailles, & prodigués pour forcer la nature : si j'avais vécu plus longtems, Paris aurait pû surpasser Rome en magnificence & en bon goût, comme il le surpasse en grandeur : ceux qui viendront après moi, feront ce que j'ai seulement imaginé ; alors le royaume sera rempli des monumens de tous les beaux arts : déjà les grands chemins qui conduisent à la capitale sont des promenades délicieuses, ombragées de grands arbres, l'espace de plusieurs milles, & ornées même de (5) fontaines & de statues. Un jour vous n'aurez plus de temples gothiques ; les salles (6) de vos spectacles seront dignes des ouvrages immortels qu'on y représente ; de nouvelles places & des marchés publics construits sous des colonnades décoreront Paris comme l'ancienne Rome ; les eaux seront distribuées dans toutes les maisons comme à Londres ; les inscriptions de Santeuil ne seront plus la seule chose que l'on admirera dans vos fontaines, la sculp-

(5) Sur le chemin de Juvisi on a élevé deux fontaines, dont l'eau retombe dans de grands bassins ; des deux côtés du chemin sont deux morceaux de sculpture l'un est de Coustou, & est fort estimé : il est triste que son ouvrage ne soit pas de marbre, mais seulement de pierre.

(6) Les salles de tous les spectacles de Paris sont sans magnificence, sans goût, sans commodités, ingrates pour la voix, incommodes pour les acteurs & pour les spectateurs : ce n'est qu'en France qu'on a l'impertinente coutume de faire tenir debout la plus grande partie de l'auditoire.

Digitized by Google

ture étalera partout ſes beautés (7) durables ; & annoncera aux étrangers la gloire de la nation, le bonheur du peuple, la ſageſſe & le goût de ſes conducteurs : ainſi parlait ce grand miniſtre.

Qui n'aurait aplaudi ? quel cœur français n'eût été ému à de tels diſcours ? On finit par donner de juſtes éloges, & par ſouhaiter un ſuccès heureux aux grands deſſeins que le (8) magiſtrat de la ville de Paris a formés pour la décoration de cette capitale.

Enfin, après une converſation utile, dans laquelle on louoit avec juſtice ce que nous avons, & dans laquelle on regrettait, avec non moins de juſtice, ce que nous n'avons pas, il fallut ſe ſéparer : J'entendis le Dieu qui diſait à ſes deux amis, en les embraſſant :

(7) C'était en effet le deſſein de ce grand homme : un de ſes projets était de faire une grande place de l'hôtel de Soiſſons : on aurait creuſé au milieu de la place un vaſte baſſin, qu'on aurait rempli des eaux qu'il devait faire venir par de nouveaux aqueducs : du milieu de ce baſſin, entouré d'une baluſtrade de marbre, devait s'élever un rocher, ſur lequel quatre fleuves de marbre auraient répandu l'eau qui eût retombé en nape dans le baſſin, & qui de-là ſe ſerait diſtribuée dans les maiſons des citoyens. Le marbre deſtiné à cet incomparable monument était acheté ; mais ce deſſein fut oublié avec M. Colbert, qui mourut trop-tôt pour la France.

(8) M. Turgot, préſident au parlement, prevôt des marchands, qui a déjà embelli cette capitale, a fait marché avec des entrepreneurs pour agrandir le Quai derriere le palais, le continuer juſqu'au pont de l'Iſle, & joindre l'Iſle au reſte de la ville par un beau pont de pierre : il n'y a point de citoyen dans Paris qui ne doive s'empreſſer à contribuer de tout ſon pouvoir à l'exécution de pareils deſſeins, qui ſervent à notre commodité, à nos plaiſirs & à notre gloire.

Digitized by Google

Adieu, mes plus chers favoris,
Par qui ma gloire eſt établie.
Tant que vous ſerez dans Paris,
Je n'ai pas peur que l'on m'oublie:
Mais prêchez, je vous en ſuplie,
Certains prétendus beaux eſprits,
Qui du faux goût toujours épris,
Et toujours me faiſant inſulte,
Ont tout l'air d'avoir entrepris
De traiter mes loix & mon culte,
Comme l'on traite leurs écrits.

Il les pria de faire ſes complimens à un jeune prince qu'il aime tendrement, & s'échaufant à ſon nom avec un peu d'enthouſiaſme, que ce Dieu ne dédaigne pas quelquefois, mais qu'il ſait toujours modérer, il prononça ces vers avec vivacité:

Que toujours Clermont (9) s'illumine
Des vives clartés de ma loi;
Lui, ſa ſœur, les amours, & moi,
Nous ſommes de même origine.
Conti, ſachez, à votre tour,
Que vous êtes né pour me plaire,
Auſſi bien qu'au dieu de l'amour.

J'aimai

(9) Monſieur le comte de Clermont, prince du ſang, a fondé, à l'âge de vingt ans, une académie des arts, compoſée de cent perſonnes qui s'aſſemblent chez lui, & il donne une protection marquée aux gens de lettres. On ne ſçaurait trop propoſer un tel exemple aux jeunes princes.

Digitized by Google

J'aimai jadis votre grand-père,
Il fut le charme de ma cour :
De ce héros ſuivez l'exemple,
Que vos beaux jours me ſoient ſoumis ;
Croyez-moi, venez dans ce temple,
Où peu de princes ſont admis.
Vous, noble jeuneſſe de France,
Secondez les chants des beaux-arts,
Tandis que les foudres de Mars
Se repoſent dans le ſilence :
Que dans ces fortunés loiſirs,
L'eſprit & la délicateſſe,
Nouveaux guides de la jeuneſſe,
Soient l'ame de tous vos plaiſirs.
Je vois Thalie & Melpomène (10)
Vous ſuivre en ſecret quelquefois,
Et quiter Gauſſin & du Freſne
Pour venir entendre vos voix,
Et vous aplaudir ſur la ſcène.
Que des muſes à vos genoux,
Les lauriers à jamais fleuriſſent ;
Que ces arbres s'énorgueilliſſent
De ſe voir cultivés par vous.
Tranſporter le Pinde à Cythère :

(10) Il y a plus de vingt maiſons dans Paris dans leſquelles on repréſente des tragédies & des comédies : on a fait même beaucoup de piéces nouvelles pour ces ſociétés particulieres. On ne ſçaurait croire combien eſt utile cet amuſement, qui demande beaucoup de ſoin & d'atention : il forme le goût de la jeuneſſe, il donne de la grace au corps & à l'eſprit, il contribue au talent de la parole, il retire les jeunes gens de la débauche, en les acoutumant aux plaiſirs purs de l'eſprit.

Digitized by Google

Braſſac (11), chantez ; gravez Cailus (12) ;
Ne craignez point jeune Surgère (13),
D'employer des ſoins aſſidus
Aux beaux vers que vous ſavez faire ;
Et que tous les ſots confondus,
A la cour & ſur la frontière,
Déſormais ne prétendent plus
Qu'on déroge & qu'on dégénere,
En ſuivant Minerve & Phébus.

(11) Monſieur le chevalier de Braſſac non-ſeulement a le talent très-rare de faire la muſique d'un opera, mais il a le courage de le faire jouer, & de donner cet exemple à la jeune nobleſſe françaiſe : il y a déjà longtems que les Italiens, qui ont été nos maîtres en tout, ne rougiſſent pas de donner leurs ouvrages au public. Le marquis Maffei vient de rétablir la gloire du théâtre italien : le baron d'Aſtorga, & le prélat qui eſt aujourd'hui archevêque de Piſe, ont fait pluſieurs opera fort eſtimés.

(12) Monſieur le marquis de Cailus eſt célèbre par ſon goût pour les arts & par la faveur qu'il donne à tous les bons artiſtes ; il grave lui-même, & met une expreſſion ſingulière dans ſes deſſeins. Les cabinets des curieux ſont pleins de ſes eſtampes. Monſieur de Saint-Maurice, officier des gardes, grave auſſi & ſe ſert avec avantage du burin : il a fait une eſtampe d'après le Nain, qui eſt un chef-d'œuvre.

(13) Monſieur de la Rochefoucault, marquis de Surgere, a fait une comédie, intitulée : *l'école du monde*. Cette piéce eſt ſans contredit bien écrite, & pleine de traits que le célèbre duc de la Rochefoucault, auteur des maximes, aurait aprouvés.

Digitized by Google

AUTRES VARIANTES.

LA critique m'aperçut. Ah! ah! me dit-elle, vous êtes bien hardi d'entrer. Je lui répondis humblement: Dangereuſe déeſſe, je ne ſuis ici que parce que ces meſſieurs l'ont voulu. Je n'aurais jamais oſé y venir ſeul. Je veux bien, dit-elle, vous y ſoufrir à leur conſidération; mais tâchez de profiter de tout ce qui ſe fait ici.

Sur-tout gardez-vous bien de rire
Des auteurs que vous avez vûs;
Cent petits rivaux inconnus
Crieraient bientôt à la ſatyre.
Corigez-vous, ſans les inſtruire;
Donnez plus d'intrigue à Brutus,
Plus de vraiſemblance à Zaïre;
Et croyez-moi, n'oubliez plus
Que vous avez fait Artémire.

Je vis bien qu'elle en allait dire davantage; elle me parlait déjà d'un certain Philoctete: je m'eſquivai, &c.

Fin des variantes du temple du goût.

Digitized by Google

VARIANTES PRINCIPALES
DE PLUSIEURS
PIECES FUGITIVES.

PREMIER DISCOURS.

De l'égalité des conditions.

CE ne fut qu'en 1738 que ce discours parut la premiere fois imprimé à Paris, ainsi que le second & le troisieme, sous le titre général d'*épîtres sur le bonheur*. Le commencement du premier discours a été plusieurs fois refondu. Voici les diférentes leçons jusqu'à l'édition de 1757 exclusivement.

PREMIERE LEÇON.

Eh! bien, jeune Hermotime, en Province élevé,
Avec un cœur tout neuf, à Paris arivé,
Tu ne sais pas encor quel parti tu dois suivre:
Tu voudrais des leçons sur le grand art de vivre;
Il faut prendre un état; incertain dans tes vœux,
Tu veux choisir, dis-tu, le sort le plus heureux:
Mais ce sort quel est-il? Tu ne sais: tu peux être
Magistrat, financier, courtisan, guerrier, prêtre;
Ton goût doit décider. Ce n'est pas ton emploi
Qui doit te rendre heureux: ce bonheur est dans toi,

Digitized by Google

Les états ſont égaux, mais les hommes diférent:
Où l'imprudent périt, les habiles proſpèrent;
Le bonheur eſt le port où tendent les humains,
Les écueils ſont fréquens, les vents ſont incertains;
Le ciel pour aborder cette rive étrangère,
Accorde à tout mortel une barque légère.
Ainſi que les ſecours, les dangers ſont égaux.
Qu'importe quand l'orage a ſoulevé les flots,
Que ta poupe ſoit peinte, & que ton mât déploye
Une voile de pourpre & des cables de ſoye?
Le vent eſt ſans reſpect, il renverſe à la fois
Les bateaux des pêcheurs & les barques des rois.
Si quelque heureux pilote échapé de l'orage,
Près du port arivé, gagne au moins le rivage,
Son vaiſſeau plus heureux n'était pas mieux conſtruit:
Mais le pilote eſt ſage, & Dieu l'avait conduit.
Eh quoi! me dites-vous, &c.

SECONDE LEÇON.

Ami, dont la vertu toujours facile & pure,
A ſuivi par raiſon l'inſtinct de la nature,
Qui ſais à ton état conformer tes déſirs,
Satisfait ſans fortune, & ſage en tes plaiſirs;
Heureux qui comme toi docile à ſon génie,
Dirige prudemment la courſe de ſa vie;
Son cœur n'entend jamais la voix du repentir:
Enfermé dans ſa ſphère, il n'en veut point ſortir.
Les états ſont égaux, &c.

. . . . . .
. . . . . & des cables de ſoye.

Digitized by Google

L'art du pilote eſt tout, & pour domter les vents,
Il faut la main du ſage, & non des ornemens.
Eh ! quoi ! me dira-t-on, &c.

SUITE DU MEME DISCOURS.

PREMIERE LEÇON.

Il ſerait beau vraiment que ſa triſte faveur
Eût au grade, en ce monde, atáché le bonheur !
Jamais un coloñel n'aura donc l'imprudence
D'égaler en plaiſir un máréchal de France !
L'empereur eſt toujours, graces à ſes honneurs,
Plus fortuné lui ſeul, que les ſept électeurs !
Et le cœur d'un ſujet ſe gardera bien d'être
Auſſi tendre, auſſi gai, que celui de ſon maître !
Nous n'accuſons point Dieu de cette abſurdité :
Pour les cœurs qu'il á fait, il á trop de bonté.
Tous ſont heureux par lui, tous au moins peuvent l'être ;
En leur donnant la vie, il leur doit le bien être ;
Il veut, en les rangeant ſous diférentes loix,
En faire autant d'heureux, non pas autant de rois :
Le caſque, le mortier, la barette, la mitre,
A la félicité n'aportent aucun titre.
Et ce Bernard qu'on vante eſt heureux en éfet,
Non par le bien qu'il a, mais par le bien qu'il fait.
On dit qu'avant là boëte, &c.

SECONDE LEÇON.

. . . . . .
. . . . . que les ſept électeurs.

Digitized by Google

Et le roi des Romains ſerait un téméraire,
De prétendre un moment au bonheur du ſaint père!
Crois-moi, Dieu d'un autre œil voit ſes faibles humains,
Nés du même limon façonné par ſes mains;
Admirons de ſes dons le différent partage:
Chacun de ſes enfans reçut un héritage;
Le terrein le moins vaſte a ſa fécondité,
Et l'ingrat qui ſe plaint eſt ſeul déshérité.
Poſſédons ſans fierté, ſubiſſons ſans murmure
Le ſort que nous a fait l'auteur de la nature;
Dieu qui nous a rangés ſous diférentes loix,
Peut faire autant d'heureux, non pas autant de rois.
On dit qu'avant la Boëtie, &c.

SUITE.

PREMIERE LEÇON.

. . . . . L'amour même l'apelle,
L'amour ce dieu des cieux, cette flamme éternelle,
Qui peuple les forêts, les ondes & les airs
Qui va d'un pôle a l'autre animer l'univers.
Ses traits toujours lancés des mains de la nature,
Soufrent les ornemens, mais plaiſent ſans parure:
Un éclat étranger eſt le fard du bonheur:
Tu n'en as pas beſoin, tu peux donner ton cœur,
Sans tous ces riens brillans, ces nobles bagatelles,
Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de belles.
L'amour n'a pas toujours un tranquile deſtin
Sous les lambris dorés & vernis par Martin.
L'aigle fier & rapide, &c.

Digitized by Google

. . . . . tout homme a ſes revers :
Concini moins altier, plus fidèle à ſes maîtres,
N'aurait point de ſon ſang apaiſé nos ancêtres.
. . . . . .
. . . . . où la félicité !
Où donc trouver, dis-tu, cet être ſi vanté,
Fugitif, inconnu, qu'on croit imaginaire ?
Où ? chez toi, dans ton cœur & dans ton caractère :
Quelque ſoit ton état, quelque ſoit ton deſtin ;
Sois ſage, il te ſufit, ton bonheur eſt certain.

Fin du premier diſcours.

SECONDE LEÇON DE CETTE FIN.

Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hyvers :
Mortel, en quelque état que le ciel t'ait fait naître,
Sois ſoumis, ſoit content & rends grace à ton maître.

SECOND DISCOURS.

De la liberté.

LOrſqu'un de ces eſprits. . . . . .
. . . . . .
Deſcendit juſqu'à moi de la voute des cieux.
Ainſi le trait brillant du jour qui nous éclaire,
Part, arive, illumine & couvre l'hémiſphère :
Il avait pris un corps, ainſi que l'un d'entre eux,
Que nos pères ont vu dans des jours ténébreux,
Sous les traits de Newton, ſous ceux de Galilée,

Digitized by Google

Aporter la lumiere à la terre aveuglée.
Écoute, me dit-il, &c.

. . . . . .

Caton fut ſans vertu, Catilina ſans vice.

. . . . . .

Et s'il a daigné dire à mes vœux empreſſés
Le ſecret d'être heureux, il en a dit aſſez.

Dans une ſeconde édition, on ne trouvait que quatre ou cinq vers de changés.

Ce don que ſa bonté te fit pour ton bonheur.

. . . . . .

Épargne à ta raiſon ces diſputes frivoles,
Ce poiſon de l'eſprit né du ſein des écoles.
Ferme en tes ſentimens, &c.

. . . . . .

Mes yeux d'un plus grand jour auraient été bleſſés:
Sois heureux, m'a-t-il dit, n'en eſt-ce pas aſſez?

TROISIEME DISCOURS.

Sur l'envie.

. . . . . IL en eſt terraſſé.
Quelle était la raiſon du magiſtrat perfide,
Qui voulait en exil envoyer Ariſtide?
Il fut dans ſon dépit contraint de l'avouer;
Je ſuis las, diſait-il, de l'entendre louer.

Digitized by Google

J'ai vu des courtiſans, &c.

. . . . . .

Un petit monſtre noir, peint de rouge & de blanc,
Ne doit point cenſurer ou Vénus, ou Rohan.
Ta rivale eſt aimée ; un bon couplet contre elle
Ne peut ni l'enlaidir, ni te rendre plus belle.
Par le fougueux Jurieu, &c.

. . . . . .

. . . . . Déteſtable en ſes mœurs,
Médiſant acharné, quelle étrange manie,
Fait aboyer ta voix contre une académie ?
As-tu, vieux Candidat, chez les quarante élus,
Aproché ſeulement de l'honneur d'un refus ?
Hélas ! quel eſt le fruit de tes cris imbécilles ?
La police eſt ſévère, on fouette les Zoïles.
Chacun avec mépris ſe détourne de toi,
Tout fuit juſqu'aux enfans, & l'on ſait trop pourquoi.
Déteſtons, Hermotime, un ſi dangereux vice.
Oh ! qu'il nous faut chérir, &c.

. . . . . .

Voilà le vrai mérite : il ſe peint dans ces traits.
C'eſt ainſi qu'en ſon ame on conſerve la paix.
Qu'il eſt grand, &c.

Digitized by Google

QUATRIEME DISCOURS.

De la modération.

IL ne parut à Paris qu'en 1739 : c'était alors une épitre adreſſée à monſieur Helvétius, fermier général, fils du premier médecin de la reine.

. . . . . .

Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie.
Revole, Maupertuis, de ces déſerts glacés,
Où les rayons du jour ſont ſix mois éclipſés :
Apôtre de Newton, digne apui d'un tel maître,
Né pour la vérité, viens la faire connaître.
Héros de la phyſique, Argonautes nouveaux,
Qui franchiſſez les monts, qui traverſez les eaux,
Dont le travail immenſe & l'exacte meſure
De la terre étonnée ont fixé la figure,
Dévoilez ces reſſorts, &c.

. . . . . .

C'eſt du cœur des humains la grande paſſion :
On cherche à s'élever beaucoup plus qu'à s'inſtruire.
Vingt ſavans qu'Apollon prenait ſoin de conduire,
De l'éclat des grandeurs n'ont pu ſe détromper :
Au Parnaſſe ils régnaient, la cour les vit ramper.
La cour eſt de Circé le palais redoutable,
La fortune y préſide, enchantereſſe aimable,
Qui des mains des plaiſirs, préparant ſon poiſon,
Par un filtre invincible aſſoupit la raiſon.

Digitized by Google

Qui la voit eſt changé, c'eſt en vain qu'on la brave;
On eſt arivé libre, on ſe retrouve eſclave.
Le guerrier tout couvert du ſang des ennemis,
Le magiſtrat auſtère, & le groſſier commis,
Et la dévote adroite, & le marquis volage,
Tout y cherche à l'envi l'argent & l'eſclavage.
Laiſſons ces inſenſés que leur eſpoir ſéduit,
Courir en malheureux au bonheur qui les fuit;
Mes vers ne peuvent rien contre tant de folie,
La ſeule adverſité peut réformer leur vie.
Parlons de nos plaiſirs, ce ſujet plein d'apas,
Eſt bien moins dangereux & ne s'épuiſe pas;
De nos réflexions c'eſt la ſource féconde,
Il vaut mieux en parler que des maîtres du monde:
Que m'importe leur trône, & quel ſuprême honneur,
Quel éclat peut valoir un ſentiment du cœur?
Les plaiſirs ſont les fleurs, &c.

Dans une édition poſtérieure, on trouvait dans la tirade qui remplace celle qu'on vient de lire, les vers ſuivans, qui ont été retranchés.

Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire:
S'ils ont cherché la cour, ils ont porté des fers;
Mais leur ſageſſe au moins les ont rendus légers:
Horace modéré vécut riche & tranquile.
Qui veut tout n'obtient rien; le diſcret eſt l'habile.
O vous qui ramenez, &c.

. . . . . .

Ce cortége aujourd'hui l'acompagne ici bas.

Digitized by Google

Ne nous en plaignons point, imitons la nature,
Elle couvre nos champs de glace ou de verdure;
Tout renaît au printemps, tout mûrit dans l'été,
Livrons-nous donc comme elle à la diverſité.
Climène a peu d'eſprit, elle eſt vive, légère.
Touché de ſes apas, vous avez ſu lui plaire,
Vous penſez ſur la foi de vos emportemens,
De vos jours à ſes pieds couler tous les momens,
Mais bientôt de vos ſens vous voyez l'impoſture;
Ce feu follet s'éteint faute de nouriture;
Votre bonheur uſé, n'eſt qu'un dégoût afreux.
Et vous, &c.

Dans la ſeconde édition, on liſait les trois vers ſuivans, après celui-ci :

Je le dis aux amans, je le répete aux belles,
De l'uniformité l'importune langueur
Glace un cœur émouſſé par l'excès du bonheur;
D'un ſéducteur plaiſir redoutez l'impoſture.
Ce feu follet, &c.

CINQUIÉME DISCOURS

Sur la nature du plaiſir.

A S. A. R. Mgr. le Prince Royal de Prusse.

. . . . . MINISTRES,
Paſchal ſe crut parfait, alors qu'il n'aima rien.

. . . . . .

Digitized by Google

. . . . . Conservez votre vie,
O moitié de notre être, amour-propre enchanteur,
Sans nous tyraniser, règne dans notre cœur;
Pour aimer un autre homme, il faut s'aimer soi-même.
Que Dieu soit notre exemple, il nous chérit, il s'aime.
Nous nous aimons dans nous, &c.
. . . . . Et vous le détruisez.
Un monarque de l'Inde honnête homme & peu sage,
Vers les rives du Gange, après un long orage,
Voyant de vingt vaisseaux les débris dispersés,
Des mâts demi-rompus & des morts entassés,
Fit fermer par pitié le port de son rivage;
Défendit que jamais par un profane usage,
Les pins de ses forêts façonnés en vaisseaux,
Portassent sur les mers à des peuples nouveaux,
Les fruits trop dangereux de l'humaine avarice.
Un Bonze l'aplaudit, on vanta sa justice:
Mais bientôt triste roi d'un état indigent,
Il se vit sans pouvoir, ainsi que sans argent.
Un voisin moins bigot, & bien plus sage prince,
Conquit en peu de tems sa stérile province;
Il rendit la mer libre, & l'état fut heureux;
Je suis loin d'en conclure, orateur dangereux,
Qu'il faut, &c.

Voilà mes passions: vous qui les aprouvez,
Vous, l'honneur de ces arts par vos mains cultivés,
Vous, dont la passion nouvelle & généreuse
Est d'éclairer la terre & de la rendre heureuse,
Grand prince, esprit sublime, heureux présent du ciel,
Qui connaît mieux que vous les dons de l'éternel?

Digitized by Google

Aidez ma voix tremblante & ma lyre afoiblie,
A chanter le bonheur qu'il répand sur la vie.
Qu'un autre, en frémissant, craigne ses cruautés ;
Un cœur aimé de vous, ne sent que ses bontés.

SIXIÉME DISCOURS

De la nature de l'homme.

ANCIENNE LEÇON.

. . . . . Ainsi que ses plaisirs.
Que Dieu seul a raison, sans qu'il nous en informe.
Le lettré convaincu de sa sottise énorme,
S'en retourne ici bas, &c. . . . . .

SEPTIÉME DISCOURS

Sur la vraie vertu.

. . . . . La fin du monde.
Je sais que ce saint œuvre a des charmes puissans :
Mais, dis-moi, n'as-tu point des devoirs plus pressans ?
D'où vient que ton ami languit dans la misère ?
Pourquoi lui refuser le plus vil nécessaire ?
Chez toi, chez tes pareils, le seul riche est sauvé,
Et le pauvre inutile est le seul réprouvé.

Digitized by Google

Ce magiſtrat, &c.

. . . . . La vertu véritable.
Ce beau nom de vertu ſera-t-il accordé
Au mérite farouche, à l'art toujours fardé,
A l'indolent Germont, dont la pitié diſcrette,
Craint de parler pour moi, quand Séjan m'inquiète;
Au faible & doux Cyrus tout le jour occupé
Des propos d'un flateur & des ſoins d'un ſoupé?
Non, je donne ce titre au cœur tendre & ſublime,
Qui prévient les beſoins d'un ami qu'on oprime;
Je le donne à Normand, je le donne à Cochin,
Dont l'éloquente voix protégea l'orphelin:
Non pas à toi Griffon, babillard mercénaire,
Qui prodiguant en vain ta vénale colère;
Et changeant un art noble en un lâche métier,
N'a fait qu'un plat libelle, au lieu d'un plaidoyer.

. . . . . .

Tendre & ſolide ami, bienfaiteur généreux,
Qui peut te refuſer le nom de vertueux?
Jouis de ce grand titre, ô toi, dont la ſageſſe,
N'eſt point le fruit amer d'une auſtère rudeſſe;
Toi qui malgré l'éclat dont tu bleſſes les yeux,
Peux compter plus d'amis que tu n'as d'envieux.
Certain légiſlateur, &c.

FRAGMENS

Digitized by Google

FRAGMENS
DE LA TRAGÉDIE D'ARTÉMIRE.

ACTEURS.

CASSANDRE, *roi de Macédoine.*
ARTÉMIRE, *reine de Macédoine.*
PALLANTE, *favori du roi.*
PHILOTAS, *prince.*
MÉNAS, *parent & confident de Pallante.*
HIPPARQUE, *ministre de Cassandre.*
CÉPHISE, *confidente d'Artémire.*

La reine, faussement acusée d'adultère par Pallante, se justifie auprès du roi son mari.

ARTÉMIRE, CASSANDRE, CÉPHISE.

ARTÉMIRE.

OU suis-je? où vais-je? ô dieux! je me meurs, je le vois.

CÉPHISE.

Avançons.

ARTÉMIRE.

Ciel!

Digitized by Google

CASSANDRE.

Eh! bien, que voulez-vous de moi!

CÉPHISE, *à part.*

Dieux puiſſans, protégez une reine innocente.

ARTÉMIRE.

Vous me voyez, ſeigneur, interdite & mourante;
Je n'oſe juſqu'à vous lever un œil tremblant,
Et ma timide voix expire en vous parlant.

CASSANDRE.

Levez-vous, & quitez ces indignes allarmes.

ARTÉMIRE.

Hélas! je ne viens point par d'impuiſſantes larmes,
Craignant votre juſtice & fuyant le trépas;
Mendier un pardon que je n'obtiendrais pas;
La mort à mes regards s'eſt déja préſentée.
Tranquile & ſans regret, je l'aurais acceptée:
Faut-il que votre haine, ardente à me ſauver,
Pour un ſort plus afreux m'ait voulu réſerver?
N'était-ce pas aſſez de me joindre à mon père?
Au-delà de la mort étend-on ſa colère?
Écoutez-moi du moins, & ſoufrez à vos pieds
Ce malheureux objet de tant d'inimitiés.
Seigneur, au nom des dieux que le parjure ofenſe,
Par le ciel qui m'entend, qui ſait mon innocence,
Par votre gloire enfin que j'oſe conjurer,
Donnez-moi le trépas, ſans me deshonorer.

CASSANDRE.

N'en acuſez que vous, quand je vous rens juſtice,
La honte eſt dans le crime & non dans le ſuplice.

Digitized by Google

Levez-vous, & quitez un entretien fâcheux,
Qui redouble ma honte & nous pèſe à tous deux.
Voilà donc le ſecret dont vous vouliez m'inſtruire?

ARTÉMIRE.

Eh! que me ſervira, ſeigneur, de vous le dire?
J'ignore, en vous parlant, ſi la main qui me perd,
Dans ce projet afreux, vous trahit ou vous ſert:
J'ignore ſi vous-même, en pourſuivant ma vie,
N'avez point de Pallante armé la calomnie.
Hélas! après deux ans de haine & de malheurs,
Soufrez quelques ſoupçons, qu'excuſent vos rigueurs.
Mon cœur, même en ſecret, refuſe de les croire:
Vous me deshonorez, & j'aime votre gloire;
Je ne confondrai point Pallante & mon époux,
Je vous reſpecte encore, en mourant par vos coups;
Je vous plains d'écouter le monſtre qui m'acuſe,
Et quand vous m'oprimez, c'eſt moi qui vous excuſe.
Mais ſi vous apreniez que Pallante aujourd'hui
M'ofrait contre vous-même un criminel apui;
Que Ménas à mes pieds, craignant votre juſtice,
D'un heureux ſcélérat infortuné complice,
Au nom de ce perfide implorait.... Mais, hélas!
Vous détournez les yeux & ne m'écoutez pas.

CASSANDRE.

Non, je n'écoute point vos lâches impoſtures.
Ceſſez, n'empruntez point le ſecours des parjures;
C'eſt bien aſſez pour moi de tous vos atentats;
Par de nouveaux forfaits ne les défendez pas:
Auſſi-bien c'en eſt fait, votre perte eſt certaine;
Toute plainte eſt frivole & toute excuſe eſt vaine.

Digitized by Google

ARTÉMIRE.

Hélas! voilà mon cœur, il ne craint point vos coups.
Faites couler mon ſang, barbare, il eſt à vous.
Mais l'hymen dont le nœud nous unit l'un à l'autre,
Tout malheureux qu'il eſt, joint mon honneur au vôtre.
Pourquoi d'un tel afront voulez-vous vous couvrir?
Laiſſez-moi chez les morts deſcendre ſans rougir.
Croyez que pour Ménas une flame adultère.....

CASSANDRE.

Si Ménas m'a trahi, Ménas a dû vous plaire;
Votre cœur m'eſt connu mieux que vous ne penſez:
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous me haïſſez.

ARTÉMIRE.

Eh! bien, connaiſſez donc mon ame toute entière.
Ne cherchez point ailleurs une triſte lumière:
De tous mes atentats je vais vous informer.
Oui, Caſſandre; il eſt vrai, je n'ai pu vous aimer.
Je vous le dis ſans feinte, & cet aveu ſincère
Doit peu vous étonner & doit peu vous déplaire.
Et quel droit en éfet aviez-vous ſur mon cœur,
Qui ne voyait en vous que ſon perſécuteur?
Vous qui, de tous les miens ennemi ſanguinaire,
Avez, juſqu'en mes bras, aſſaſſiné mon père;
Vous, que je n'ai jamais abordé ſans éfroi;
Vous, dont j'ai vu le bras toujours levé ſur moi;
Vous, tyran ſoupçonneux, dont l'afreuſe injuſtice
M'a conduite au trépas de ſuplice en ſuplice;
Je n'ai jamais de vous reçu d'autres bienfaits:
Vous le ſavez, Caſſandre: aprenez mes forfaits.

Digitized by Google

Avant qu'un nœud fatal à vos loix m'eut soumise,
Pour un autre que vous mon ame était épriſe;
J'étoufai dans vos bras un amour trop puiſſant;
Je le combats encore, & même en ce moment:
Ne vous en flatez point, ce n'eſt pas pour vous plaire;
Vous êtes mon époux, votre gloire m'eſt chère,
Mon devoir me ſufit; & ce cœur innocent
Vous a gardé ſa foi, même en vous haïſſant.
J'ai fait plus: ce matin, à la mort condamnée,
J'ai pu briſer les nœuds d'un funeſte hyménée;
Je tenais dans mes mains l'empire & votre ſort;
Si j'avais dit un mot, on vous donnait la mort.
Vos peuples indignés allaient me reconnaître;
Tout m'en ſollicitait; je l'aurais dû peut-être:
Du moins, par votre exemple inſtruite aux atentats,
J'ai pu rompre des loix que vous ne gardez pas.
J'ai voulu cependant reſpecter votre vie;
Je n'ai conſidéré ni votre barbarie,
Ni mes périls préſens, ni mes malheurs paſſés;
J'ai ſauvé mon époux: vous vivez; c'eſt aſſez.
Le tems, qui perce enfin la nuit la plus obſcure,
Peut-être éclairera cette triſte aventure;
Et vos yeux, recevant une triſte clarté,
Verront trop tard au jour luire la vérité;
Vous connaîtrez alors tous les maux que vous faites,
Et vous en frémirez, tout tyran que vous êtes.

Digitized by Google

AUTRE FRAGMENT

DE LA MEME TRAGÉDIE.

(*C'eſt un ſcélérat qui parle*)

VOilà quelle eſt ſouvent la vertu d'une femme :
L'honneur, peint dans ſes yeux, ſemble être dans ſon ame :
Mais de ce faux honneur les dehors faſtueux
Ne ſervent qu'à cacher la honte de ſes feux.
A ſon amant chéri prodiguant ſa tendreſſe,
Ses yeux n'ont pour tout autre qu'une auſtère rudeſſe ;
Et l'amant maltraité prend ſouvent pour vertu,
Les fiers dédains d'un cœur qu'un autre a corompu.

Dr. D. Potts
26.11.91
[VOLT]

911711

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google